

Michel Séonnet

Jacques-Stephen Alexis
ou
Le voyage vers la lune de la belle amour humaine

J'ai écrit ce texte à une époque où Haïti était sous la terrible emprise de Bébé Doc Duvalier et de ses Tontons Macoutes. J'avais fait un rêve. Le pays était enfin libéré de la dictature et un conteur, au coin d'une rue, pouvait tout à sa guise raconter la vie de Jacques-Stephen Alexis et faire entendre sa voix. Que de fois, depuis, ai-je cru que cette heure était véritablement arrivée. Il y eut même des temps où non seulement le gouvernement par le meurtre ne sembla plus à l'ordre du jour, mais où l'on vit apparaître quelque chose d'une aube. Il fallut malheureusement déchanter. A chaque fois Haïti fut reprise et plongée dans la terreur de nuits sans lunes. La parole d'Alexis reprenait alors son poste de vigie en attente d'un monde qui serait tel qu'il devrait être. Un monde dont, étrangement, aussi violente que soit leur vie, les haïtiens semblaient ne jamais avoir totalement perdu le goût. L'œuvre d'Alexis est peut-être avant tout l'œuvre de ce goût, de ce désir en bouche qui s'obstine à ne pas disparaître.

Il y a aujourd'hui cinquante ans que Jacques-Stephen Alexis a été assassiné. Pour qui veut bien la lire, son œuvre n'a pas fini d'ouvrir des chemins de langue qui sont chemins de combats.

*M.S.
septembre 2011*

En vérité, il ne pouvait plus se passer de ces pêcheurs de lune comme il les appelait, véritables moulins à parole d'optimisme, toujours rabâchant sur l'avenir, toujours supputant le miracle.

Compère Général Soleil

Ce soir-là, la nuit avait mis du temps à couvrir de son ombre les mornes, les collines d'Haïti. Elle n'était pas pressée. Le vent caraïbe avait si bien dégagé le ciel que les dernières lueurs du soleil n'en finissaient pas de se retirer. La lune attendait son heure. Les étoiles n'étaient pas encore au rendez-vous.

Les enfants, eux, ne l'entendaient pas ainsi. Déjà, ils assiégeaient le conteur de leurs cris et de leurs piailllements.

" .. Allons, vieux hâbleur, fou à la bouche musicienne ! ... Vois ! les étoiles clignent leurs yeux pour la veillée. Allons, vieux menteur Allons, tireur, ne te fais pas prier ! ...

- Les contes, et vous le savez, se changent en tigres dévorants si la lune n'a pas encore battu la paupière. Il n'est pas tout à fait temps, mes cœurs ! ...

- Ainsi dit toujours le chanteur des carrefours, le compose des veillées et récitant des contes enchantés. Regardez! Le serein tombe druement en fines aiguilles dans le cou. Viens sous le pérystille, griot, il est temps !

- Attendez que les anolis aient commencé à broder le soir de leurs arpèges ... " ¹

Non, le conteur n'était pas pressé. Hésitait-il encore ? Était-il une nouvelle fois victime de la peur ancienne qui taraudait le corps et cousait la bouche aussi fermement que les sacs dans lesquels, dit-on, des hommes avaient été enfermés vivants? Il regarda autour de lui : il avait tellement de mal à y croire! Pourtant c'était bien vrai. Les uniformes des Tontons Macoutes avaient disparu des rues. Plus personne, à la tombée de la nuit, n'avait à craindre d'être pris pour une peccadille, pour une parole un peu trop claire. C'en était bien fini des Papas Doc, des Bébés Doc et de toute leur clique sanguinaire. Mais cela avait duré si long- temps qu'il était difficile de se défaire des anciens réflexes : la peur est une habitude qui colle à la peau encore plus tenacement que l'odeur de pétrole dont n'arrivent pas à se débarrasser ceux qui ont eu la chance de trouver du travail dans les champs pétrolifères du Mexique. Oui, il n'y avait plus aucune raison d'avoir peur. Mais il

¹ *Romancero aux étoiles*, Éditions Gallimard

avait préféré s'en assurer une dernière fois avant de commencer. Car le conte qu'il allait tirer ce soir lui aurait sûrement coûté la vie quelques années plus tôt. Toutes les histoires ne sont pas bonnes à entendre. Cela il le savait bien. Il en avait fait l'expérience, comme tous les "composes". Et comme beaucoup il avait préféré se taire, raconter des histoires plus anodines, même si ... on ne se méfie jamais assez des histoires. La plus douce, la plus éthérée peut receler des trésors de révolte et d'insoumission. Mais il faut savoir les écouter ... Et puis il y a celles qu'on ne raconte pas mais que l'on sait pourtant car on les a forgées dans le silence de la récitation intérieure. Il faut se méfier des conteurs. C'est comme la braise qui se fait oublier sous la cendre. Survient un coup de vent ...

Le vent avait soufflé. Il était prêt. Et lorsque les enfants revinrent à la charge, il ne se fit plus prier.

"- Si fait, mes cœurs !.. La vraie sagesse est de conserver comme un trésor ses yeux d'enfant et leur cœur chaud ! Puisque anolis, serein, lune et étoiles ont donné le signal, écoutez ! Toutefois, êtes-vous prêts pour les formules magiques ?

- Si fait, griot ! Positive !..*
- Cric?*
- Crac !*
- Time-time ?*
- Bois sec!*
- Tout rond, sans fond ?*
- Bague !*
- Le capitaine est derrière la porte ?*
- Balai !*
- Le capitaine est sous le lit ?*
- Pot de chambre !*
- Petit-petit emplit la case ?*
- Lampe !*
- Bougie !*
- Lumière !*
- Œil d'enfant !.."²*

Alors, le conteur, devant les enfants pendus à ses lèvres, commença d'une voix mal assurée, tremblante, émue de cette grande première, le conte qu'il avait baptisé "Le voyage vers la lune de la belle amour

humaine". A ce simple énoncé, les adultes généralement blasés par ces histoires cent fois répétées, ceux qui ne croyaient plus en entendre de nouvelles et ceux qui attendaient le jour où quelqu'un tirerait celle-là, tous s'approchèrent du conteur et aussi attentivement que les enfants, redevenus enfants eux-mêmes, ils écoutèrent.

Première veillée

les naissances

Le dit des trois naissances

- Vous souvenez-vous, enfants, de l'histoire de celle que l'on appelait la Fleur d'Or, d'Anacaona la princesse et de son compagnon le Cacique Caonabo ? Eh bien, c'est par là qu'il faut commencer. Car celui dont nous voulons raconter l'histoire a su dire de lui-même : *Avant tout et par-dessus tout fils de l'Afrique, je suis néanmoins héritier de la Caraïbe et de l'indien américain à cause d'un secret cheminement du sang et de la longue survie des cultures après leur mort.*³

Donc, en ces temps-là, avant que Colomb, le blanc, croyant répondre à une révélation de son Dieu, ne posât le pied sur notre île et ne la baptisât "Hispaniola", Haïti était peuplée d'indiens Arawaks, Chemès si l'on préfère, ou encore Taïno , bien que ce nom ne signifiait dans leur bouche rien de plus que "ami", "homme de bien", mot par lequel ils se désignèrent eux-mêmes au conquérant. Ces indiens, venus des côtes du Vénézuéla, étaient gens forts paisibles. Et c'est avec hospitalité qu'ils accueillirent les espagnols. Ceux-ci, nous le savons, ne la leur rendirent pas. L'or était leur passion, et les rivières d'Haïti, la malheureuse, en roulaient quelques pépites. Les indiens furent enrôlés dans cette quête du métal jaune qui rapidement transforma son éclat en une plaie rouge et sanglante. Mais les indiens ne se laissèrent pas faire. Anacaona prit leur tête et vaillamment ils affrontèrent les Conquistadors. Hélas, il n'y eut nulle victoire. Le cacique Caonabo fut fait prisonnier; à Vega Real, dit-on, cent mille guerriers arawaks tombèrent sous les coups d'arquebuses et de canons. Leurs flèches, leurs lances, leurs sagaies ne pouvaient rien contre ces armes de feu. Et Anacaona qui autant que chef de guerre était poétesse, musicienne, chorégraphe et danseuse de talent - ne l'oubliez pas, enfants, cela reviendra plus loin dans notre histoire : la Fleur d'Or était poète autant que chef politique ! - Anacaona lança à travers l'île son poème de combat "Aya bombé", "Plutôt la mort". Mais le "Jour du sang" approchait. Devant la puissance du feu ennemi, la Fleur d'Or résolut de conclure la paix. Oh ! ce n'était pas une véritable reddition. Anacaona ne baissait pas les bras. Elle pensait simplement qu'elle avait besoin de temps, que les indiens,

3 *La belle amour humaine*, Éditions Gallimard

Arawaks, Caraïbes, ceux des îles et ceux du continent, Aztèques, Mayas, Incas, avaient besoin de répit pour réunir leurs forces et rejeter l'envahisseur à la mer. Las ! enfants, la Reine se rendit aux Conquistadors et ceux-ci la brûlèrent vive pour faire exemple devant tous. Dans l'élan, ils massacrèrent tous ceux qui l'accompagnaient et ceux qui, désarmés, fuyaient dans les collines. L'esclavage eut raison des survivants. L'or les dévora tous, jusqu'au dernier... pas vraiment pourtant, car tous ne périrent pas. C'est par ceux-là que nous fut transmis la mémoire des gestes séculaires, la science de la céramique, celle des hamacs, et dans notre langue créole, les oreilles attentives découvriront quelques pépites ayant réchappé aux siècles, des pépites qui elles ne sont pas tachées de sang.

Vous devez penser que je m'égare, que tout cela n'a rien à voir avec celui dont vous attendez l'histoire ! Détrompez-vous enfants incrédules ! Le compose n'est pas fou qui cherche dans les alluvions de la rivière le secret de sa source montagnarde. Écoutez plutôt ce que raconte le Vieux-Vent Caraïbe par la voix de notre cher Jacques-Stephen Alexis (cette fois le griot n'avait pas hésité à nommer de son nom d'homme celui dont il avait entrepris de raconter l'histoire) :

... ce qui eut lieu pendant les jours qui ont précédé le Jour du Sang, La Fleur d'Or le donna à notre terre pour l'éternité et il ne fut jamais perdu. Notre cacique Henri l'a transmis aux nègres et aux indiens qui combattirent sous ses ordres dans le Xaragua et le Bahoruco. Padrejean le recueillit, ses nègres révoltés, ses indiens marrons et ses zambos le transmirent au peuple de 1804. Nous sommes tous fils de La Fleur d'Or.. Quant à la fin de la grande guerre de l'indépendance j'assistai à la bataille de Vertières - car j'y étais - je peux dire que ce fut la réalisation des grands ballets qui précédèrent le Jour du Sang. Devant la redoute de Vertières, j'ai vu de mes yeux La Fleur d'Or voler et danser au-devant des bataillons fanatisés de l'Empereur Dessalines ...⁴

A ce nom prononcé par le griot, les enfants bondirent d'un seul élan.

- Vite, griot, vite, raconte-nous Dessalines !

- Un instant encore, enfants. Laissez-moi en finir avec cette première naissance.

Même si c'est d'un seul nom que je répète à plaisir : *"Nous sommes tous fils de La Fleur d'Or"*. Voilà pour la première naissance.

La deuxième naissance, vous venez de me la réclamer. Oui, Dessalines, l'Empereur Dessalines, de lui je veux vous parler maintenant. Et si les esprits comptables sont irrités par mon entrée en matière, qu'ils se rassurent. Le parcours du

4 *Romancero aux étoiles*, Éditions Gallimard

sang qui conduit de Dessalines à Alexis est moins chimérique que celui qui le fait naître de la Fleur d'Or. Le père de Jacques-Stephen Alexis, Stephen Alexis, ne descendait-il pas, par sa mère, du glorieux empereur ! Mais cela n'est qu'évidence de biographe. Il y a bien plus. Ecoutez encore.

Moi, je sais qu'un jour Dessalines reviendra sur la terre d'Haïti, il reviendra pour mettre fin aux gémissements, aux plaintes, et pour combattre à la tête de ses enfants. Il ne peut pas ne pas revenir ! Il sor-tira des entrailles de la terre ! Alors ce sera le jour de la vengeance, le jour de la justice, le jour des nègres-sales, le jour des nègres-orteils, le jour des nègres-mornes, des nègres-feuilles, des nègres-nègres... En attendant le peuple souverain, Carméleau Melon gagne sa vie, (. . .) il travaille pour les autres, mais partout où il va, il donne la parole de Dessalines au peuple. A voix basse, à voix haute, partout il dit aux enfants de Dessalines de s'unir en silence, de préparer le "lambis" et les torches, pour qu'un jour éclate de nouveau le cri de 1804 devant un peuple debout et rassemblé.⁵

1804, enfants, cela nous ne l'oublierons jamais ! Pour la première fois dans le monde les esclaves révoltés triomphaient. L'armée expéditionnaire française était défaite et capitulait. La révolte des nègres haïtiens conduite par Jean-Jacques Dessalines, qui après l'arrestation parjure de Toussaint-Louverture avait pris la tête du mouvement, se terminait en triomphe. L'Indépendance de l'île était proclamée. La première République noire ! Beaucoup ont ricané quand Dessalines se fit Empereur. Nombreux furent les rires quand Christophe se fit Roi. Comme si nous étions trop sots, trop bêtes, pour nous aussi avoir Empereurs et Rois ! Que Bonaparte se sacrât Empereur, cela ne faisait rire personne. Mais un nègre ! Un enfant de Guinée, du Dahomey, un presque animal dont les parents étaient venus au fond des cales des bateaux esclavagistes ! Cela, diable, c'était vraiment cocasse ! Pourtant, ce fut notre fierté. Et lorsque Dessalines lâchement fut assassiné, oui, nous fûmes vraiment tristes. Car ceux qui causèrent sa mort savaient ce qu'ils faisaient. Mulâtres pour l'essentiel, mais noirs aussi - car souvenez-vous enfants que nègre riche est mulâtre et mulâtre pauvre est nègre - ceux qui avaient hérité des mains des Français les immenses latifundia d'où provenaient la richesse, ceux-là furent effrayés quand Dessalines voulut mettre à exécution son projet de réforme agraire. C'est pour cela qu'il le tuèrent.

Fils de La Fleur d'Or, Jacques Alexis est aussi fils de Dessalines. Mais nous ne nous arrêterons pas là. Car il est une troisième naissance qu'il ne faut pas passer sous silence. Ecoutez donc, enfants turbulents.

5 *Les arbres musiciens*, Éditions Gallimard

Les peuples sont des arbres qui fleurissent malgré la mauvaise saison, à la belle saison, notre arbre continue à vivre. Un peuple qui vient de produire un Jacques Roumain ne peut pas mourir. Roumain est une immortelle qui fertilise nos ramures par son amour universel. Tous les grands haïtiens qui fleuriront désormais sur notre sol ne pourront pas ne pas lui devoir quelque chose.⁶

Sans Jacques Roumain, enfants - et ce n'est pas fadaïse que de le dire - il n'y aurait pas eu de Jacques Alexis. Ou un autre, alors. Car cet homme, écrivain, ethnologue, archéologue, et homme politique aussi, a ouvert des "tracées" dans lesquelles notre Jacques s'est engagé par la suite. "Tracées" littéraires d'abord qu'est venue parachever son œuvre essentielle, publiée après sa mort, "Gouverneurs de la rosée". Un livre qui a *révolutionné le romanesque haïtien*, dira Jacques-Stéphen. "Tracées" politiques ensuite, car cet homme introduisit le marxisme en Haïti, fonda le Parti Communiste Haïtien. Mais tout ce que je pourrais vous dire serait de bien peu de poids comparé à ce qu'Alexis a écrit. Ecoutez donc. Mais tout en écoutant, n'oubliez pas cela : Jacques, tous les deux ; romanciers, tous les deux ; leaders politiques, communistes tous les deux ; on pourrait croire à des jumeaux si l'un n'avait eu quinze années de plus que l'autre. En tous cas, soyez attentifs, car lorsque Alexis parle de Roumain, il n'est jamais si proche de parler de lui-même ...

... une lente maturation s'accomplit dans la conscience de Jacques Roumain. Il regarde le peuple, il observe les élites vautrées dans la confortabilité, il étudie la conjoncture mondiale. Une idée se fait jour dans sa tête, s'impose à lui et devient une force qui l'emporte contre la classe de laquelle il est issu, qui l'emporte contre ses anciens amis, qui l'emporte contre sa famille même, qui l'emporte irrésistiblement, irrémisiblement vers le peuple. Les idées et les sentiments s'entrechoquent, le cœur combat l'esprit, l'expérience, la générosité et le courage l'emportent sur la facilité. La formidable puissance de travail de Jacques Roumain est en action. Il compulse l'histoire haïtienne, l'histoire du monde, la philosophie, l'économie politique, les sciences exactes et les sciences de l'homme pour découvrir une conception générale du monde, de la vie et du réel social. L'artiste, le poète concourent avec le patriote et l'homme de science pour trouver la lumière ...⁷

Il y eut un sifflement dans l'assistance. Un enfant s'écria:

- Et Jacques Alexis, compose qui n'en finit pas de commencer, il a fait tout ça aussi ! »

- Tais-toi donc, benêt, laisse parler le conteur, répondit un autre. Ne sais-tu pas qu'à trop l'interroger il va finir par se taire !

⁶ Jacques Roumain vivant

⁷ id.

- Paix, enfants ! Patience ! Oui, Jacques a fait tout cela aussi, mais nous y reviendrons. Laissez votre bouche tranquille, elle assourdit vos oreilles. La réponse ne tardera pas à venir.

Il reprit :

« Ah ! ceux qui ont vraiment vécu, souffert, aimé, cherché passionnément, l'esprit libre et le cœur bourrelé, comprendront ce qu'on dû être ces années terribles au cours desquelles Jacques Roumain se prépare à renier les valeurs traditionnelles sur lesquelles il a vécu jusque-là et à se dresser à contre-courant dans un petit pays arriéré... Le choix est fait. Jacques Roumain, a découvert le sens de sa vie. Il va voguer, vent sous vergue, sur sa route inflexiblement droite, comme un navire obstinément tourné, nuit et jour, vers son cap ... »⁸

Est-ce assez pour toi, s'interrompit-le griot en s'adressant à l'enfant qui avait crié. Vite, pressons-nous, car je finirais par trop vous en dire et épuiser dans le "Dit des trois naissances" tout ce qui appartient aux autres contes/

Ce que ce livre (Gouverneurs de la rosée) a apporté au romanesque haïtien est incalculable, si tant est que Jacques Roumain n'a pas tout apporté ce que le roman haïtien devait développer après Gouverneurs de la rosée. On pourra dépasser Gouverneurs de la rosée parce que si ce n'était possible, Jacques Roumain n'aurait pas été l'initiateur d'une renaissance du romanesque haïtien. En effet, depuis qu'il existe, ce roman a rompu le cours traditionnel de notre genre romanesque, il est et demeure une force radiante qui joue depuis son apparition le rôle d'un organisateur collectif de toutes nos lettres contemporaines. Pour être désormais romancier en Haïti, il faut à la fois partir de Gouverneurs de la rosée et à la fois le nier.⁹

Voilà. Cette fois je crois que c'est assez. Ne nous attardons plus car sinon l'aube nous surprendrait avant que nous n'ayons terminé de tirer tous nos contes. »

Profitant du silence momentané du conteur, un homme fendit la petite foule des enfants et s'avança au milieu du cercle.

- Eh ! vieux fantasque, ensorceleur des faits et tripatouilleur de la réalité ! Cesse un peu d'abuser la rêverie des enfants par ces histoires pas très sûres ! Aux faits, vieux menteur ! Aux faits ! Parle-leur plutôt de Jacques Alexis tel que nous l'avons connu ! Tu vas finir par le leur faire imaginer aussi vieux et chénu que le Vent Caraïbe ! Jacques est né à Gonaïves, dans la région de l'Artibonite, tout le monde le sait. Dis-leur qu'il est né le 22 avril 1922, car il y a dans ce chiffre 22, deux fois répété dans sa date de naissance, plus de symboles haïtiens que dans toutes tes sornettes.

⁸ id.

⁹ Florilège du romanesque haïtien

Devant l'attaque, le conteur baissa l'échine, comme le coq faisant mine de reculer juste avant de porter un coup de bec vainqueur. « La précision mathématique, mon cher, sussura-t-il mielleusement, est à l'art du conte ce que le corset est à la femme, la béquille au boiteux, les lunettes au myope, le réacteur à l'avion. Cela aide, c'est certain, mais jamais cela ne rendra le galbe du corps, le pas de meringue au boiteux, la vue de l'aigle au myope, ni son coup d'aile à l'avion. Mais puisque tu m'attaques, grimaud prétentieux, il faut bien que je me défende. Le proverbe ne dit-il pas qu'il n'y a pas d'épines dans la crotte de cheval mais que celui qui a marché dedans boite quand même ! Je vais maintenant te raconter une histoire qui aura autant de chiffres que tu voudras. Mais n'en veut pas à ma bouche de conteur si par moments elle lâche béquilles et corsets pour quelques pirouettes aériennes.

Romancero des éléments biographiques

Alors, comme un métronome, le conteur débita dates et faits. Les enfants voulurent en rire. Mais même la cocasserie du débit du griot ne put les empêcher d'écouter en silence les dates marquantes de la vie de Jacques Alexis.

- 22 avril 1922. Naissance de Jacques Stéphen Alexis aux Gonaïves, Haïti.

Par sa mère il descend de Jean-Jacques Dessalines, le libérateur et fondateur de la Nation (1804). La famille de son père est illustre dans le mouvement libéral haïtien.

En 1922, l'île est occupée par les Américains (1915/1934). Son père, Stéphen Alexis, alors historien et journaliste, milite activement contre l'occupant. Il écrira un roman sur cette époque: *Le Nègre masqué* (1933).

1926. Stéphen Alexis ayant été nommé à un poste diplomatique en Europe, Jacques Stéphen entreprend ses études à Paris, au Collège Stanilas. Foujita, un ami de la famille, fait son portrait.

1930. Retour à Port-au-Prince en période d'agitation nationaliste. Il poursuit ses études au Collège Saint-Louis-de-Gonzague, et, plus tard, s'inscrit à la Faculté de Médecine.

1940. Premiers contacts avec la gauche haïtienne, c'est-à-dire les collaborateurs de Jacques Roumain alors en exil. Il fera la connaissance de ce dernier, en même temps que celle de Nicolas Guillen à son retour en 1942.

La présence de Roumain stimule l'opposition au régime dictatorial d'Élie Lescot. Jacques Stéphen Alexis milite au sein des organisations d'étudiants qu'il a aidé à créer. Avec quelques amis il fonde *La Ruche*, un journal d'opposition qui jouera un rôle décisif dans la chute du gouvernement.

1946. Le mouvement éclate alors qu'André Breton, Aimé Césaire, et le peintre cubain Wilfredo Lam sont en Haïti. Lancé par les étudiants avec à leur tête Jacques Stéphen Alexis, Gérald Bloncourt, et René Depestre, il s'étend rapidement à tous les secteurs de la population. Lescot s'en va, mais la "Révolution de 1946" sera vite

recupérée par les forces conservatrices.

1946-1954. Jacques Alexis se rend à Paris où il se spécialise en neurologie. Il est interne libre à la Salpêtrière.

Il participe aux activités des Jeunesses Communistes et de la cellule du xx^e arrondissement, et s'inscrit au Parti en 1949. En 1953, il dirige une délégation haïtienne au Festival de la Jeunesse à Bucarest. Il y est contacté par les Chinois qui l'invitent à voyager dans leur pays. Le Festival est suivi d'un Congrès des Étudiants à Varsovie.

A Paris, il fréquente aussi d'autres milieux intellectuels. Le Comité National des Écrivains où il se lie d'amitié avec Aragon qui encourage sa carrière littéraire. Les locaux de *Présence Africaine* où il fait la connaissance des animateurs de la Négritude - en particulier celle de Léopold-Sedar Senghor et d'Aimé Césaire. Le milieu des écrivains latino-américains où il retrouve Guillèn, Pablo Neruda et Jorge Amado.

1955. Publication de son premier roman - *Compère Général Soleil* - aux Éditions Gallimard. C'est un succès immédiat. La critique française le compare aux œuvres de Miguel Angel Asturias, Alejo Carpentier, et Aimé Césaire. Marcel Arland le propose pour le Prix Goncourt.

Ses compatriotes le saluent aussi. Lucien Montas, directeur de la revue *Optique*, écrit que "*Compère Général Soleil* (...) dépasse tout ce qui a été publié ici dans le champ romanesque. C'est un roman qui doit être lu, relu, médité. (...) Après *Gouverneurs de la Rosée*, et de façon plus marquante encore, *Compère Général Soleil* projette notre pays et notre littérature sur le plan mondial".

1955-1961. De retour en Haïti, il est aussitôt inquiété par les autorités. Il se lance néanmoins dans les grands débats culturels et politiques qui agitent les milieux intellectuels de l'époque. Il s'exprime sur la peinture haïtienne, sur la Négritude, le théâtre haïtien en créole, le roman négro-africain, et sur la question d'un art poétique national - polémique fameuse entre René Depestre et Aimé Césaire à propos d'un texte d'Aragon.

En 1956 il a l'occasion d'exposer sa conception très personnelle du réalisme haïtien dans une contribution au Premier Congrès des Écrivains et Artistes Noirs organisé à Paris par *Présence Africaine*. Sa théorie se rapproche de celles de certains écrivains latino-américains - Alejo Carpentier, Miguel Angel Asturias, Gabriel Garcia Marquez. Il s'évertue à la mettre en pratique dans les œuvres qui vont suivre. *Les Arbres Musiciens* (1957), *L'Espace d'un Cillement* (1959), et un recueil de contes, *Romancero aux étoiles* (1960).

En tant que leader du Parti d'Entente Populaire qu'il a créé, il rédige également quantité de textes politiques dont le plus important sera une analyse sociale, économique et politique détaillée : *Le Manifeste Programme de la Seconde Indépendance* (1959). Son programme politique vise à la création d'un Front National Uni, c'est-à-dire d'une union de toutes les tendances politiques, pendant une période de reconquête économique du pays.

En 1959, l'Union des Ecrivains Soviétiques l'invite à participer à son xxx^e Congrès. Il fait un détour par la Chine où on le fête, et où il se passionne pour le théâtre populaire.

A son retour, force lui est de constater que la situation politique ne cesse de se dégrader sous le régime de François Duvalier. Il repart d'Haïti et se rend de nouveau à Moscou puis en Chine, où il espère toujours de l'aide.

Avril 1961. Il revient à Cuba d'où il lance une expédition clandestine avec quatre autres Haïtiens. Ils sont capturés par les militaires peu après avoir débarqué dans la région du Môle-Saint-Nicolas. Jacques Stéphen Alexis est transporté à Fort-Dimanche où il succombe sous la torture.

A la nouvelle de son arrestation, Aragon et *Les Lettres Françaises* avaient ameuté l'opinion publique dans l'espoir de le sauver, mais en vain. Sa mort n'a jamais été officiellement reconnue. »

Le griot marqua une pause. Mais ce n'était que pour mieux passer à l'offensive.

« Voilà ! Tu es content ? Ne trouves-tu pas tout cela un peu sec ? D'accord, j'en ai rajouté. Mais voilà où finissent par conduire ceux qui critiquent l'art chamarré des conteurs. On a tout dit, mais on ne sait rien ! Toujours ce vieux débat entre le fond et la forme ! Je croyais pourtant que Maître Jacques avait une bonne fois pour toute refermé ce chapitre lorsqu'écrivant au poète haïtien Jacques Lenoir, il était allé chercher les poux jusqu'au plus profond de la tignasse du dénommé Louis Aragon. Mais écoute plutôt :

D'abord, précisons encore nos idées sur le problème soulevé par Aragon. Je pense qu'Aragon sous-estime dangereusement l'apport du talent individuel dans la création des formes artistiques (...) Depuis quand pour l'humanisme nouveau, l'apport individuel, en quelque domaine que ce soit, constitue-t-il quelque chose de négligeable, voire même de coupable? S'il s'agissait d'avoir uniquement un sujet valable, un contenu humain et dynamique, tout homme de cœur pourrait être un grand créateur. Ce n'est malheureusement pas le cas dans l'humaine nature actuelle! Oui, l'individualisme formel (sic) est ce qui a permis la création des trésors innombrables de l'art et de la littérature... J'affirme que nier la nécessité de

l'individualisme sur le plan formel aboutirait à stériliser la création esthétique. Pour celui qui comprend intimement l'humanisme nouveau il ne saurait y avoir de contradiction insoluble entre son individualité et la collectivité, entre l'individu et la société. Jamais les tenants les plus en vue de l'humanisme nouveau n'ont manqué de l'affirmer. Et puis n'est-ce pas dans ce sens aussi que l'homme est "le capital le plus précieux" ?

Tu vois, ami, il faut se méfier des mesures et des comptes trop précis. Surtout lorsqu'il est question de Jacques-Stephen Alexis qui opposa à l'aridité du "réalisme socialiste" les fragrances et les ensorcellements du "réalisme merveilleux". Mais nous y reviendrons. Et puisque la bouche te démange, raconte-nous toi-même ces journées folles de 1946 où le gouvernement de Lescot s'effondra sous le bourdonnement d'une Ruche endiablée.

Les cinq glorieuses

- Puisque tu te permets, griot, d'avoir recours à des aides extérieures pour alimenter ton récit peu sûr, autorise-moi à en faire autant. Des Cinq Glorieuses de 1946, j'ai appris tout ce que je sais de Compère Bloncourt, "compose ès photographies", qui du haut de sa jeunesse révoltée participa à ces journées aussi folles que héroïques. Mais lui aussi est comme toi. Jamais la description anatomique des faits ne lui suffit. Il faut qu'il parle, qu'il parle, qu'il transfigure tout ça en quelque noble épopée. Ah ! ces Haïtiens! Si l'imagination et la verve apportaient la richesse, nous serions tous princes ou nababs sur cette île caraïbe ! Comme le disait notre Compère Alexis, *vraiment, les nègres sont d'une drôle de race. Irréductibles. Secrets, têtus. Les souffrances les ont coulés dans un métal. Il y a sous leur nonchalance apparente quelque chose qui ne faiblit pas et qui s'allume quand on croit que tout est mort en eux. Le nègre est puissant. La souffrance rend calme et puissant.*

Mais je parle trop. Paix à ma bouche! Écoutez plutôt! Car si le conteur a su aligner trois naissances sans coup férir, je vais devoir en ajouter une autre : la naissance de Jacques la Colère telle que Compère Bloncourt la raconta à nos oreilles attentives. Faites de même, enfants. Et toi aussi, griot, écoute un peu pour une fois.

« Ce matin-là, au cœur de l'été 1945, Jacques Stéphane Alexis vint à la maison.

C'était un être mince, au regard lumineux, sachant convaincre. Il était étudiant en médecine à la Faculté de Port-au-Prince, en Haïti, et disait volontiers descendre de l'esclave Dessalines, héros de la révolte de 1804 et compagnon de Toussaint-Louverture.

Jacques et moi formions une paire d'amis. Je l'avais connu par Claude, mon frère qui était son condisciple à la Faculté de Médecine.

Ce matin-là donc, Jacques voulait poursuivre une discussion que nous avions entamée depuis plusieurs semaines déjà et qui s'annonçait comme les prémices d'organisation de ce qui - quelques mois plus tard - devait entrer dans l'histoire d'Haïti sous l'appellation des "Cinq Glorieuses de 1946". Nous avons adhéré aux idées de la

Révolution d'Octobre et Lénine était notre maître à penser.

Les échos de la guerre qui venait de ravager l'Europe et l'Extrême-Orient retentissaient encore de par le monde. Tous ces communiqués, suivis jour après jour, nous donnaient à penser que se jouait à l'époque, le partage du monde en zone d'influences où les courants du socialisme devaient de plus en plus s'affirmer. Nous voulions affaiblir l'impérialisme yankee au sein même de son giron. Il était clair pour nous, à cette époque, que c'était le principal obstacle à vaincre sur la route des libertés et de l'émancipation des peuples.

L'infernale musculature de ce géant de toutes les finances étouffait notre économie et brisait toute velléité nationaliste d'indépendance.

Notre pays avait connu de 1914 à 1934 l'occupation militaire et, l'histoire des îlots de résistance sauvagement brisés, avait fait germer en nous les semences de la colère et le désir profond de "Vivre libre ou mourir".

La grande ombre de Charlemagne Perralte, crucifié par les "marines" américains, planait sur nos montagnes et se mêlait aux rougeoiments lyriques des couchers de soleil.

Port-au-Prince s'étalait entre la rade de la Gonave et le Morne l'Hôpital. Les bruits de la ville et de ses multitudes montaient dans la tiédeur du soir. C'était une voix sourde et grave. Celle d'un peuple opprimé et le grondement de sa révolte.

Nous savions n'être qu'une parcelle de cette avant-garde qu'il fallait construire pour faire bouger les choses. Nous savions que, comme nous, d'autres, quelque part dans le pays, avaient les mêmes aspirations et le même but. Il fallait dans cette nuit clandestine se toucher le bout des doigts, se reconnaître avant de se donner la main. Il fallait avec prudence et vigilance partir en quête de nos frères. Il fallait éviter tous les filets policiers, se glisser entre chaque maille, dominer l'impatience et forger lentement, sans erreur, l'outil, que déjà, nous nommions : le Parti.

J'ai "vu" Jacques, en fait, pour la première fois, devant le quartier général de la Police à Port-au-Prince, au cours d'une manifestation de protestation contre le massacre de plusieurs milliers de travailleurs haïtiens en République Dominicaine. Il y avait eu à l'époque une véritable Saint-Barthélémy dans les plantations de cannes-à-sucre, et des flots de sang d'innocents coulaient sur la sinistre dictature de Trujillo et de ses complices du gouvernement Haïtien d'alors, et sur leurs Maîtres Américains ! L'émotion était à son comble dans le pays!

Je me souviens d'un Jacques en colère, pathétique, haranguant la foule de jeunes dont j'étais, réclamant justice. Il me semble encore entendre sa voix! Il me semble aussi qu'il avait exigé des armes pour que nous puissions apporter notre aide à tous

ceux qui, encore traqués, se cachait, comme ils le pouvaient en Dominique, pour échapper à leurs bourreaux.

Nous étions à cette époque en pleine guerre mondiale.

Ce n'est qu'un ou deux ans plus tard, à la maison, où Jacques venait souvent étudier avec mon frère, que je fis vraiment sa connaissance. Je fus dès l'abord surpris de sa facilité à manier le verbe. Il était convaincant. Il argumentait. Il enracinait toutes ses explications dans les faits. Il faisait montre déjà, d'une grande culture, citait aisément de nombreux auteurs.

Toujours très soigné de sa personne, il aimait à rire. Il était plein de verve et d'humour. Très simple, très courtois envers tous, qu'elle que fût la condition de ceux auxquels il avait à faire. Il était particulièrement galant, "à la française" envers les femmes. C'était vraiment un être raffiné.

A cette époque, mon frère Claude, Jacques Alexis, Bonnefil, Péant et d'autres, organisaient la première Association des Etudiants en Médecine, et se réunissaient à la maison. J'eus l'occasion de les écouter discuter et je pus vérifier combien Jacques avait de l'ascendant sur ses camarades.

Comment s'est produit le contact entre Jacques et moi?

Je ne m'en souviens plus très exactement. Le fait est qu'un jour, discutant entre nous, une confiance réciproque est née brusquement. Une estime sans équivoque. Un besoin de mettre en tas nos réflexions et d'aller vers des actions utiles pour transformer notre société.

C'est dans ce temps que Jacques me fit découvrir Marx, Engels, Lénine. C'est lui qui me procura le *Manifeste Communiste*. Encore lui qui me passa *Matérialisme Dialectique et Matérialisme Historique*. C'est Jacques qui me parla de la Révolution d'Octobre et du pouvoir des Soviets. Le premier, il me chanta *L'Internationale*.

Un monde nouveau, un monde "possible" s'ouvrait à moi.

A la même époque, mon frère Tony venu en France dès 1938 venait d'être fusillé au Mont-Valérien. Le 9 mars 1942 ! Il était F.T.P.F. et j'appris par la suite qu'il avait adhéré aux Jeunesses Communistes Françaises et qu'il était considéré comme un héros de la Résistance Française. J'aimais beaucoup mon frère dont j'avais gardé le souvenir d'un être courageux. Étudiant en architecture à Port-au-Prince, il avait participé à des grèves et des manifestations contre le gouvernement Vincent. Cet événement douloureux accéléra mes réflexions sur l'internationalisme. Je rejoignais pleinement ce que Jacques m'enseignait.

Un jour il me dit qu'il fallait organiser une "cellule mère" qui donnerait naissance au Parti. Que nous devions fonder l'ISKRA haïtienne, évidemment sous un

autre nom. Je me souviens de lui me définissant les grandes règles d'un journal révolutionnaire : Agitateur, Mobilisateur, Organisateur, etc.

Au cours de nos discussions nous décidâmes que ce journal s'appellerait *La Ruche*, symbole d'un travail collectif incessant, obstiné et riche de promesses. Cette appellation fut-elle sienne ou mienne ? Je n'en sais rien. Je me souviens cependant très exactement avoir dessiné dans les heures qui suivirent, le titre, qui d'ailleurs fut utilisé pour l'impression du journal, par la suite. Il représentait une ruche et un essaim d'abeilles. Nous n'étions que tous les deux, ayant décidé que pour des règles de sécurité, personne ne devait encore être informé de nos projets, car nous avions l'un et l'autre des groupes d'amis que nous avions décidé de ne pas mêler encore à nos affaires.

C'est ainsi que je fréquentais Max, Luc et Nourry Ménard. Ils étaient pensionnaires chez ma mère, laquelle avait à l'époque un établissement d'enseignement scolaire.

Max était l'aîné et semblait plus ouvert et plus mûr pour des actions responsables. C'est ainsi qu'il me mit en rapport avec son beau-père, Edris Saint-Amand, et que celui-ci de son côté me fit connaître Roger Mercier et un cousin de mon père, avec lequel ma famille n'entretenait pas beaucoup de relations, Edouard Bioncourt. Il était mécanicien à la Hasco. Leur groupe était en contact avec Charlier et d'anciens compagnons de Jacques Roumain. Je mis donc, par la suite, Alexis en rapport avec tout ce groupe, ayant gagné leur confiance et considérant important que Jacques puisse y manifester son influence et toute la science que je lui reconnaissais.

Éclata alors comme une bombe, la parution d'un recueil de poèmes:

"Étincelle" ! Son auteur : René Depestre.

Le jour même j'étais en possession de la brochure et j'attendais impatientement Jacques qui avait rendez-vous avec moi. Il arriva le visage illuminé en brandissant les poèmes de Depestre, certain de m'apporter le premier la nouvelle ! Je sorti de derrière mon dos où je tenais caché mon exemplaire. Nous étions heureux et bouleversés !

Jacques me dit aussitôt: « Il faut absolument que tu prennes contact avec lui et que tu l'amènes dans notre groupe! »

Le soir même, j'avais repéré René.

Il venait tous les après-midi vers 6 heures chez Baker faire du sport, plus exactement des petits haltères. C'était la mode à l'époque chez de nombreux jeunes qui se livraient à ce qu'on appelait un peu péjorativement de "la gonflette" ! Depestre était amoureux d'Adeline, la sœur de Théodore Baker et il lui avait écrit, justement dans ce merveilleux recueil, un extraordinaire poème.

Je guettais la sortie de René et je le rejoignis sur le Champ-de-Mars.

Après les présentations d'usage - il me connaissait me dit-il, car "j'étais le frère de Tony Bioncourt" - je le félicitais pour ses poèmes et nous décidâmes de nous revoir.

Nous nous revîmes en effet les jours suivants et je préparais le moment où je lui parlerais de Jacques. Nous évoquions la responsabilité de la jeunesse, notre responsabilité, celle de tous ceux qui étaient lucides, conscients, la nécessité de s'organiser, etc.

Le moment vint où je lui dis : « Il faut absolument que je te présente un ami très important ».

- De qui s'agit-il? » me demanda-t-il intrigué et un peu sur ses gardes. A l'époque, tout le monde était prudent. Je lui parlais de Jacques.

- Quoi ? me dit-il courroucé, le fils du père ? Le fils de Stéphen Alexis ? Jamais je n'aurai de rapport avec l'héritier de ce politicien bourgeois ! »

Je lui fis remarquer qu'un fils n'était pas responsable des actes de son père. Que Jacques Roumain lui-même, qu'il admirait, était socialement un bourgeois. Que Marx n'était pas un prolétaire... Finalement, je le convainquis et la rencontre eut lieu, le lendemain chez Edris Saint- Amand, en présence de Max Ménard, Mercier, Edouard Bioncourt, Charlier je crois, et moi-même. Au cours de cette réunion, Jacques fût très brillant et nous sortîmes de là, tous les trois, poursuivant tard dans la nuit nos discussions liés par une solide amitié qui devait porter ses fruits dans les mois à venir.

Au bout de quelques temps, Jacques nous avait convaincus que les anciens compagnons de Jacques Roumain étaient des "attentistes". Que nous devions compter sur nous-mêmes, sur les forces vives de la jeunesse et sur les travailleurs pour passer à l'action.

Jacques et moi avons gardé l'habitude de nous rencontrer sans témoin pour faire le point, quand nous en sentions la nécessité. C'est ainsi qu'avant de parler à quiconque de notre projet concernant *La Ruche*, avons-nous eu une longue discussion à ce sujet. D'emblée Jacques me déclara qu'il faudrait trouver un Directeur qui soit un "homme de paille", car vraisemblablement il fallait s'attendre à la répression du gouvernement et qu'il n'était pas question que nous allions en prison. Qu'il était absolument nécessaire que nous demeurions libres de nos mouvements pour poursuivre notre travail révolutionnaire. Je dois dire que prêt comme je l'étais, à tous les sacrifices, j'ai été choqué par ces propos que je qualifiais de cyniques ! Mais je me rendis aux arguments de Jacques qui m'expliqua les dangers du sentimentalisme et du romantisme révolutionnaire.

Tout d'abord nous pensâmes à René, considérant que notre directeur devait être quelqu'un capable de tenir tête vaillamment à la répression même en prison. Mais nous craignons son refus car le poste de Rédacteur en chef était nettement plus en vue et mieux considéré intellectuellement. De toute façon il en fallait un et nul mieux que René ne pouvait remplir cette fonction. Ses lettres de noblesse, avec "*Etincelle*", étaient incontestables. Nous décidâmes donc de lui en parler.

Il accepta avec enthousiasme et c'est lui-même qui nous proposa Baker comme directeur. Jacques prit alors le pseudonyme de Jacques la Colère pour écrire dans notre revue.

Nous avions prévu la répression. C'est ce qui arriva à la parution du troisième numéro de *La Ruche*. Ce que nous n'avions pas prévu, par contre, c'est que la répression s'abattit non seulement sur l'homme de paille, donc à notre avis uniquement sur le Directeur, mais qu'elle frappa du premier coup tous les responsables de *La Ruche*. Depestre et Baker furent emprisonnés ; j'échappais de justesse à l'arrestation ainsi qu'Alexis et d'autres camarades. Il est vrai que nous avions pris quelques précautions prévoyant malgré tout le pire.

Libres, nous pouvions ainsi que l'avait prédit Jacques, organiser la riposte. Là encore, Jacques fut l'âme pensante, la cheville ouvrière de notre lutte. Après une première manifestation de protestation Jacques, grave et calme, dirigea l'organisation du mouvement qui devait aboutir à la grève du 7 janvier.

Nous avions annoncé publiquement que le 7 janvier 1946 à 10 heures du matin, devait éclater la grève générale des étudiants et des travailleurs. La Garde d'Haïti avait été mobilisée. Il y avait des policiers en armes à tous les carrefours de la capitale, et des patrouilles incessantes à travers la ville. Durant ce temps, Depestre et Baker avaient été libérés et se cachaient chez des amis.

Avec Jacques il était convenu que je me présente à 10 heures précises devant la Faculté de Médecine avec un premier groupe. Lui, de son côté, devait sortir exactement à la même heure avec les étudiants, ceux des autres Facultés devant nous rejoindre au même moment.

J'arrivais donc à l'heure exacte, ayant pu passer au-travers des barrages de police et je retrouvais les autres camarades. Je me souviens de Gérard Chenet, Beaufiles, Kesler Clermont, Rodolphe Moïse et tant d'autres, dont je n'ai plus, hélas, la mémoire des noms ... Jacques apparut à la tête de ses étudiants.

Entre nous une haie de soldats armés de "spingfield" et placés en ligne, espacés tous les deux mètres, faisait face à mon groupe. Le bruit courait qu'ils avaient ordre de tirer à vue contre tout fauteur de trouble.

Je me sentais résolu. J'avancais et criais : "Vive la Grève! Vive la Révolution !"

Aussitôt les étudiants bondirent vers nous, passant à travers les militaires. Jacques me rejoignit immédiatement et me chuchota: « C'est l'heure de vérité ». Nous étions à peine regroupés que des ordres claquèrent et un bataillon de "gardes" s'avança vers nous matraques au poing. D'autres suivaient, fusils en mains.

Jacques cria: « Serrons les rangs! » Il était à ma gauche et me donna le bras. Instantanément, nous firent tous de même. Les gardes s'approchaient. Jacques s'adressa à eux en français et en créole: "Soldats, mes frères, solda fré moin ... " je l'entendis dire autre chose mais déjà nous recevions des coups et ce fut un mouvement de recul général. Il me sembla inutile de nous tenir les uns aux autres car certains lâchaient pied, d'autres tombaient assommés. Je fonçais sur le garde le plus proche de moi et commençais à me battre avec furie. D'autres étudiants faisaient de même. J'entrevis Jacques qui désarmait un soldat. Du mouvement de recul, tous passaient à l'attaque et nous fîmes à notre tour reculer nos assaillants. Jacques bondit à mes côtés pour m'aider à me débarrasser d'un soldat qui cherchait à me maîtriser. Nous l'envoyâmes rouler sur le sol. Jacques me dit dans la même seconde : « Va chercher les filles au Lycée 1».

Le lycée de Jeunes Filles était à quelques centaines de mètres. Je fonçais. Je passais à travers des groupes de militaires massés plus haut dans la rue et j'arrivais à bout de souffle dans la cour du lycée en hurlant : « Tout le monde dehors, on assassine vos frères! »

Ce sont là les premiers moments de ce mouvement de 1946, le début des Cinq Glorieuses qui aboutirent à la chute d'Elie Lescot.

Il me faudrait un livre entier pour raconter toutes les péripéties de cette époque. J'ai passé volontairement sous silence, parce que cela serait trop long à raconter, les moments qui précédèrent les Cinq glorieuses. J'évoquerai pourtant ici, rapidement la visite du grand André Breton.

Jacques avait organisé un attentat contre Lescot profitant de sa présence à l'une des cinq conférences que devait prononcer cet éminent poète. L'attentat devait avoir lieu devant le Rex. Jacques s'était désigné pour faire feu sur le dictateur. Placé à quinze mètres de lui, j'étais chargé de le couvrir pour lui permettre de s'enfuir. Pourtant il ne nous a pas été possible de réaliser ce que nous avions cependant mûrement préparé. Les mesures de protection étaient impressionnantes. Une double rangée de militaires avaient les mitraillettes braquées sur la foule. Lescot descendit de sa voiture du côté opposé à celui où nous l'attendions entouré de nombreux officiers de sa sécurité.

J'étais extrêmement tendu, crispant ma main sur la crosse de mon revolver que j'avais directement dans la poche de ma veste. Je compris immédiatement qu'il serait impossible à Jacques d'agir. Il se retourna, me cherchant des yeux. Puis il me rejoignit. Il me glissa à l'oreille: « Tu crois que je suis un lâche ? » « Non, lui répliquais-je, j'aurais fait comme toi. C'était impossible ou alors ç'aurait été un suicide avec des dizaines de victimes innocentes sur notre conscience. »

- Ainsi parla Gérard Bloncourt de l'éloignement de son exil parisien.¹⁰

Mais je vois que vous n'êtes pas encore rassasiés, que vous voulez encore des détails, des anecdotes chamarrées. Alors, laissez-moi continuer, laissez-moi ajouter ceci :

Quand en Décembre 1945 *La Ruche* paraît, Jacques-la-Colère (c'est ainsi qu'il signe désormais ses articles) y publie une chronique politique intitulée "Lettres aux hommes vieux" . Qui étaient-ils, ces "hommes vieux" ? Pour la plupart des politiciens engoncés dans les magouilles électorales mais aussi d'anciens compagnons de Jacques Roumain, qui, en l'absence de celui-ci (il venait de mourir) professaient une révolution de salon et étaient bien étrangers à ce que pourtant ils continuaient d'appeler "le peuple".

Il faut ajouter encore ceci :

La virulence d'une revue aussi populaire soit-elle, la spontanéité d'une jeunesse en mal de justice ne suffisent pas en général à renverser un gouvernement. Ce qui fut surprenant en cette année 45, ce fut de voir comment ces frêles étincelles mirent le feu au poudre. Bien sûr, le petit groupe de *La Ruche* avait des liens avec des employés, avec des ouvriers de la HASCO, avec des ouvriers de l'imprimerie (Bloncourt, à l'époque, était linotypiste). Mais c'est la répression qui frappa cette jeunesse qui décida ouvriers de Port-au-Prince et de province à déclencher la grève générale. Cinq jours japrès, Lescot était en fuite sous la protection américaine. Commencé le 7 janvier, le mouvement déboucha le 11 sur la constitution d'un "Front Démocratique Unifié" qui désigna un "Comité de Salut Public" pour répondre à la vacance du pouvoir. Alexis en était le Secrétaire Général. L'armée haïtienne, comme toujours en ces cas-là, ne laissa pas faire : à peine Lescot évincé, elle prit le pouvoir.

On pourrait discuter longtemps des débats qui eurent lieu à l'intérieur du jeune Parti Démocratique Populaire de la Jeunesse dont Alexis était le secrétaire général. Fallait-il soutenir la junte militaire ? Alexis était contre ; son parti était pour. Il démissionna, rejoignit les rangs du Parti Communiste Haïtien et milita au niveau

10 Entretien avec Gérard Bloncourt, 1983

syndical. En mai 46, des élections frauduleuses amenèrent Dumarsais Estimé au pouvoir. Un "Comité de Défense Nationale" organisa la protestation. Jacques Alexis en faisait partie. Il fut jeté en prison. Ce fut sa première rencontre avec le cachot. A sa sortie de prison, quoique nommé au Bureau Politique du Parti Communiste Haïtien, il passa ses derniers examens de Médecine, reçut son Doctorat et s'embarqua pour l'Europe.

Voilà, enfants, comment ces Cinq Glorieuses virent tour à tour la naissance de Jacques-la-Colère, la naissance du Camarade Jacques Stéphane Alexis et son départ pour l'exil qui, si l'on compte bien - crois- moi, griot, parfois c'est bien nécessaire de savoir compter ! - représentera près de la moitié de sa courte vie, et les deux tiers de sa vie adulte.

Pour te faire plaisir, griot, je vais conclure ce "Dit des Cinq Glorieu-ses" par un de ces petits tours de passe-passe qui fait l'ornement de ton art. Écoutez, enfants !

C'est parce que je suis allé demander à Compère Bloncourt pourquoi il s'évertuait, après tant d'années, face à un oubli quasi général, à entretenir une mémoire fraternelle, qu'il m'a donné un coup de pied qui m'a expédié jusqu'ici où je vous raconte cette histoire ...

A cette conclusion tant prisée, tous les enfants applaudirent en poussant de grands cris, se moquant du compose qui venait en la circonstance de trouver un habile concurrent.

- Pas mal pour un début avoua le griot. Mais tu n'as pas tout dit, loin s'en faut ! Car dans ton empressement à parler des Cinq Glorieuses, tu as laissé de côté une Romance essentielle dans cette histoire, celle qui va nous permettre d'en finir avec ces multiples naissances, la "Romance de la Terre et des Chants".

Romance de la terre et des chants

- Prenons garde, enfants, de ne pas réveiller par cette Romance les esprits encore endormis, les "loas" de notre Panthéon vaudou. Chut ! Ne prononçons aucun nom ! Ils pourraient nous entendre. Souvenons- nous simplement de ce que dit Bois d'Orme Létiro, le papa loas des *Arbres musiciens*, le *prêtre au cœur pur* :

.Je sais que les Loas vivent dans la terre, dans les rivières, sous la mer, dans les eaux du lac, dans le soleil quand il éclaire ou quand il défaille, dans les saisons, dans les récoltes, dans le sourire des étoiles... Comment ne vivraient-ils pas éternellement dans le cœur des hommes ? ..

Passons notre chemin, enfants, ne nous attardons pas. Parlons simplement de cette *terre des Tomas d'Haïti* comme l'on dit couramment de notre île, de notre bout d'Afrique au large de l'Amérique.

Haïti !

La terre des Tomas d'Haïti étincelle de merveilles telles que nul passant ne pourrait s'imaginer que la misère, la détresse eussent pu prendre racines en un pareil décor. De toutes parts fulgurent, fleurissent, s'irisent, embaument, poudroient tant de pièces de féerie que le merveilleux fuse irrésistiblement de chaque parcelle de terre, du ciel et du vent, vraisemblable, vivant, péremptoire.

Faux paradis des hommes, cette île a des accents de grandeur qui autorisent les plus folles équipées du rêve !

Là-bas, le pas noble sous les faix, la cohorte des paysans se hâte à la queue leu-leu vers le bourg. Le flanc talonné par la savate de son amazone, un âne allonge le cou, se met à trotter et braie consciencieusement dans l'ombre déjà blême.

A la ville, les vieilles dévotes, les "dédées", maintenant se lèvent pour la messe de l'aurore.

Dans la buée marine des ports tout bleus, à Saint-Marc, à Port-de-Paix, à Petit-Goave, au Cap, les porteurs galopent à qui mieux mieux pour charger les délicats régimes à bords du navire bananier au ventre ouvert.

Le terrible baracuda borgne de Saint-Louis-du-Sud chasse parmi les vieux canons engloutis du fort des Anglais et des Oliviers. Solennel, impassible, il pilote sa longue carène bleuâtre à tire-nageoire dans les frondaisons du corail blanc. Il passe la revue des poissons-docteur, qui, infatigablement, poursuivent leurs colloques académiques, picorant les ramures. Il attend.

Dans la plaine du Cul-de-Sac, sous l'haleine chevrotante du vieux vent caraïbe, le frisson des cannaies change d'orient et se tourne vers la mer.

Les Tomas d'Hatti ont recommencé à peiner, d'autres dorment, d'autres dansent encore, d'autres chantent déjà. Vers quelles rives l'antique caravelle de notre histoire et le vieux bâtiment de Maître Agoué entraînent-ils en ce petit matin tout neuf les conquistadors des temps nouveaux, leurs hommes lige et la forêt inapaisée des fils de trois races et de combien de civilisations ? ¹¹

Alors, enfants! Qu'avez-vous à dire à cela ?

N'était-ce la nuit qui lentement déplace les étoiles vers la position où les saisira le jour, je pourrais vous en dire encore beaucoup de ce genre là, aussi proliférantes, aussi vastes, et aussi précises pourtant. Oui, quand notre Jacques sortait ses mots de sa besace pour consteller sa page de l'odeur et des couleurs chamarrées de notre île, ce n'était pas de vieux vocables rabougris qu'il rameutait ainsi, mais des volées de sève, des brassées luxuriantes. Je dois bien vous l'avouer, amis compréhensifs, une fois que ma salive s'est délectée de la saveur enivrante de cette chair verbale, elle a un peu de mal à supporter les envolées poussives de mon art bien modeste. Mais continuons! Hardi, ma bouche ! Holà, ma salive ! Prenez patience ! D'ici peu je vous griserai à nouveau des mots de notre grand Samba. Mais d'ici là, allons. Car la "Romance de la Terre et des Chants" ne fait que commencer.

- Cric ?
- Crac?
- Le capitaine est sur la tête ?
- Chapeau!
- Le capitaine a quatre pieds
- Chaise!
- Petit-petit brille la nuit ?
- Étoile!
- Luciole!
- Phare!
- Regard!

11 *Compère général soleil*, Éditions Gallimard

En ce temps-là, Jacques était un petit enfant et vivait aux Gonaïves. C'était une petite cité entourée de savanes désertiques qui ouvrait sur un large port, port qui lui-même ouvrait sur la rade de Gonaïves. Importante, la rade. Car c'était là que venait jeter l'ancre l'essentiel de la flotte américaine qui faisait partie des forces d'occupation. Quand les escadres arrivaient, la ville était envahie par des nuées de "marines" en goguettes, de "blan'méricains" comme l'on disait alors. A la maison des Alexis, on en parlait beaucoup de ces "marines". Le père ne venait-il pas d'être libéré d'un emprisonnement motivé par des articles qu'il avait écrits et qui, justement, s'attaquaient à la présence des Yankees ! Jacques écoutait tout cela. Ou du moins il entendait, car à cet âge (il avait à peine quatre ans) les histoires s'insinuent par les oreilles sans qu'on y prenne garde. Croyez-moi, enfants, chez les Alexis, quand on s'embarquait dans des histoires de famille, il y avait toujours, au détour des souvenirs, des récits de batailles, d'affrontements, de joutes oratoires. Pour Jacques, l'Indépendance d'Haïti et toutes ces affaires-là, ce n'étaient pas des poncifs que l'on récitait bêtement, comme on le fait à l'école. C'étaient des histoires, des légendes colorées et fantastiques. Tout cela, il le recevait sans rien demander. Comme d'autres le soleil ou la pluie.

Mais il n'y avait pas que cela. Et c'est où je veux en venir. Car après tout, toutes ces histoires ont fini par devenir la propriété presque privée de quelques "grands nègres" aux affaires. Je ne dis pas ça méchamment, mais les Alexis c'étaient quand même des gens de la Haute, des gens qui parlaient un beau français et qui lisaient plein de livres ! Ça, des livres, il y en avait chez les Alexis. Et comme les livres, en Haïti, à cette époque (mais maintenant encore) ne poussaient pas dans les champs de petit mil, il n'y avait pas grand monde pour en profiter. D'ailleurs, simplement ici, combien y en a-t-il qui savent lire ? ...

Le compose marqua un temps, attendant, ou plutôt faisant mine d'attendre, que quelqu'un se manifeste. Timidement, deux mains se levèrent : deux sur la trentaine de personnes qui étaient rassemblées ; deux pour tous ces enfants qui devraient aller à l'école et ces adultes qui auraient dû y aller ! Deux ! Même le conteur, sous ses minauderies, s'était attendu à plus. Il reprit :

- Donc, les livres ont du mal à pousser sur notre terre. Quand bien même y poussent-ils, il n'y a pas de quoi en faire des festins d'autant que tous les ventres ne sont pas prêts à les digérer. Mais je m'égare. Car tout cela n'a pas grand chose à voir avec la Romance que je prétends vous raconter. Pourtant, si ! Car Jacques Alexis qui avait l'estomac préparé aurait pu s'en contenter. Ce ne fut pas le cas. On dit souvent que le diable rentre par la cuisine ! C'est ce qui arriva. Du moins si on peut appeler

cela "le diable". Car ce qui entra par la cuisine des Alexis, ce fut simplement de petites histoires, des histoires comme je vous en raconte, des histoires de griots, de conteurs, de celles qui ne sont pas dans les livres, de celles qui courent de bouche en bouche, fidèles, répétées, des histoires dont on ne sait plus qui le premier les a inventées. Oui, enfants, comme vous, malgré tous ces gros livres de blancs, Jacques Alexis adorait venir s'asseoir sur les genoux d'un vieux compose pour écouter les fameuses aventures de Bouqui et Malice. Or, si les livres étaient écrits en français, les contes, eux, étaient tirés dans notre langue d'esclaves, dans notre "vernaculaire" comme disent les gens savants. En créole, si vous préférez !

Le petit Jacques écoutait. Et dans ce qu'il écoutait, dans le bercement saccadé du vieux parler des nègres, il y avait toute la vigueur de notre terre, tous ses rêves, ses folies, ses chimères. Toute sa grandeur. Il y avait tout un imaginaire merveilleux dont il se délectait, une nourriture épicée dont le fumet était celui de notre peuple.

C'est par lui que Jacques Alexis apprit à ressentir sa terre bien plus qu'à la comprendre. Il en appréhendait non seulement les plantes, les arbres, les oiseaux, mais aussi les hommes et les femmes qui y travaillaient dans la misère. Un jour, se promenant avec son père dans les quartiers pauvres de Gonaïves et voyant des enfants vêtus de hardes courir devant lui, il eut ces mots :

« Mais papa, pour vivre ainsi, ils n'ont pas de maman ?... »

La terre d'Haïti pénétrait en lui, avec tous ses drames et tous ses emportements.

C'est ainsi qu'il apprit à connaître le vent.

Écoutez.

Vers trois heures de l'après-midi, le vent s'amena d'un seul coup, puis se mit à galoper et à ruer sur la ville. Les grands gosiers sur le port tournèrent en rondes éperdues. La mer sortit sa robe verte des grands jours et s'enveloppa de châles de dentelles d'écume.

Jamais l'étalon sauvage en rut n'eût autant de chaleurs et d'élangs. La bête du vent renâcle et hennit dans les toitures, vertical, puis s'en va, puis vient, se couche, se roule dans toutes les directions de la hauteur.

Alors les cocotiers firent les plus belles révérences au grand chef furieux. Les acacias lui jetèrent des bouquets jaunes, les manguiers lâchèrent des fruits de bonne saveur, les énormes sabliers envoyèrent des grappes de pétards crépitants au-devant de ses naseaux. Même le laurier offrit des fleurs et des branches.

Rien ne fit contre la colère du vent. Rejetant les cadeaux à cent pas de hauteur, il secoue la ville, ivre de fureur, le poitrail en avant, avec des sifflets de guerre, avec des ricanements d'orgueil, avec mille tambours crevés.

La ville craque, craque, terne de poussière, grelottante de frayeur, dispersant des tuiles, des tôles, des planches en plein ciel. Des troupes d'automobiles hurlantes courent dans tous les sens. Les gens courent chercher les enfants à l'école.

"On dit que c'est une queue de cyclone ... Hier il a fait rage sur la Jamaïque" chuchote-t-on avec déférence.

Les vieilles femmes firent de grands signes de croix. Même les hommes ferment les portes avec de grands yeux effarés.

Depuis hier soir les corbeaux, en escadrilles comme du papier brûlé, ont pris leur envol en coassant.

Verts, blêmes et changeants, les anolis se sont enfoncés au plus profond des frondaisons épaisses.

Les moustiques affolés s'engouffrent dans les dernières fenêtres ouvertes.

Les poules dans les cours, avec des gloussements fous appellent les poussins égarés.

Les chiens, gueules béantes vers le ciel, hurlent d'un seul cœur. Le ciel devint jaune sale.

Seul, le mapou géant, en véritable colosse de Guinée, en véritable arbre sacré de Ogoun Badagris se tient debout, dans la bourrasque.

Alors le vent jeta de nouvelles forces dans la bataille. Il éteignit le ciel avec une montagne de nuages. Il déracina vingt chênes, brisa cinquante dattiers, coucha vingt mille bananiers dans la plaine, arrachant des étincelles aux fils électriques.

Les pompiers sortirent dans leurs voitures écarlates au chant des sirènes mugissantes, la hache au poing.

Les vagues rejetaient les immondices infâmes le long du rivage. Le vent accourut, lança ses fouets contre la mer, et la travailla. Elle poussa des gémissements impossibles de douleur et de rage. Sa chair opale et claire sous les cinglures se creusa d'abîmes et de montagnes. Sortant de sa demeure en un raz-de-marée bouillonnant, elle se coucha aux pieds des baraquements du port.

La bourrasque tropicale hurla encore par deux ou trois fois.

Les cloches des églises se mirent à carillonner à toute volée. Là-bas, dans les faubourgs puants de Port-au-Prince, dans tous les repositifs bigarrés de la misère, auprès des cases écroulées, des femmes échevelées, debout dans le vent avec des négrillons aux yeux blêmes accrochés à leur ventre.

La bouche de la bourrasque toussa encore des odeurs crues, puis se ferma d'un seul coup. Le silence revint sur la ville assommée. Un lourd silence oppressé. Une pluie fine se mit à tomber du ciel sans couleur. Dans l'odeur fraîche de la terre

*mouillée, les gens, timides, heureux, ouvrirent les portes et les fenêtres. Il était sept heures du soir ... »*¹²

Le compose reprit son souffle :

L'avez-vous senti ce vent s'abattre sur nos épaules ? Un vent comme ça il a fallu le subir, se faire bousculer par lui pour rendre ainsi toute sa hargne, sa violence, cette absence de méchanceté dévastatrice. Et la pluie ? Hein ! Et la pluie ? Ecoutez ! C'est du même acabit. De la même race. C'est presque à s'y méprendre. L'arrachée est la même. L'issue est identique : le calme, le silence. Mais j'en dis trop. Ouvrez grand vos oreilles.

Dehors la pluie s'abattit d'un seul coup.

L'énorme bête de la pluie aux pattes de verre marche sur Carrefour et déjà, là-bas, à Port-au-Prince. Sur la route, l'eau roule, sale, bouillonnante dans les rigoles. La terre tout à l'heure encore assoiffée par le soleil boit tout son saoul. Une boue liquide.

La pluie claque sur les toits en stries serrées. L'air est plein de vibrations sonores. Les parois de l'horizon deviennent jaune sale, malgré les rideaux de pluie claire. Le vol lugubre et lourd des nuages qui fondent et accourent, sans cesse renouvelés, font au ciel d'immenses ouangas¹³ maléfiques, de lugubres fétiches de plomb noir.

Là où les fourmis ont fait leur demeure, la lave de boue a tout ravagé. Seul l'insecte qui a la fortune d'un brin d'herbe aura peut-être pu survivre au déluge. Toute goutte de vie animale est à la merci de la pluie velue. La pluie impitoyable qui lance ses flèches d'eau. Les arbres offrent leurs branches à l'ondée et chaque radicule boit la soupe qui pénètre la terre. Les feuilles se dressent sous la douche pour retomber sous le poids.

L'éclair fugace et doré dessine au ciel des arbres morts de fantasmagorie, aux branches tremblantes et folles. Alors la voix énorme de l'orage se fit entendre. L'air s'emplit de l'odeur piquante de la foudre. La pluie redouble. Les crabes "mal-z'oreilles" sortent de la terre laguneuse. Les enfants courent, nus, pour les capturer, dans les rires et dans les cris, dans le piaffement furieux de la pluie qui fait une sensation chatouilleuse en coulant le long de la raie du dos.

Les grands herbages couchés de la pluie sont des fouets sur le corps. Le piaillage désespéré d'un poussin détrempe, vacillant, qui a perdu sa mère poule.

La Gonave, fumante de brumes, au milieu de la mer au poil hérissé, sous la

12 *Compère général soleil*, id.

13 Ouaga : objet ou ensemble d'objets doués d'un pouvoir envoûtant, maléfique. Par extension, sorcellerie, maléfice.
(note de J.S.Alexis)

fusillade de gouttes.

Le ventre bosselé d'un nuage, gonflé de larmes, de râles et de sueurs. La lutte désespérée d'un cancrelat, sur la souche dénudée par la herse de la pluie. Les pattes-mâchoires crispées sur la racine ...

Les dents de la pluie labourant la terre, chassant les pierres, lavant le sable.

Chaque motte de terre a la chance de sa gorgée d'eau, chaque graine, la certitude du bourgeon, chaque racine, son bain de fraîcheur.

La mitrailleuse de la pluie contre chaque fleur, chaque graine de pollen nageant dans l'eau bénite.

Les parfums mouillés...

L'abeille, transie, alourdie d'eau et de sucs, trébuche...

Demain plus de fleurs referont plus de ruchers...

Noble et théâtral est le baryton des crapauds...

Mais les pleureuses du ciel s'épuisent. L'éclair doré darde encore quelques langues de feu, puis des salves de canon partent en plein ciel.

Le froissement timide de la forêt de pluie s'évanouit au ralenti.

Encore des gouttes éperdues.

L'artillerie lourde du ciel qui tonne de nouveau.

L'odeur bleue de l'ozone ...

Le cuicuitant triomphe du poussin sous le ventre maternel.

L'oiseau décoché dans les mailles relâchées du réseau de pluie.

Les déchirures gros bleu du ciel ...

La nature, lessivée et luisante sous le rayon propre et tremblant du soleil qui se faufile comme un regard de femme en mal. La respiration plus libre de tout ce qui vit et palpite.

L'éclat de verre de l'azur.

Le luisant de jade des frondaisons.

Puis, le brusque allongement du cou du soleil qui nettoie le ciel et secoue sur le paysage sa crinière blonde.

L'éclat de rire du vent...

Le grand gosier s'élève avec calme sur la mer, pour l'agape vespérale de petits poissons frétilants.

L'électricité languissante de l'air qui jette un dernier feu de silex. La grêle de gouttes chutant des arbres à chaque respiration du vent. Le cheval, dans la prairie d'émeraude et de perles d'eau à l'orient éblouissant, le cheval frappe du sabot, hennit et se gratte le poitrail d'un coup de tête. Ça sent l'amour; toutes les feuilles baillent

leur parfums.

Alors les fuseaux des jambes de la petite marchande de fruits dorés ouvrent et ferment leur compas sur l'asphalte moiré, son cri fuse, clair et vermeil : « Voilà les mangots cornes... Voilà la douceur qui vient ! »

Bientôt les gens sortirent, les yeux au ciel, le bras horizontal, à la recherche d'impalpables gouttes...¹⁴

Le vent est venu. Puis le calme.

La pluie est venue. Puis le calme.

Est-ce le cheminement rituel de la vie caraïbe qu'Alexis décrit ainsi ?

Ou faut-il voir dans cette appréhension du rythme des éléments quelque chose de plus, d'autre, comme un espoir, un rêve, une attente qui finiraient enfin par trouver leur place dans le monde: l'apaisement définitif ?

Il est trop tôt pour le dire. Nous n'en sommes qu'aux naissances.

Mais gardez cela en mémoire pour d'autres contes que je vous raconterai.

Le griot s'essuya le front du revers de la main. Parler donnait chaud. Il aurait bien aimé pouvoir se désaltérer de quelque chose de frais, ou de fort - oui, une rasade de rhum haïtien (le meilleur, tout le monde vous le dira !) n'aurait pas été de trop. Mais pour l'heure il fallait continuer.

- Jacques allait souvent à la campagne, dans le domaine de Guyon, propriété de son grand-père. Là, il se mêlait aux jeux des petits paysans qui lui apprenaient ces mille cabrioles bien étrangères à un enfant de la ville. Avec eux, il découvrait les plantes, les oiseaux, les ani- maux; il se baignait dans les cascades; il pêchait l'écrevisse dans l'eau clair des rivières. Il apprenait tout un fatras de choses que n'auraient pu lui enseigner les maîtres de son école.

C'est là, sans doute, qu'il découvrit dans le roulement de l'Artibonite, notre fleuve, notre père nourricier, l'élément vivant qui, charriant force troncs et force branches, tour à tour irriguant et dévastant les cultures, transportait dans son flot non seulement des masses d'eau tumultueuses, mais aussi la plupart des histoires entendues de la bouche de son père. Car si l'Artibonite traverse de part en part ce bout d'île qui est notre pays, ce n'est pas seulement au milieu de ses collines, de ses mornes qu'il défile, mais au cœur même de son histoire. Je ne m'aventurerais pas à dire des choses pareilles si je ne les tenais de source sûre. C'est le Vieux Vent Caraïbe lui même qui en témoigne. Parlant une fois encore d'Anacaona la fleur d'or, il dit :

14 *Compère général soleil*, id.

...mais tu ne peux imaginer quelle femme elle a été... Nul ne le peut. Peut-être mon cousin, le fleuve l'Artibonite se rappelle t-il encore la grande Samba, plus ou moins, mais à part lui, personne ne peut se représenter cette femme !¹⁵

Est-ce assez clair ? Dans l'Artibonite, Alexis avait trouvé la trace indélébile, la matérialisation en terre et en eau, de récits que seule, croyait-il, la parole pouvait porter. Alors, enfants qui commencez à vous endormir, avant de sombrer définitivement dans les songes, écoutez l'Artibonite, écoutez la voix de ce fleuve, cousin du Vieux Vent Caraïbe, écoutez-le tel que Jacques Alexis lui-même l'a entendu. Et gare à celui qui s'endort avant que j'ai terminé.

L'Artibonite, ce grand gaillard aux bras noueux et puissants, est fils des montagnes. Comme les vrais montagnards, il a le port altier, la démarche brutale, la voix vaste, des colères froides et orageuses. Les grands malfinis, ces condors à l'œil luciférien qui gîtent à côté de la foudre, dans les contreforts géants du Massif Central, seuls s'abreuvent aux secrètes racines par lesquelles il puise sa puissance de cristal.

Car, la merveilleuse bouche des souffleurs de verre de Bohême n'a pas plus de force et de tendresse que la terre riche qui engendre le fleuve, le gonfle, le lance et fait éclater ses sources jaillissantes. La faiblesse et l'ignorance des hommes a peur du monstrueux boa liquide qui se balance par monts et par plaines. Les paysans lui jettent des fleurs, du miel, des gâteaux, du vin et des liqueurs fortes pour le saouler et se le rendre favorable.

Froid, dédaigneux, nonchalant, il roule ses pépites d'or, ses balles de lumière et ses pierreries d'eau.

Rares sont les nègres qui chantent avec une voix de métal aussi royale que celle de l'Artibonite, car il a enfermé dans ses frissons le luisant de l'or qui dort encore dans le Massif, l'or rouge qui a pris l'éclat tragique du lamento et de toute une race. Pauvre race taïno ! Le vacarme grandiose du fleuve se souvient des échos du chant de souffrance d'un peuple entier, péri sous les fouets pour arracher au Cibao son minerai de soleil.

Voilà pourquoi les vieillards qui vivent le long de l'Artibonite, racontent tant de légendes sur la déesse du fleuve, la maîtresse de l'eau, l'indienne mordorée qui, les soirs de lune, coiffe inlassablement l'immense soie noire de sa chevelure tumultueuse, avec des peignes de nacre, murmurant des chansons argentines, de véritables huiles de savon. Large est la foulée du fleuve. Ses gués sont aussi plats que le défaut de

15 *Romancero aux étoiles*, op. cit.

l'épaule des pouliches de race. Ses flancs sont profonds et généreux comme le ventre des truies pleines. Quand il saute, ça fait de la poussière ! Quand il s'emporte, il barrit. Quand les filles de la terre, avec leur odeur de lait viennent se baigner, son eau fuse claire, oppressée, et ressemble aux essaims d'abeilles sur les fleurs. Dans les descentes, ravagé par l'effort, à peine si sa course est tremblée, et il fait entendre son fou rire sur le ahanement des torrents voisins à la bouche sciée par les rochers.

Depuis des siècles, le fleuve dévale des montagnes bleues parmi le Cibao rocheux, à travers les plateaux bigarrés auxquels il donne le café au parfum capiteux, il court au mitan des plaines rendues grasses par ses eaux. Avec les alizés caraïbes, il est le seul survivant, le seul témoin des joies simples de l'île avant le temps maudit des conquistadors.

L'Artibonite est clair, à peine blond à sa source. En roulant là où l'antique Maguana, ses eaux devenues jaunes, ont vu non loin des ruines de Niti, le Seigneur de la Maison d'Or, cacique des montagnes bleues, le terrible Caonabo, appeler son peuple à la guerre contre les forbans pillards venus d'Espagne. Là où le Guayamouc furieux lui paie tribut d'eau bouillonnante, sa livrée est blanche et, sur ses rives, sont les sentiers où marchaient les caciques parés d'armes, de branches et d'or, les butios¹⁶ impuissants, couverts d'amulettes, les guerriers sans pagnes, les femmes vêtues de braies, les filles cuivrées et nues, conjurant les malheurs du sang taïno.

Du temps que le fleuve passait dans le Xaragua aux terres rouges, sur ses bords couraient les sambas-troubadours messagers de la reine poétesse, portant au peuple enchaîné la voix sauvage d'Anacaona, la Fleur d'Or triste et sublime, ses chants funèbres et ses ballades d'amour, les areyos¹⁷ de victoire et les premiers grands poèmes patriotiques nés sur la terre haïtienne.

L'Artibonite connaît la chronique de notre sol. Il a assisté à la traite d'une race de métal, qui a survécu aux géhennes. Le nègre Padrejean, à la tête de la première cohorte révoltée. En aval de Mirebalais, ses rives ont gardé la trace du pas de fer de la garde doko de Louverture. Dans les Hauts de Saint-Marc, le sang des héros a dévalé les pentes et c'est le fleuve qui a amené ce sang jusqu'à la mer.

Il a été témoin de la naissance brutale de la nation après un long mûrissement historique, pendant lesquels se sont mêlés les rameaux disparates venus d'Afrique, dans la fournaise ardente de la société domingoise.

Tout au long du XIXe siècle, c'est avec rage qu'il a drainé la sueur des paysans exploités et les clameurs de leurs révoltes. En armes, le peuple a franchi son cours, cent fois.

16 Butios : prêtres de la religion des Chemès (note de J.S.Alexis)

17 Areytos : poèmes Chemes (id.)

Quand arriva la grande invasion des nouveaux vandales, les américains crucifieurs d'hommes, il a porté les paysans patriotes et aidé les embuscades. L'Artibonite est nourricier de notre peuple. Il est père du café. C'est lui qui donne le riz. C'est lui qui rend gras le bétail. Il fait les fruits non pareils. Si la canne à sucre est juteuse, le clairin nouveau généreux, notre rhum sans rival, c'est au fleuve qu'ils le doivent.

L'Artibonite entoure notre terre dans ses bras avec des gestes d'amour. Il aime comme le tigre aime. Car parfois le reprend son instinct de massacre. Alors il dévaste.

Les habitants vivent à la merci de son inépuisable bonté, qui dure des décades, et dans la terreur de ses folies sauvages, mais courtes. Les vieux nègres de la plaine racontent qu'à chaque fois que quelque chose de grave va survenir dans la vie de notre peuple, le fleuve parle. Il crie d'une voix de tonnerre : un vaste barrissement, qui déchire le silence de la nuit puis, pendant des heures, le fleuve tire de temps en temps un coup bref comme le canon.¹⁸

Voilà ! Pour ce soir, nous sommes arrivés au bout. On pourrait croire que la boucle est bouclée. a terre, les éléments n'ont-ils pas reconduit au mystère des trois naissances ! Ne nous fions pas à de telles certitudes. Car chaque jour vient immanquablement défaire les arrangements trop parfaits de la veille. Il en sera de même ici. Je m'arrête avant de trop en dire. A demain, enfants ! Soyez ponctuels mais point trop pressés. Nul ne peut accélérer la marche des étoiles. »

- Eh ! quoi! compère compose, s'écria un homme dans la foule, tu vas donc laisser partir ces enfants comme ça, sans leur avoir tout dit des naissances dont tu prétendais vouloir n'oublier aucune ! Quelle triste image vont-ils avoir de toi ! Aurais-tu donc égaré dans les méandres de ton cerveau quelque peu embué par trop de "clairin" l'étonnante naissance d'Hilarius Hilarion, surgi de la nuit et trouvant au bout de sa route l'illumination du Général Soleil ? Ou bien peut-être as-tu décidé de te taire là-dessus ? Sans doute trouves-tu qu'il y a un peu trop de "communisses" dans cette histoire !

- Mon cher, tu es un sot, coupa net le compose. Si pour ce soir je n'en ai pas dit plus, c'est qu'il me semblait qu'Alexis avait écrit *Compère Général Soleil* loin d'Haïti, en exil. Et puisque tu veux tout savoir, apprends donc que demain notre veillée sera précisément consacrée à l'exil. Est-ce assez comme explication? »

18 *Compère général soleil*, id.

- Des mots ! Des mots, mon cher ! Moi je dis que cette histoire est affaire de naissance. Au moins pour ce qui est d'Hilarius Hilarion. Et puisque de toute évidence tu ne veux pas en démordre, eh bien! je me chargerai, moi d'instruire nos petits enfants de cette bien belle histoire.

- Oui ! Oui ! Encore ! Encore ! hurla la marmaille pour qui tout était préférable plutôt que d'aller dormir.

- Alors, ce sera sans moi ! marmonna le griot. Et sans que personne ne réussisse à le retenir - d'ailleurs, peu s'y efforcèrent, s'il voulait leur faire le coup de la vexation, c'était son affaire, eux, ils ne disaient jamais non pour une histoire de plus - le compose s'éloigna, maugréant dans le peu de barbe qu'il avait.

Certains dirent par la suite qu'il n'alla pas très loin et écouta, caché derrière un mur, le conte tiré par son concurrent. Peut-être en fut-il ainsi. Que par la suite il n'ait pas cherché à revenir sur la naissance d'Hilarion, tendrait à le prouver.

Pour l'heure, le silence se refit et le conteur improvisé raconta son histoire.

Naissance d'Hilarius Hilarion

- Maintenant qu'il est parti, commença l'homme, on peut lui rendre justice : c'est vrai, lorsqu'il a tiré devant nous le Dit des trois naissances, votre compose a parlé de Jacques Roumain. Mais ce qu'il ne vous a pas dit, le bougre, c'est qu'Alexis, dès son premier roman, fit une place de choix à son camarade et néanmoins maître qui venait de mourir. Roumel, il l'appela, Pierre Roumel, même un enfant s'apercevrait de la similitude. Et si Alexis dut, selon notre griot, une de ses nombreuses naissances à Jacques Roumain, c'est à Pierre Roumel qu'Hilarion dut, en partie, la sienne. Mais écoutez plutôt...

La nuit respirait fortement - ainsi commence *Compère Général Soleil* : la nuit ! Et dans cette nuit, un homme, Hilarion, en proie à la parole des solitaires :

Hilarion parlait tout fort dans la demi-nuit. Tout haut, comme les fous, dont la bouche n'a point de paix.

Car, il ne faut qu'une petite miette pour qu'un pauvre malheureux devienne fou. La misère est une femme folle, vous dis-je. Je la connais bien la garce, je l'ai vue traîner dans les capitales, dans les villes, les faubourgs de la moitié de la terre. Cette femelle enragée est la même partout.

La nuit ! La misère ! Les sœurs jumelles de tous les pauvres ! Ce sont elles qu'Hilarion va traverser, pour échapper à l'une comme à l'autre .

... il avait peur, peur de ce qu'il allait faire ...

Déjà la décision avait été prise. Mais pouvait-on appeler cela une décision ? Une pulsion plus forte que lui, un appel irrésistible dont la faim était le porte voix. Hilarion se mit en marche ..

Hilarion était foutre dehors ! poussé par la faim, le grand goût, comme une bête, Hilarion était dehors ! Gens de bien, gens "comme il faut", bons chrétiens qui mangent cinq fois par jour, fermez bien vos portes : il y a un homme qui a grand goût, fermez, vous dis-je, mettez le cadenas, un homme qui a grand goût, une bête est dehors ...

La bête suivait son chemin. Il lui suffisait de trouver la maison blanche, d'escalader la terrasse, de se glisser dans la chambre, et l'objet noir était là :

L'objet noir était un portefeuille de cuir. Un portefeuille, objet inutile pour les gueux ! Il était bourré de billets. Hilarion le serra dans sa main. C'était une pièce à conviction, une pièce justificatrice de son droit. Le droit de défendre son existence, le droit de rançonner les rançonneurs. En une seconde toute une philosophie sociale lui était née. Il croyait parfaitement comprendre ce qu'était leur morale. Les deux mondes contradictoires qui cohabitent face à face, le monde des malheureux, le monde des riches ; cela suffisait pour contourner la morale qu'il avait acceptée comme naturelle jusqu'alors ...

C'était la première étape de la naissance d'Hilarius Hilarion. La deuxième devait avoir lieu dès le lendemain.

A l'heure où la nuit se retirait, Hilarion était pris. *L'Ordre établi* avait raison de lui. La prison l'attendait. Et dans la prison, Pierre Roumel, prisonnier lui aussi. Pierre Roumel qui dès la première rencontre lui souffla un mot capable de prendre en compte cette avalanche de sentiments, de philosophie, de sens mis à vif par le grand goût qui le taraudait, toutes ces bribes de compréhension qui l'avaient assailli au cours de la nuit. Tout à trac, Hilarion avait demandé: *"C'est vrai que vous êtes "communisse", m'sieur Roumel ?*

Et encore:

Pourquoi êtes-vous en prison ?

Pierre Roumel avait répondu :

Je suis communiste, Hilarion ... et je suis en prison parce que nous sommes forts, de cette force des jours et des nuits qui vient de leur triomphe inéluctable ...

Le discours improvisé avait été court. Un prêche ! Un vrai sermon !

Sûr qu'Hilarion n'avait pas tout compris. Mais le mot et la chose commençaient à faire leur chemin dans sa tête. C'était la deuxième étape.

La troisième, viendra du docteur Jean-Michel - docteur, comme Alexis ; communiste lui aussi ; il soignera Hilarion du "Mal caduc", des crises d'épilepsie qui le terrassent périodiquement. Avec Jean-Michel, Hilarion s'efforce de faire son apprentissage, l'histoire d'Haïti captive son attention.

Aussi il commençait à se rendre compte que derrière le bavardage idéologique de son ami, il pouvait exister des choses vraies...

Toutes les belles paroles que Jean-Michel lui avait mises dans la tête, lui avaient, un moment, fait entrevoir une lutte grandiose. Il n'avait pas été loin de se croire l'homme de cette lutte. Une lutte où tous les petits s'uniraient comme les doigts de la main, pour former un énorme poing, d'une puissance indescriptible, qui, un jour, se mettrait à cogner pour faire à tous les braves gens une place, sous le grand

ciel bleu d'Haïti.

Mais ce n'était pas suffisant.

... (Hilarion) *voyait les ouvriers peu nombreux, passifs, et, avec tous les chômeurs, tous les crèves-la-faim qu'il y avait dans le pays, il prévoyait la défaite à chaque bataille. Les trucs de Jean-Michel lui semblaient des rêves lointains, des choses qu'on lit dans les livres et qu'on ne rencontre pas dans la vie (...).*

Ainsi son cœur était avec Jean-Michel, mais son esprit était tour à tour avec et contre lui.

Hilarion ne voulait pas rêver. L'aurait-il pu, alors qu'il lui fallait trouver de nouveau du travail, faire face à la disette survenue après les terribles inondations de l'Artibonite, faire face à un nouveau licenciement et, pour couronner le tout, assister impuissant à la destruction par le feu de sa propre maison et du petit commerce qu'y tenait son épouse Claire Heureuse !

Comment rêver quand seule l'émigration en République Dominicaine, quand seul l'exil est au bout du chemin ?

Le compose n'était pas fou qui veut vous parler de tout cela demain !

Il y aura donc l'exil en Dominique. Il y aura le pénible travail dans les plantations de cannes à sucre. Il y aura la grève pour être traité un peu plus dignement. La *huelga* ! Et il y aura la mort de Paco Torres, prélude au massacre de centaines et de centaines de "haitianos" perpétré par le dictateur Trujillo.

La mort de Paco Torres, ce sera l'avant dernière étape. Paco !

...il sauta de nouveau sur le marchepied de la voiture et arrêtant le tumulte du geste, il s'apprêta à parler:

- Companeros ...

Le mot s'étrangla dans sa gorge. Un coup de feu avait claqué. Une petite tache rouge marquait la poitrine de Paco, s'élargissait sans cesse ; elle illumina bientôt la chemise blanche d'un grand soleil rouge ...

Paco était mort.

Pourtant, malgré la douleur, malgré l'inquiétude, malgré la peur qu'il éprouvait, et qui lui faisait entrevoir la gravité des événements qui allaient survenir, Hilarion comprit que Paco n'était pas tout à fait mort.

Longtemps après les travailleurs du sucre parleraient aux enfants à naître de Paco Torres. Les moindres gestes de sa vie seraient auréolés de l'éclat de la légende. De bouche à oreille sa simple et merveilleuse histoire se transmettrait, le vent emporterait la légende aux quatre coins de la terre dominicaine, elle traverserait les frontières avec les hommes (...) Le nom arriverait peut-être à être oublié avec le

temps, mais il se transformerait en quelque chose de plus vaste, il entrerait dans l'âme des hommes du sucre et deviendrait un élément de la conscience, une ligne de forces tendues vers la lutte pour la victoire.

Pour l'heure, Paco enterré, d'innombrables compagnons assassinés à leur tour, il fallait fuir, fuir avec Claire Heureuse dont le ventre venait juste de s'ouvrir pour que Désiré voit le jour.

De cela, je ne dirai rien de plus pour ne pas priver le compose de ses plus belles histoires. Sachez simplement que la fuite fut désastreuse. Que l'enfant mourut en cours de route. Qu'Hilarion lui-même, blessé alors qu'il allait franchir la frontière, mourut dans les bras de Claire-Heureuse, face au Général Soleil. Mais avant que son dernier souffle ne se fut éteint, Hilarion s'efforça de transmettre à sa compagne ce qu'il savait à ce moment-là avoir appris :

J'ai payé cher ce que je sais et voilà que si je ne le donne pas maintenant à toi, tout ça s'en ira avec moi sous la terre, tout ça ne deviendra même pas un peu de vent chanteur de musiques, même pas une petite luciole dans les nuits, même pas un peu de douce poussière sous les pieds des pèlerins !

-... La grande vérité, c'est que le soleil d'Haïti nous montre ce qu'il faut faire. Pierre Roumel, Jean-Michel, Paco, tous les autres sont arrivés à comprendre ça. Moi, je n'ai pas voulu comme eux devenir soldat dans l'armée du Général Soleil, j'ai cru partir très loin, pour échapper à la misère et ce sont encore les hommes du Compère Soleil qui ont dû me ramener ici ... J'ai toujours été un nègre à la tête dure, un nègre raisonneur !

(...) Tu diras à Jean-Michel que j'ai vu clair le jour où, sous mes yeux, un grand soleil rouge a illuminé la poitrine d'un travailleur qui s'appelait Paco Torres ... Tu lui diras de bien suivre la route qu'il voulait me montrer, il faut suivre ce soleil-là.

- ... Le Général Soleil ! Qu'est-ce que j'ai cherché, Bon Dieu ! ... "

Sur ces mots, le conteur improvisé s'était tu. Sans qu'on ne sache trop comment il s'était esquivé, laissant l'assistance au bord des larmes.

Il avait rempli ce qu'il croyait être un devoir, une fidélité sans doute.

Le compose ferait le reste.

Deuxième veillée

les exils

Est-ce que l'on s'était dit le mot ? Est-ce que la nouvelle de ce cycle de contes inédits avait couru de rue en rue colportée par des bouches friandes d'insolite, d'extraordinaire ? Au soir de la deuxième veillée l'assistance était beaucoup plus importante que la veille. Le conteur eut même du mal à se frayer un chemin pour atteindre la borne où il comptait s'asseoir.

Enfin il y parvint, fier d'avoir attiré une telle foule, mais un peu inquiet quand même : sa responsabilité, sa renommée en étaient encore plus engagées.

Dès les formules rituelles, pourtant, toute appréhension avait disparu.

Il avait bien préparé son coup.

- Cric?

- Crac!

- ...

Les formules s'égrainèrent dans la nuit. Et sans marquer de pause, le conteur attaqua la veillée par une drôle de comptine, qu'il rythmait régulièrement de la main, une comptine qui laissa l'assistance un peu perplexe. Il psalmodiait .

Il y a les noirs et les mulâtres

Il y a la campagne et la ville

Il y a le créole et le français

Il y a les analphabètes et ceux qui savent lire

Il y a le vaudou et la religion chrétienne

Il y a la terre natale et l'exil

Il y a les contes et les livres

Il y a les pauvres et ceux qui ont pour vivre

Il y a l'Afrique et l'Occident

Il y a le rythme et la logique

Il y a les loas et la raison

Il y a Maître Agoué et le matérialisme dialectique

Il y a le sang et l'intelligence

Il y a Bouqui et Thérèse Desqueyroux

Il y a la canne à sucre et le pain blanc

Il y a le rhum et le vin

Il y a le compose et l'écrivain

Il y a Anacaona et Lénine

Il y a Aya Bombé et Don Quichotte

Il y a la solitude et le Parti

Il y a Port-au-Prince et Paris ...

... et il y a la ligne de crête que ces mots viennent ciseler à la limite des forces telluriques et des forces du vent : les deux versants s'opposent, mais ils communiquent. Ou plutôt : les deux versants s'opposent mais celui qui avance en chevauchant la crête est bien forcé de poser un pied de chaque côté. Parfois les accidents du terrain, le vent qui balaie la découpe des sommets, obligent le marcheur à se réfugier sur l'un des deux versants, à y trouver abris et réconfort. Il arrive aussi que du haut de la crête il aperçoive quelque fleur rare dont seul un des flancs a le savoir et la garde. Il lui faut alors accepter d'abandonner l'un des versants.

Ainsi va Jacques-Stephen Alexis.

Mais notez bien ceci : cette marche difficile, cherchant obstinément à trouver terre et asile sur une ligne si exposée, cette marche est exil permanent dans l'inconciliable effort de réunir les contraires jumeaux.

Ici commencent les romances de l'exil.

Romance des coquelicots¹⁹

Sur le quai de départ, les communistes allèrent donner une dernière poignée de main au chef qui partait pour l'exil. Sa vieille mère retenait de toutes ses forces les larmes qui l'étouffaient ...

Du haut du bastingage, la terre natale avait cette couleur de sang et de fiel mélangés. Port-au-Prince était couvert de croûtes de misère.

Le Bois-de-Chêne comme une larme coulait à travers la ville.

Départs ! Multiples départs ! L'œuvre de Jacques-Stephen en est féconde et sa vie aussi.

La dernière vision du rivage de la terre natale qui s'éloigne s'imprime dans la mémoire et y demeure. C'est une image qui ne disparaîtra jamais. Viendrait-elle à s'estomper, les yeux n'auraient-ils plus la force de l'affronter, les mots sont là qui la raniment. Dans chaque livre, plusieurs fois par livre, la même image ou l'une de ses multiples variations affleure comme un récif à la fois dangereux et bienvenu : la terre n'est pas loin ! Obsédante et revivifiante pourtant, lumineuse douleur, celui qui s'en va la recueille précieusement : il suffirait d'inverser le mouvement, de passer le film à l'envers, et le retour serait là, déjà présent dans l'instant qui s'éloigne et exile. Celui qui part ne s'en va que pour mieux revenir.

« En avant toute !... »

L'Églantine se redresse vivement sur les coudes, à plat ventre, elle regarde les lumières du port qui scintillent, les colliers électriques qui frissonnent au col des montagnes, l'échiquier embrasé des mille et une fenêtres de la ville, enfin les taches du souvenir : «La Frontière" et son auréole qui poudroie, le campanile de Sainte-Anne, le Bel-Air et ses plaques de teigne sous les rares étoiles, les deux bras implorants de la cathédrale, cette immense verdure du Champ-de-Mars, enfin la montagne bossue, piquetée de coups de bec par les saisons et l'immémoriale misère des hommes s'écaillant sur le bourrelet infectueux des faubourgs, tout s'éloigne dans une lenteur vertigineuse, rêve et réalité, lieux de paix, chambres de torture,

¹⁹ *Coquelicots* est le titre d'un roman que J.S.Alexis avait prévu d'écrire sur sa vie en France.

électricité spectrale des lampadaires et les rues et les toits et l'adieu farfelu des arbres convulsionnaires. ²⁰

L'exil hésite entre deux voies, entre deux sens, entre deux motifs : fuite devant une menace ou départ volontaire? La réponse ne vient pas. Comme si l'exil s'efforçait toujours de donner solution à cette unique et douloureuse réalité : "il n'y a pas de place pour moi ici" ; comme si le retour, en son temps, ne faisait que dire aussi douloureusement : "il n'y a de place pour moi que là-bas".

Exils, retours : c'est le mouvement de pendule de l'errance, Ulysse renouvelant sans cesse son Odyssée, Ulysse comprenant qu'il ne fait qu'un avec Abraham et espérant de chaque retour l'orée de la Terre Promise...

Là, le compose s'arrêta. Il y eut un grand silence. A peine troublé par les piaillements d'un oiseau. Le compose semblait sortir d'un songe. Revenant, comme surpris, à son auditoire, il s'excusa :

- Depuis le temps longtemps que je marmonne en silence cette histoire, je finis par ne plus savoir par où la prendre, le vol précède l'envol, la fleur n'attend pas le bourgeon. Ce n'est pas ce que vous attendez, je sais. Alors, revenons à notre Romance. Je n'ai fait que la devancer. Parlons du départ ...

Au premier départ, Jacques n'a que quatre ans. Il doit suivre son père que ses fonctions appellent en France. Il y restera quatre ans.

Le deuxième départ a lieu exactement vingt ans plus tard. Les "Cinq Glorieuses" ont vécu. Lescot renversé, la Junte Militaire a laissé la place au gouvernement de Dumarsais Estimé. Jacques proteste contre les élections truquées. Il est jeté en prison. Dès qu'il en sort, nanti de son certificat de médecin, il s'embarque pour la France où il compte poursuivre sa formation de neurologue. Situation politique bloquée, situation professionnelle en panne, il part - cela, notre spécialiste es-chiffres vous l'a déjà raconté. A ce moment, vraiment, "il n'y a pas de place pour lui" en Haïti.

A Paris, il rejoint ceux qui comme Bloncourt ont été jetés hors du pays. Certains s'en sortiront mieux qui obtiendront de confortables bourses pour étudier en France. Mais passons là-dessus. Jacques, lui, s'en va les poches vides. Pas le cœur. Ni l'intelligence. Assoiffé des richesses parisiennes (richesses de luttes et richesses littéraires). Pendant huit ans il va boire avidement à cette conque. Il lui devra beaucoup.

Je suis dans une bonne mesure héritier de la vieille Europe, de l'Espagne, et de la France surtout. Ces deux dernières composantes sont décelables dans ma raison,

20 *L'étoile absinthe*, Éditions Gallimard.

dans mon affectivité comme dans ma sensibilité, indiscutablement. Et si j'ai choisi sans équivoque les familles humaines qui m'apparaissent comme les plus proches de moi, la famille nègre et la famille latino-américaine, avec une égale détermination je ne suis nullement disposé à rien renier de mes origines. Je suis proche de la pensée et de la sensibilité françaises, et la France m'a tant donné que j'ai obligation de rendre le peu que j'ai à offrir.

Ainsi le fils rend-il hommage à la mère adoptive.

Elle lui a tant donné, dit-il.

A cette époque elle lui a donné deux ans de formation à l'Hôpital de la Salpêtrière comme "assistant étranger". "Donné" : le mot n'est pas trop fort puisqu'un assistant étranger ne percevait aucun salaire. Alexis vit petitement de subsides que lui envoie son père.

Elle lui a donné Françoise qu'il rencontre aux Jeunesses Communistes, section du xx^e arrondissement. Il l'épousera en 49. Quand elle cherche aujourd'hui à retrouver son image, elle dit : "Il écrivait tout le temps. Je ne le revois que comme ça."

Elle lui a donné Florence qui naît en 1951.

Elle lui a donné toutes ces heures passées à la table de travail à mettre en forme ce qui deviendra *Compère Général Soleil*.

Elle lui a donné tous ces livres, économie, politique, sociologie, histoire, qu'il emmagasine comme du grain pour la saison sèche. On dit qu'il voulait ne rien ignorer. Que les jours, pour lui, n'avaient pas de nuit, ou si peu, et que le sommeil avait la bonté de se faire aussi petit que possible, comme s'il avait voulu ne pas déranger - mais on dit tant de choses !

Elle lui a donné un travail - presque un travail - deux fois par semaine, dans une institution pour enfants.

Elle lui a donné, quand cette institution a fermé, un ami qui pour lui venir en aide lui confiera des chapeaux à fabriquer. Des chapeaux ! Imaginez ! Dans ses mains si peu habiles ! C'est en tous cas grâce à eux qu'il pourra survivre.

Elle lui a donné, la France, la mère adoptive, la nourriture des mots dont il se gave autant qu'il peut, mots des vers d'Apollinaire (il en sait des pages par cœur), mots des romans de Mauriac ("le plus grand"), mots des poèmes et des proses d'Aragon ...

Elle lui a donné la rencontre avec Aragon, au début des années 50.

Dans la stature de l'homme qu'on lui présente à la Maison de la Pensée Française, c'est son double qu'il entrevoit, homme de mots et homme de parti,

écrivain et communiste, mais peut-être, aussi, plus secrètement, la même brillance, le même raffinement, la même dualité entre cette prestance quasi aristocratique et l'engagement prolétarien dont tous deux se réclament.

Elle lui a donné, en 1949, de participer au Premier Congrès des Parti-sans de la Paix.

Elle lui a donné le trottoir sur lequel, ce jour de 1953 où les Rosenberg furent exécutés, il s'est assis avec sa femme Françoise pour pleurer.

Elle lui a tant donné !

Elle lui a même donné ce qui n'était pas à elle mais qu'elle abritait dans son grand corps : la chaleur de la revue "Présence Africaine" - un bout de terre natale en exil ; et des rencontres, des rencontres paradoxales qui auraient dû avoir lieu ailleurs, mais qui eurent lieu ici, à Paris, comme si c'était le seul endroit où pouvaient se rejoindre les deux familles naturelles qui étaient les siennes, l'Africaine et la Sud-Américaine : rencontre d'Aimé Césaire et de Nicolas Guillen, de Leopold-Sedar Senghor et de Pablo Neruda, rencontre de Jorge Amado, palabres longues et amicales dans laquelle la vieille Europe voyait s'ébaucher les méandres d'un imaginaire qui n'était pas le sien, la "négritude" n'était pas encore née mais elle était déjà là, le "merveilleux Caraïbe" n'avait encore trouvé ni appellation, ni statut, mais il n'était question que de cela.

En terre d'exil, Alexis trouvait son chemin.

Et lorsqu'au début de 1954 il eut terminé *Compère Général Soleil*, lorsque fort de ce livre il fut reconnu par tous comme écrivain et comme écrivain de talent - oui, beaucoup ont pensé, et sans doute n'avaient-ils pas tort, que c'était cela que Jacques-Stephen il était allé chercher en exil, cette reconnaissance, cette identité qu'il porterait désormais en blason : "écrivain" - cela accompli, il put à nouveau courir le risque d'affronter sa terre natale. Pour y grandir encore, devait-il penser. Pour y devenir ce à quoi il était appelé. Il n'avait plus qu'à s'embarquer.. .

Il dut se sentir assez fort, en cette fin d'année 1954, pour laisser là femme, enfant, amis, fréquentations politiques et fréquentations littéraires, et partir, seul, pour ce premier retour.

Mais il ne partit pas d'un coup. Il y eut des escales : Cuba, le Mexique, le Guatemala. Mais en février de la nouvelle année, février 1955, il est en Haïti, avec pour principal viatique, au fond de sa valise, les premiers feuillets des *Arbres musiciens*, son nouveau roman. Ce n'était pas un hasard. Car ce livre aussi était celui du retour. Si Jacques Alexis faisait route vers sa mère patrie, son écriture, elle, tentait de frayer un chemin plus ancien encore, celui qui rejoignait la terre natale de sa

propre terre natale, sa grand-mère-patrie, pourrait-on dire, la Guinée ancestrale et mythique d'où, passagers ô combien clandestins, les esprits, les "loas", s'étaient embarqués sur les mêmes bateaux négriers que ceux, devenus esclaves, qu'ils voulaient accompagner, pour atteindre enfin les côtes caraïbes, la terre caraïbe dont ils feraient par leur seule présence une nouvelle excroissance du continent africain sans qu'aucun géographe, même encore à venir, ne puisse le démentir. *Les arbres musiciens* allaient renouer le dialogue avec les esprits ancestraux qui avaient fait d'Haïti leur terre. Avec le vaudou.

Le conteur avait fait silence.

Une voix l'apostropha :

- Eh bien compose, continue donc ! Qu'attends-tu pour nous parler des retrouvailles de Jacques et d'Haïti ? L'exil est terminé maintenant, tire donc un autre conte !

- Oh, ignorant que tu es, répliqua le griot ! Suffit-il donc d'avoir posé le pied sur un quai de Port-au-Prince pour que l'exil soit terminé ? As-tu donc oublié les dernières paroles d'Hilarion dans *Compère Général Soleil*, alors que mourant, fuyant la République Dominicaine où il avait cru pouvoir trouver - en exil ! - travail et tranquillité, il atteint enfin la frontière qui sépare cette République de la nôtre ? As-tu donc oublié ce qu'il dit à Claire Heureuse sa compagne :

- *Le Général Soleil ! Tu le vois, là, juste sur la frontière, aux portes de la terre natale !*

Aux portes de la terre natale ! Cette terre natale qu'Hilarion n'atteindra que mort ! Il faut plus d'un retour pour mettre fin à l'exil ! Plus d'un retour pour que le Général Soleil soit aussi de la partie autrement qu'en bordure de frontière. Plus d'un retour, oui. Mais je vois dans vos regards que cela ne vous persuade pas. Alors écoutez maintenant le "Dit de l'exil intérieur". Peut-être réveillera-t-il votre compréhension assoupie.

Dit de l'exil intérieur

« - *Vois-tu, Hilarion, c'est parce que j'aime la vie que je te raconte tout ça. J'aime flâner les mains dans les poches dans cette ville. J'aime nos gens, j'aime ce pays. J'ai des amis qui rêvent de quitter cette terre, mais moi j'en suis fou. J'aime l'odeur de notre terre après la pluie, j'aime sa fraîcheur à mes pieds. J'aime les fruits qui sortent de ses entrailles, le maïs boucané, le vin de canne tiède et enivrant, et puis les piments rouges qui piquent le nez et emportent la bouche. Je la veux belle cette terre. J'ai essayé de comprendre pourquoi tant de choses ne vont pas, je crois avoir trouvé ce qu'il faut faire pour la transformer, la rendre non seulement belle, mais radieuse... Ce sera dur, parce que nous ne sommes pas nombreux et que les meilleurs d'entre nous sont en prison ou sont obligés de fuir ou de se cacher. Ça ira comme ça mal, pendant quelques temps encore, le découragement prendra certains camarades sans expérience, mais d'autres les remplaceront. Il y en aura peut-être parmi nous qui trahiront, tu as raison sur ce point. Et puis la contre-révolution connaît une période ascendante un peu partout. La lutte sera dure. Notre groupe est encore comme un petit bébé, il faut lui laisser le temps de grandir. Mais toi, Hilarion, toi tu es un véritable enfant du peuple, un véritable Toma d'Haïti, comment peux-tu parler de partir... Pourquoi aller manger de la vache enragée dans un autre pays ? Quitter son pays, c'est pour les riches, ceux qui sont bien, pourvu qu'ils aient un grand hôtel avec bar américain. Mais les autres, nous autres, nous sommes attachés à ce terroir comme nos merveilleuses plantes qui dépérissent et meurent en d'autres climats. Ce qu'il faut faire, c'est balayer notre maison, l'arranger, mettre de la propreté partout...²¹*

Hilarion est pourtant parti.

Alexis est parti lui aussi. Et il est revenu. Pour arranger la maison.

Mais la maison était dans un sacré foutoir ! Le général "Cançon Fé" était au pouvoir, Magloire de son vrai nom, "culotte de fer" comme l'indique son surnom. Comme la plupart des généraux au pouvoir dans quelque pays que ce soit - enfin, dans presque tous ! - il avait particulièrement en horreur les "communisses". Il

21 *Compère général soleil*, id.

connaissait bien Alexis : d'une certaine façon c'était grâce à lui qu'il était au pouvoir... Oui, ne riez pas : après les Cinq Glorieuses, quand Lescot avait été renversé, une Junte Militaire avait pris le pouvoir. Parmi eux il y avait un certain Magloire qui ne s'appelait pas encore "Cançon Fé" mais qui en avait déjà tout l'attirail.

Il avait Alexis à l'œil.

Assez rapidement, Alexis avait été embauché à l'Hôpital de Port-au-Prince. Or il se trouva qu'il eut à soigner un des ministres de "Cançon Fé". Malheureusement - pour Alexis, pas pour Haïti, car l'homme ne valait pas mieux que son maître - le ministre mourut. L'affaire était rêvée : seule une piqûre faite par le Docteur Alexis pouvait avoir causé la mort d'un homme aussi valeureux! Il suffisait d'y penser. "Cançon Fé", lui, y pensa et fit emprisonner Alexis. Heureusement, sous la pression de l'Ordre des Médecins il fut rapidement libéré. Mais il était prévenu. La leçon était limpide. Il valait mieux qu'il se tienne tranquille. D'autant qu'à cette époque les milieux communistes haïtiens étaient peu ou pas organisés. L'heure n'était pas au travail politique. Du moins Alexis le comprit-il ainsi. Toute la classe politique haïtienne avait l'œil rivé sur l'échéance de 1956 où le "mandat" de Magloire viendrait à son terme. Alors peut-être serait-ce le moment d'affrontements plus décisifs. Pour l'heure, le balayage de la maison n'était pas de mise. Du moins de cette façon-là. Car pour qui voulait faire le ménage, le travail ne manquait pas. Faute de pouvoir rejoindre les "bataillons du peuple", Alexis prit sa place parmi les *combattants de la culture* :

Nous faisons partie d'une grande phalange, l'armée internationale des combattants d'un nouvel humanisme, mais nous restons ce que nous sommes, un bataillon haïtien.

Voilà ce qu'il écrivait dans *Reflets d'Haïti* en novembre 1955, adressant une lettre ouverte au poète Jacques Lenoir. Il ajoutait :

.. pour ma part, dans mon œuvre (. . .) je ne me contente pas de poser les problèmes de l'humanisme - pour moi, un humanisme nouveau - en termes généraux mais en termes circonstanciés (...) Dans "Compère Général Soleil" j'essaie d'être le chroniqueur de mon temps, je suis décidé à continuer. Il faut que dans notre œuvre, mon cher Jacques Lenoir, entrent d'une manière objective les choses qui se sont passées et qui se passent maintenant. Ainsi nous pourrons en tant que combattants de la culture être comme le voulait un géant des temps modernes²² "ingénieurs de l'âme humaine". Ainsi nous pourrons correspondre à cette merveilleuse définition de lui-même, en tant que créateur et en tant qu'homme, que donnait Victor Hugo :

22 Staline (note de J.S.Alexis)

«... Mon âme aux mille voix que le Dieu que j'adore Mit au centre de tout comme un écho sonore. »

En tant qu'écrivains et artistes nous devons chanter les enfants grecs des temps modernes qui demandent toujours de la poudre et des balles ; nous devons chanter le drame affreux qui a ensanglanté le Guatemala, nous devons chanter nos paysans, non pas sous une forme inactualisée, indéterminée dans l'espace et dans le temps, mais chanter entre autres les terribles drames du cyclone "Azet", nous devons chanter les aspirations qui se font chaque matin dans tous les coins du pays, toutes les émotions haïtiennes. Nous n'avons pas le droit de rester indifférents en tant que créateurs aux événements objectifs qui surviennent dans la vie de notre peuple, notre cœur doit être un cœur public.

Quand nous disons que le dur exil coupe un René Depestre de ses sources vives, c'est cela qui nous vient en esprit en réalité; c'est ça qui fait qu'il s'égare sur des problèmes formels, étant donné que le "cordon ombilical" qui le relie à la vie quotidienne haïtienne est combien tenu maintenant, sinon coupé ...

Rentré d'exil, Alexis s'efforça de renouer les ramifications de ce "cordon ombilical" sectionné pendant huit ans. Il le fit de la seule arme dont il disposait : à coups de mots. Pendant les 18 mois qu'il va passer à Port-au-Prince (car, disons-le tout de suite, cette fois encore il ne restera pas et, dès le mois de septembre 1956, repartira pour la France), pendant ces 18 mois, donc, tout en continuant la rédaction des *Arbres musiciens* il participera à toutes les discussions, à toutes les polémiques qui engageaient la pratique des artistes haïtiens. L'enjeu était clair : c'était par les mots, par l'expression artistique qu'il devait effectuer son véritable retour qui n'était pas seulement retour au pays mais aussi retour aux racines haïtiennes, retour au peuple d'Haïti, ce peuple qu'il revendiquait de chanter mais qui en aucune façon n'avait accès à son chant. Oui, l'exil ne pouvait être vaincu qu'en trouvant le chemin de la culture de ce peuple dont l'esprit était le vaudou et la langue, le créole. Terres étrangères sinon énigmatiques pour qui, marxiste-léniniste de surcroît, avait fait du français sa langue de prédilection. Ou plutôt : pour quelqu'un que le français avait fait ce qu'il était, à savoir un écrivain. Puisque les termes s'opposaient deux à deux marxisme/vaudou, français/créole, le choix était simple: il fallait croiser les contradictions, approcher le vaudou avec le français, et faire le lien entre les conceptions politiques, "prolétariennes", et la pratique du créole.

Voilà longtemps que les tracasseries et les soucis de la vie des villes avaient obscurci en Hilarion la foi brûlante dans les mystères du Vaudou. La bataille quotidienne pour manger lui avait enlevé tout loisir de penser au vieil héritage de l'Afrique. Il était

venu à Léogane par condescendance, toutes ces choses étaient étrangères à son cœur. La puissance d'une culture aussi vieille que le monde avait perdu tout pouvoir sur lui. Mais brusquement, dans la chaleur de cette pièce, tous les fantômes de sa jeunesse étaient revenus l'assaillir. Il brûlait avec eux, d'un feu frémissant. Il sentait dans la pièce le souffle des dieux-fauves de son enfance, exigeants, jaloux et cruels, les dieux-plantes, les dieux de l'eau, des carrefours et du vent, tous les rois-loas du culte de la couleuvre présents dans l'atmosphère puante du cacadiable qui brûle. C'est terrible comme l'Afrique pèse sur les pauvres nègres. Quand ils s'en croient détachés, elle surgit soudain, au moment où l'on s'y attend le moins, avec ses rythmes et ses mystères. Quand la peur ou le danger les presse, quand l'asson secoue l'âme de Guinée, quand l'émotion étreint leur cœur, les saints descendent de la vieille culture qui dort dans leurs têtes, émergent, surgissent de la vaste et profonde métaphysique panthéiste qui domine leur conscience, pour tordre, remuer leurs corps et leurs cœurs, pour animer leur langue qui s'agite et qui beugle, pour allumer leur âme des chaleurs de l'extase.

Cela, il l'avait écrit dans *Compère Général Soleil*, en exil. Mais ce qui se passa par la suite n'en fut sans doute pas très différent. La véritable histoire des *Arbres musiciens*, c'est peut-être cela : le face à face entre les manifestations Vaudou et celui qui a cru pouvoir s'en éloigner. Oui, *c'est terrible comme l'Afrique pèse sur les pauvres nègres*. Mais c'est terrible tout autant comme elle les fait vivre et irrigue leur sang. Le gouvernement de Dumarsais Estimé fort de l'appui du sabre - les compagnies américaines qui voulaient exproprier les paysans de leurs terres et pour qui le Vaudou, lien du paysan à sa terre, à ses ancêtres, était le principal obstacle - et de l'appui du goupillon - l'Eglise catholique qui croyait pouvoir mettre un terme aux agissements de sa principale rivale - ce gouvernement avait cru qu'il suffisait d'une campagne anti-Vaudou pour mettre fin à une tradition séculaire. Affrontement des noirs contre les blancs, des capitalistes contre les paysans, des impérialistes contre la nation haïtienne, c'était un peu tout cela qui se tramait alors. Alexis en fit la toile de fond des *Arbres musiciens*, les "événements objectifs" qui en étaient le contexte, comme il disait. Dans cet affrontement, la place d'un marxiste n'était pas évidente, comme pris en tenailles entre "opium" et "exploitation". Pourtant il fallait bien choisir.

Le Vaudou était l'âme du peuple, sa vraie foi et sa seule ressource. Les loas étaient amalgamés au corps de la nation, ils fécondaient la terre comme le mâle fertilise la femelle ! Leur souffle venait de partout, dans les savanes, dans les vallées, dans les plaines et les carrefours, il s'infiltrait partout, par tous les pores des

faubourgs, se frayant à travers les quartiers aux maisons blanches, dans toutes les cours, dans tous les foyers, se glissant dans les consciences. La politique, la production, le commerce, l'industrie, l'enseignement, les sports, la culture, les rêves des hommes, tout était influencé par la religion populaire. De quel droit les blancs affirmaient-ils que leur religion était la seule valable ? Pendant près d'un siècle et demi les prêtres catholiques s'étaient cassés les dents sur le roc de la foi vaudoue !

Oui, ils avaient perdu, jamais ils n'auraient le cœur du peuple ! C'était parce qu'ils le savaient, parce que le peuple commençait à être fier de ses origines, de ses propres valeurs, et à les opposer à l'idéologie verbeuse et mensongère des blancs chrétiens crucifieurs d'hommes, qu'ils avaient décidé d'employer la violence. Les prêtres avaient peur de perdre ce dont leur religion n'était que le paravent. Ils tremblaient devant cette religion jeune, vectrice de miracles, devant ces dieux vivants qui s'incarnaient tous les jours dans les hommes, ces dieux qui maniaient la foudre, le fer, le feu, la bave des bêtes, le jus des plantes, les poissons nés des cadavres, l'âme des morts, le plasma des corps, le "gros-bon-ange" des hommes, tous les fluides spirituels de l'air, du sol, des eaux ... Oui, il fallait se rassembler autour des sanctuaires, dresser une barricade humaine autour des lieux saints, frapper à la tête les profanateurs ! Oui, il fallait employer contre eux les terribles secrets qui frappent d'hébétude, de plaies suppurantes, de maux mystérieux et accablent de vésanies et d'étranges folies ! Il fallait déterrer les armes immémoriales, les mystères enfouis, que le compagnonnage de la terre natale avait enseignées aux misérables nègres des champs, toujours esclaves.

Oui, enfants, Alexis savait bien que dans le Vaudou est la force, dans le Vaudou est la révolte. Il savait bien ce que les combats d'Haïti devaient à cette religion, à ses esprits, quels rôles ils avaient joué au Bois Caïman comme à la bataille de Vertières, et que lorsque la misère et la douleur s'abattaient sur le peuple haïtien - et c'était le cas tous les jours - il se réfugiait dans le culte de ses esprits, s'en remettait totalement à eux.

Faut-il toujours s'en remettre à eux ? Ou crier comme Hilarion :

Les saints d'Afrique sont bien morts et les morts aussi !.. Il faut s'arrêter d'implorer, tonnerre de Dieu, il faut se révolter!

Carméleau dira la même chose dans *Les arbres musiciens* :

Moi je ne peux plus me résigner et répéter que le Bon Dieu est bon, que les loas sont nos pères et la Remembrance éternelle!

La Remembrance, c'est le temple, le "hounfort" dont papa Bois d'Orme est le prêtre, le papa-loas. Sous les coups des blancs et de l'Eglise elle ne survivra pas.

Je sais que La Remembrance va disparaître, enfant, avoua Bois d'Orme Létiro, mais je sais aussi que le vieux sanctuaire pourra renaître tant que les Loas resteront vivants dans nos cœurs... Les enfants de La Remembrance vont se disperser, c'est vrai, ils vont partir comme une armée de mendiants sur les routes, mais qu'importe ?.. Ce dont j'ai peur c'est qu'ils ne reviennent comme toi, avec un feu et une volonté inébranlable, mais sans la lumière rayonnante des Loas dans le cœur ... Ce serait plus que la mort de La Remembrance, ce serait la mort de tout !...

Savez-vous, enfants, que le "hounfort" des Alexis, celui dont on dit que Dessalines s'y réfugia, savez-vous que ce temple s'appelait Souvenance ! Oui, le même nom, ou presque. Et la Remembrance allait être détruite. Il n'y avait rien à faire contre cela.

Papa Bois d'Orme va mourir.

Carméleau va partir.

Alexis lui aussi va repartir.

Ce retour n'était pas le bon.

Mais avant d'en arriver à ce nouvel exil, il faut parler de l'autre tentative de retour qui eut lieu au moment même où s'écrivaient les pages des *Arbres musiciens*. Car ce livre, aussi imprégné fut-il de la terre d'Haïti, ne concernait pas ceux qui la travaillaient, eux qui étaient illettrés et ne parlaient que créole.

A cette époque, Félix Morisseau-Leroy venait de fonder le théâtre créole du Morne Hercule, dans la banlieue de Port-au-Prince. Ce théâtre en plein air était lieu de rencontre d'artistes, d'écrivains haïtiens, et de paysans qui en étaient les principaux acteurs. Félix Morisseau-Leroy avait écrit une version créole d'Antigone. Alexis en avait dessiné les décors. Mais surtout, Alexis, Morisseau-Leroy et Frank Fouché écrivirent alors véritable pièce créole, *Rossignol Mangé Corrossol* :

*C'est la vie, de sa naissance à sa mort, d'un jeune garçon intelligent et doué qui parvient à faire ses études grâce à la solidarité de tout son village, explique Alexis. Les paysans sont fiers de lui et comptent sur lui pour les soutenir et les défendre. Mais il se laisse prendre au piège de l'ambition et de la vanité ... Il renie les siens, en un certain sens, il les trahit. Et il finit dans la solitude. (...) Le corrossol est un fruit délicieux, mais le rossignol ne doit pas en manger ... Notre héros a goûté au fruit délicieux du pouvoir et il s'est perdu. On ne peut pas être à la fois avec les puissances et avec les paysans. Il faut choisir.*²³

La pièce ne fut jamais terminée. Seul un synopsis en resta qui disparut plus tard.

23 *Les lettres françaises*, février 1957

Beaucoup ont reproché à Alexis d'avoir fait la part trop belle au français. Pourtant, il était persuadé de l'importance du créole. Il savait que le temps était venu de lui donner ses lettres de noblesse :

*... le créole est une langue qui est née de la société dominguoise. Étant donné que les tribus africaines étaient différentes, les esclaves, pour communiquer entre eux et pour communiquer avec les maîtres ont dû utiliser un moyen terme : ce moyen terme a été cette langue, qui s'est créée au fur et à mesure. C'est d'ailleurs, à notre avis, une langue mûre, une langue à point, qui peut rendre compte de toute la réalité d'Haïti. Et actuellement il y a tout un mouvement de littérature par le créole...*²⁴

Il déclara encore ceci :

*A notre avis, fondé sur les discussions qui durent chez nous depuis près de trente ans, le créole est bien une langue et non un patois. Bien plus, le créole est un outil souple et perfectionné qui permet de rendre compte de toute la réalité actuelle d'Haïti...*²⁵

Alors, pourquoi ne s'attachait-il pas plus à produire des œuvres en créole ? La réponse peut être toute simple : *Rossignol Mangé Corrossol* fut la dernière œuvre à laquelle Alexis travailla sur la terre haïtienne. Mais de cela il sera question plus tard. Car la réponse est peut-être plus complexe.

- Complexe! Complexe! s'exclama la voix d'une femme.

Vous êtes bien tous les mêmes, composez à la bouche toujours enchevêtrée de mystères. Que n'inventez-vous pas pour garder nos oreilles en émoi ! Comme si notre destin de nègre n'était pas aussi clair que notre peau est sombre ! L'exil, nous n'avons que cela à psalmodier de génération en génération. Les cales des bateaux négriers ne se sont jamais renfermées. A croire qu'Agouet'Arroyo, le Maître-de-l'orage, le Roi-de-la-mer, a acquis par quelque malin dessein le monopole de notre existence. Toujours il nous faut nous en remettre à lui, car notre peuple a passé plus de temps sur les mers en furie que sur cette terre qu'il avait cru pourtant pouvoir faire sienne. Son vieux rafiote est toujours de service ! C'est lui qui a emporté Toussaint-Louverture ! C'est lui encore qui a convoyé des centaines de nos fils vers des rives que l'on croyait plus hospitalières ! Combien sont morts dans les bras d'Agouet'Arroyo ? Combien ont réussi à toucher terre de ce "peuple de bateaux", les "boat people" comme on dit ? Oui, nous sommes le peuple des bateaux, des carcasses, plutôt, car des Transatlantiques on ne s'en sert pas beaucoup par ici ! Et croyez-moi, l'avion ne vaut pas mieux. Ni ces camions de misère qui ne cessent d'emporter vers la République

²⁴ *Les lettres françaises*, novembre 1956

²⁵ *Les lettres françaises*, septembre-octobre 1956

Dominicaine des centaines et des centaines d'Haïti-Tomas. Pas des hommes : des bras ! rien que des bras ! Alors pourquoi se poser tant de questions "complexes" comme tu dis ? Roumain a vécu en exil. Alexis a vécu en exil. Crois-tu donc que ce soit un sort bien extraordinaire ? Nous sommes le peuple de l'exil toujours recommencé. Aussi fort que nous aimions cette terre, sans cesse il nous faut la quitter. Souviens-toi, griot, toi toujours aussi rapide à puiser dans les histoires de Jacques-Stephen de quoi alimenter ta langue insatiable. Car cela, tu ne nous l'as pas dit. Le destin de Josaphat Alcius tel qu'il le dit dans *Compère général soleil* est notre destin incontournable :

La campagne à cette heure avait toute sa splendeur de femme. Tous les parfums de la nuit, toutes les caresses du vent, toutes les merveilles des champs se déployèrent pour accompagner la fuite éperdue, la fuite vers l'inconnu, la fuite sans retour de Josaphat Alcius, l'homme qui était amoureux de sa terre.

- Cela je le sais bien, répondit doucement le compose. Et d'ailleurs ce que j'ai encore à vous raconter ne fera que le confirmer. Écoutez donc l'histoire du Manifeste exilé.

Le manifeste exilé

- C'est avec émotion que je salue, au nom des écrivains et artistes haïtiens, nos frères et nos sœurs du Monde Noir qui assistent au Premier Congrès des écrivains, artistes et intellectuels noirs.

Il est un peu plus de 11 heures ce 21 septembre 1956. Et sous les lambris du grand amphithéâtre de la Sorbonne, à Paris, après celles de Senghor, l'Africain, de Rabemamanjara, le Malgache, de Wright, le Nord-Américain, et précédant celles de Fanon et Césaire, les Antillais, résonne la voix de Jacques Alexis.

Une fois encore, c'est sous l'égide de "Présence Africaine" qu'Afrique et Amérique se retrouvent et fraternisent dans la capitale française. L'exil a toujours ses mêmes lieux d'asile !

Si, une fois encore, Alexis est à Paris, ce n'est pas à cause du Congrès. Il ne durera que trois jours au début de son séjour. Est-ce pour résoudre des problèmes personnels, remplir les formalités du divorce d'avec sa femme Françoise, et essayer de reprendre Florence, sa fille, avec lui ? Il ne le pourra pas, l'acceptera difficilement, et restera pourtant bien après que le jugement ait été prononcé.

Alors ?

Alexis va rester en France jusqu'en mai 1957, soit près de neuf mois ! Et quand il en repartira, il aura confié à son éditeur Gallimard deux manuscrits : celui de *L'espace d'un cillement* et celui du *Romancero aux étoiles*. Ce n'est peut-être pas la raison de sa présence à Paris. Cela en est en tous cas la conséquence.

Mais reprenons, retrouvons Alexis dans l'amphithéâtre de la Sorbonne.

... La communication que je soumetts est pour une grande part un travail personnel, mais elle a été largement discutée et approuvée par de nombreux écrivains et artistes haïtiens. Je dois même remercier le Groupe Folklorique Simidor, certains membres du Foyer des Arts Plastiques, le Groupe Culture, le Théâtre d'Haïti et sa Troupe d'Acteurs Populaires pour leur collaboration à certaines sections de cette communication ; je dois aussi remercier tous les écrivains et intellectuels haïtiens qui, par leur apport critique ou leurs considérations méthodologiques, m'ont

permis d'améliorer ce travail. C'est parce que la grande masse des créateurs haïtiens produisent dans une voie réaliste, une voie réaliste qui leur est propre bien entendu, que nous avons pensé utile de tirer au clair ce que nécessite de nous un art haïtien, national dans sa forme expressive, autant qu'humain et universel par son contenu esthétique. Telle est l'origine de ces Prolégomènes à un Manifeste du Réalisme Merveilleux des Haïtiens.

Dans ces *Prolégomènes*, Alexis va développer l'essentiel des intuitions et des théories déjà annoncées dans la lettre à Jacques Lenoir. C'est le bilan d'un travail - et plus particulièrement, le bilan du travail des 18 derniers mois passés en Haïti ; c'est aussi une plate-forme de départ, une assise à partir de laquelle Alexis entend désormais travailler pour développer un art véritablement haïtien.

Il nous semble en effet que l'art haïtien comme l'art des autres peuples d'origine nègre se différencie beaucoup de l'art occidental qui nous a enrichis. Ordre, beauté, logique et sensibilité contrôlée, nous avons reçu tout cela mais nous entendons le dépasser. L'art haïtien présente en effet le réel avec son cortège d'étrange, de fantastique, de rêve, de demi-jour, de mystère et de merveilleux : la beauté des formes n'y est pas en quelque domaine que ce soit une donnée convenue, une fin première, mais l'art haïtien y atteint par tous les biais, même celui de ladite laideur. L'Occident de filiation gréco-latine tend trop souvent à l'intellectualisation, à l'idéalisation, à la création de canons parfaits, à l'unité logique des éléments de sensibilité, à une harmonie préétablie, notre art à nous tend à la plus exacte représentation sensuelle de la réalité, à l'intuition créatrice, au caractère, à la puissance expressive. Cet art ne recule pas devant la difformité, le choquant, le contraste violent, devant l'antithèse en tant que moyen d'émotion et d'investigation esthétique et résultat étonnant, il aboutit à un nouvel équilibre, plus contrasté, à une composition aussi harmonieuse dans son contradictoire, à une grâce toute intérieure née du singulier et de l'antithétique.

L'art haïtien comme l'art de ses cousins d'Afrique est profondément réaliste ce nous semble quoiqu'il soit indissolublement lié au mythe, au symbole, au stylisé, au héraldique, au hiératique même. Le dépouillement, la recherche du trait caractéristique sonore, plastique ou verbal, s'accompagne fort bien de l'accumulation et de la richesse : chaque élément est dépouillé jusqu'à l'essence, mais ces éléments peuvent ensemble former une formidable accumulation. Cet art démontre la fausseté des thèses de ceux qui rejettent le merveilleux sous prétexte de volonté réaliste, en prétendant que le merveilleux serait seulement l'expression des sociétés primitives. La réalité est que ces œuvres sèchement et prétendument

réalistes manquent leur objet et ne touchent pas certains peuples. Foin de ce réalisme analyste et raisonneur qui ne touche pas les masses ! Vive un réalisme 'vivant, lié à la magie de l'univers, un réalisme qui ébranle non seulement l'esprit, mais aussi le cœur et tout l'arbre des nerfs !

L'art haïtien semble rechercher le type, mais la manière dont il traite ses types est actuelle, dans le sens latin du terme, actualis : qui agit, tellement actuelle que tous les sujets particularisés peuvent s'y retrouver. Cet art est celui des moments caractéristiques de la vie, mais il résume l'ensemble du réel. L'imagination y règne en maîtresse et y refait le monde à sa guise, cependant on n'y trouverait pas un seul élément gratuit, un seul détail qui n'ait sa réalité pratique sous-jacente, immédiatement intelligible pour la masse des hommes pour lesquels il existe. Même l'arabesque, la symétrie, le héraldique, le totémique, loin d'être abstrait ont un lien direct avec la vie de tous les jours. Le résultat en est unique : violence, entrelacs de rythmes, naïveté, exubérance, âpreté du ton, agressivité des lignes, végétation de spirales, pathétique du vibrato, joie sauvage du verbe, lyrisme douloureux de la mélodie, exaltation et volupté des couleurs, dissonances et syncopes, sens du mouvement, faste et sobriété du dessin, ornementation enchevêtrée et claire à la fois, dissymétriquement assemblés, affrontés, pour aboutir à une fleur, à un sentiment humain, à un frisson réel, images concrètes, drues, impudiques même, retours lancinants, percussions monocordes et au milieu de tout cela jaillit l'homme, œuvrant pour son destin et son bonheur.

Cet art de foisonnement défie toutes les règles et les recèle toutes : c'est tout le contradictoire, tout le vibrant de la vie qui y passe. Pour le juger, un seul critère est acceptable : éclaire-t-il l'homme et son destin, ses problèmes de chaque instant, ses combats optimistes et ses affranchissements ? Le miracle est que contrairement aux constructions intellectualistes d'un certain Occident décadent, ses recherches surréalistes à froid, ses jeux analystes, l'art haïtien comme celui des peuples d'origine nègre, amène toujours à l'homme, à la lutte à l'espoir et non pas à la gratuité et à la tour d'ivoire. C'est dans ce sens que le plus grand nombre d'entre nous a parfaitement compris ce que voulait dire notre cher Aimé Césaire quand il disait: « ... Le sang est un vaudou puissant !... » Le sang d'accord, mais tout le sang ; en d'autres termes nous ne serons jamais les sectateurs d'un particularisme étroit qui cloisonnerait le monde en races et catégories antagonistes (.../...)

L'art et la littérature de plusieurs peuples d'origine nègre comme celui de plusieurs pays des Antilles, d'Amérique Centrale et Latine ont de nombreuses fois donné l'exemple de la possibilité d'une intégration dynamique du Merveilleux dans le

réalisme. Il ne nous semble pas juste de penser que les prestiges, l'originalité et le singulier attrait des formes esthétiques propres aux pays d'origine nègre soient inexplicables ni qu'ils tiennent du hasard, de l'attrait de la nouveauté ou d'une affaire de mode. Certes, tous les peuples quels qu'ils soient sont doués de sensibilité comme de raison, cependant rappelons-nous l'aphorisme selon lequel « les peuples qui n'ont plus de légendes sont condamnés à périr de froid », et constatons objectivement le fait que la vie moderne avec ses dures cadences de production, avec la concentration de grandes masses d'hommes en armées industrielles prises dans la frénésie du taylorisme, avec ses loisirs insuffisants, avec son contexte de vie machinisée, entrave, ralentit la production des légendes et d'un folklore vivant. Par contre les populations sous-développées du monde ayant vécu encore récemment en pleine nature ont été obligées pendant des siècles d'aiguiser particulièrement leurs yeux, leur ouïe, leur toucher. Les peuples où la vie industrielle est plus développée se sont, eux, dans une moindre mesure, servis de leurs sens pendant les derniers siècles, la civilisation matérielle leur épargnant bien des efforts ; cela a été la rançon du machinisme industriel dont tout le monde constate certains effets regrettables. Les populations sous-développées du monde elles, connaissent un mélange de civilisation mécanique et de vie "naturelle" si l'on peut dire, et il est indiscutable qu'elles ont une sensibilité d'une vivacité particulière. Les problèmes qu'ils confrontent, le bas standard de vie, le chômage, la misère, la faim, les maladies sont également des problèmes qu'il importe de liquider et nous ne l'oublions pas.

Cette sensibilité d'une vivacité particulière donne à ces peuples des possibilités artistiques qui doivent être utilisées. De là à concevoir que l'Haïtien par exemple ne cherche pas à saisir l'ensemble de la réalité sensible mais ce qui le frappe, ce qui le menace, ce qui percute et ébranle particulièrement son émotion dans la nature, il n'y a qu'un pas. D'un autre côté, la réalité n'étant pas intelligible dans tous ses aspects aux membres des collectivités sous-développées, il transpose naturellement ses notions de relativité et de merveilleux dans sa vision de la réalité quotidienne. Un oiseau à vol rapide est avant tout une paire d'ailes, une femme qui allaite frappe par ses seins globuleux et lourds, un fauve est avant tout un bruit de pas et un rugissement, le corps s'ébranle naturellement à la musique, sans suivre un schéma préétabli, contrairement à d'autres hommes qui exercent continuellement une contrainte sur leur corps en fonction des usages sociaux des sociétés raffinées. Pour témoigner de la sensibilité particulière et parfois paradoxale de l'Haïtien par exemple, nous citerons le fait que le possédé de notre religion vaudoue arrive parfois à prendre un fer rouge dans ses mains sans se brûler et le lèche ; il grimpe

allègrement aux arbres même s'il est un vieillard, il arrive à danser pendant plusieurs jours et nuits d'affilée, il mâche et avale du verre... Loin de toute conception mystique du monde, à la lumière de nombreux faits d'observation, bien des valeurs devront être révisées par la science. Peut-on, en effet, dépouiller un être humain de tous ses antécédents, de tous les réflexes inconditionnels nés de réflexes conditionnels héréditairement transmis ? L'être humain ne peut être le fils de personne, on ne peut nier le passé et l'histoire, l'Haïtien et à travers lui sa culture, est légataire d'un héritage de réactions de comportements et d'habitus antérieurs à ses cent cinquante ans d'indépendance ; il est encore dans une large mesure héritier d'éléments de culture venus de la lointaine Afrique. L'Haïtien a une démarche, un air de famille autant intérieur qu'extérieur, qui le fait ressembler sur beaucoup de plans à ses autres frères d'origine nègre du monde. Voilà d'ailleurs pourquoi nous sommes ici à ce Congrès.

C'est parce qu'ils se rendent compte que leur peuple exprime toute sa conscience de la réalité en utilisant le Merveilleux que les écrivains et artistes haïtiens ont eu conscience du problème formel de son utilisation. Sous les personnages imaginaires du romancero de Bouqui et de Malice, c'est une peinture fidèle des conditions de la vie rurale que le conteur haïtien exécute, ce sont les beautés, les laideurs et les luttes, le drame des écraseurs et des écrasés qu'il met en scène. Dans ses chansons de travail, car chez nous le travail ne se conçoit pas sans musique ou sans chants auxquels participent tous les travailleurs, dans ses chansons de travail les dieux vaudous de l'Haïtien ne sont qu'une aspiration à la propriété de la terre sur laquelle il travaille, une aspiration à l'eau qui nourrit les récoltes, une aspiration au pain abondant, une aspiration à se débarrasser des maladies qui l'affligent, une aspiration à un mieux-être dans tous les domaines. Les chansons et les danses religieuses même sont des symboles transparents où l'on implore des dieux la résolution de problèmes précis ; il y a d'ailleurs des dieux paysans, des dieux militaires, des dieux politiciens, des dieux puissants et des dieux exploités, des dieux aux amours malheureuses, des dieux infirmes, des dieux unijambistes, des dieux aveugles, des dieux muets, des dieux rapaces et des dieux simples, gentils, serviables, poètes et rieurs. Notre peuple met aussi quand il est marin l'ampleur de l'horizon, le moutonnement des vagues, le drame de la mer, sous la forme d'Agouet Arroyo le Loa de l'océan, il chante la Sirène Diamant, « la Reine Soleil » comme il dit parfois mais rien de plus actuel, rien de plus véridique, rien de plus vivant que toutes ces entités-là. Comment serions-nous inconscients au point de refuser d'utiliser tout cela au service d'une prise de conscience et de luttes précises et actualisées ?

Qu'est-ce donc que le Merveilleux sinon l'imagerie dans laquelle un peuple enveloppe son expérience, reflète sa conception du monde et de la vie, sa foi, son espérance, sa confiance en l'homme, en une grande justice, et l'explication qu'il trouve aux forces antagonistes du progrès ? Le Merveilleux implique certes la naïveté, l'empirisme sinon le mysticisme, mais la preuve a été faite qu'on peut y envelopper autre chose. Quand le grand peintre qu'est Wilson Bigaud a peint le tableau intitulé Le Paradis Terrestre il a utilisé tout un Merveilleux, mais n'est-ce pas la manière dont le peuple haïtien conçoit un temps de bonheur que le peintre a exprimé ? Regardez tous ces fruits qui s'accumulent en grappes sur la toile, ces masses touffues et colorées, tous ces animaux splendides tranquilles et fraternels, fauves inclus, n'est-ce pas le rêve cosmique d'abondance et de fraternité de ce peuple qui souffre toujours de la faim et du dénuement ? Quand dans sa pièce Rara Morisseau-Leroy montre un homme qui meurt pour son droit à un jour de fête dans la grisaille des jours de labeur, des paralytiques qui se lèvent et dansent, des muets qui se mettent à chanter quand, après la mort des héros, le peuple raconte qu'ils parcourent la région, dansent sans cesse, quand on voit ces revenants, personne ne s'y trompe, personne n'y donne une signification mystique et chacun y voit l'incitation à la lutte pour le bonheur. Naturellement il faut toujours faire mieux, et les combattants d'avant-garde de la culture haïtienne se rendent compte de la nécessité de transcender résolument ce qu'il y a d'irrationnel, de mystique et d'animiste dans leur patrimoine national, mais ils ne croient pas qu'il y ait là un problème insoluble. Ils rejettent le vêtement animiste qui cache le noyau réaliste, dynamique de leur culture, noyau chargé de bons sens, de vie et d'humanisme, ils remettent sur ses pieds ce qui marche trop souvent sur la tête, mais ils ne renieront jamais cette tradition culturelle qui est une grande et belle chose, la seule qu'ils possèdent en propre. De même qu'il n'est question pour aucun peuple de renier l'art religieux ni les œuvres influencées par une conception mystique de la vie, les hommes de culture haïtienne sauront dans une voie dynamique, positive et scientifique, une voie de réalisme social, comprendre toute la protestation humaine contre les dures réalités de la vie, toute l'émotion, le long cri de lutte, de détresse et d'espoir que contiennent les œuvres et les formes que leur a transmises le passé.

Le réalisme social conscient des impératifs de l'histoire prône un art humain par le contenu mais résolument national par sa forme. Cela veut dire que les pseudo "mondialistes" de la culture, vrais cosmopolites, vrais apatrides, n'ont rien à voir avec l'homme de notre temps, rien à voir avec le progrès, donc rien à voir avec la culture. Si toutes les races humaines, toutes les nations sont égales et sœurs, elles

n'en ont pas moins leurs propres traditions, leur propre tempérament et des formes plus susceptibles de les toucher. Si l'Art n'était pas national dans sa forme, comment les citoyens d'un pays feraient-ils pour y reconnaître les parfums et les climats qu'ils aiment pour revivre vraiment les œuvres de beauté qui leur sont offertes et y trouver leur part de rêve et de courage ? Le résultat serait que le peuple considéré ne pourrait que difficilement participer au mouvement de l'humanité en marche vers sa libération puisque cet art et cette littérature, données essentielles à la prise de conscience comme à la délectation esthétique, n'auraient aucune prise sur sa sensibilité.

Les artistes haïtiens ont utilisé le Merveilleux dans un sens dynamique avant de se rendre compte qu'ils faisaient du Réalisme Merveilleux. Peu à peu nous, nous sommes devenus conscients du fait. Faire du réalisme correspond pour les artistes haïtiens à se mettre à parler la même langue que leur peuple. Le Réalisme Merveilleux des Haïtiens est donc partie intégrante du Réalisme Social, sous sa forme haïtienne il obéit aux mêmes préoccupations. Le trésor de contes, de légendes, toute la symbolique musicale, chorégraphique, plastique, toutes les formes de l'art populaire haïtien pour aider la nation à résoudre les problèmes et à accomplir les tâches qui sont devant elle. Les genres et les organons occidentaux légués à nous doivent être résolument transformés dans un sens national et tout dans l'œuvre d'art doit ébranler cette sensibilité particulière des Haïtiens, fils de trois races et de combien de cultures.

Pour se résumer le Réalisme Merveilleux se propose :

1 - de chanter les beautés de la patrie haïtienne, ses grandeurs comme ses misères, avec le sens des perspectives grandioses que lui donnent les luttes de son peuple et la solidarité avec tous les hommes ; atteindre ainsi à l'humain, à l'universel et la vérité profonde de la vie ;

2 - de rejeter l'art sans contenu réel et social ;

3 - de rechercher les vocables expressifs propres à son peuple, ceux qui correspondent à son psychisme, tout en utilisant sous une forme renouvelée, élargie, les moules universels, en accord bien entendu avec la personnalité de chaque créateur ;

4 - d'avoir une claire conscience des problèmes précis, concrets actuels et des drames réels que confrontent les masses, dans le but de toucher, de cultiver plus profondément et d'entraîner le peuple dans ses lunes.

En fonction des disciplines particulières bien des aspects devront être précisés, mais seule une discussion approfondie nous permettra de serrer de plus près la

vérité. Ce n'est pas une tâche facile que de progresser dans la voie de ce réalisme-là, bien des tâtonnements, bien des erreurs nous attendent, mais nous saurons même tirer parti de nos échecs pour arriver le plus vite possible à ce qui se profile déjà devant nos yeux. Le travail décidera de tout le reste.

Il n'avait plus qu'à s'y mettre, poursuivit le compose, et donner ainsi corps à toutes les potentialités haïtiennes ! Mais au milieu de quelles contradictions ! Manifeste pour un art véritablement haïtien, enraciné, ce texte fut lu et publié en France ! Quant à sa mise en œuvre, c'est en France aussi qu'Alexis l'entreprit, en France, uniquement en France, non seulement en exil volontaire, mais reclus, coupé du monde, alors que Manifeste affirmait qu'il n'y avait d'art véritable qu'en relation étroite avec les aspirations et l'imaginaire du peuple.

... il ne s'agit pas de témoigner seulement pour le réel et de l'expliquer, il s'agit de transformer le monde, chacun œuvrant particulièrement dans la sphère qui lui est propre... L'artiste doit prendre parti, il doit être un combattant...

Le Manifeste appelait à une véritable pratique sociale de l'écrivain. L'écrivain, lui, se retirait. Il n'y avait d'écriture possible qu'en d'exil.

Sans faire aucune pause, le conteur enchaîna la "Romance du Léopard Solitaire". Il ne voulait plus être interrompu avant d'en avoir fini avec ces tristes histoires d'exil.

Romancero du léopard solitaire

- Écoutez bien ça, enfant ! commença le compose. Car il y a dans cette histoire de léopard bien des choses qui nous disent l'intime de notre Jacques.

Un beau matin je me suis retrouvé criant, courant, piaffant, pleurant, riant. Jamais les pailles du soleil ne furent plus belles allumettes du Bengale. J'étais né à la vie.

Puis les jours et les nuits, pas du temps qui s'enfuit, déambulèrent

Un pas d'ombre, un pas de clarté, ça fait des taches sur l'âme des léopards que nous sommes! Je suis resté tapi dans les chemins de la vie, faisant des cheveux aux poupées de mes rêves avec mes belles larmes.

Toutes les ronces de la route ont griffé ma face noire. J'ai recherché le compagnonnage de mes semblables et je suis resté seul.

Le léopard fut noble, en dépit de sa renommée. Chaque goutte de sang sera demain une fleur dans les jardins refleuris. Jamais le léopard ne prit un fétu qu'il n'ait partagé avec toute la création.

Le léopard fut honnête. Il fit tout le peu de bien que l'on peut offrir dans une vie de léopard. Il fut un animal de vérité, jamais il n'aurait pu supporter sa vie de léopard s'il avait menti une seconde à la vie dont il procède. La vérité n'est que la force qui fait germer le blé, éclore un œuf de passereau, frissonner les petites herbes et marcher les saisons. Le léopard est un cœur ouvert.

Jamais le léopard ne s'abandonne. Dieu! qu'il est épuisant de ne pas s'abandonner ! Vinrent les pluies, les secs, les soleils, les orages, les fleuves en crue, les séismes... Mais nul ne pourra jamais s'imaginer une vie de léopard en regardant l'olivette calme de ses yeux, le rire de ses moustaches, et sa bouche, cette joyeuse blessure. Rien ne fut épargné au léopard. Il est riche de tant d'alluvions amères qu'il a pu concevoir toute la douceur secrète de la vie. Et le léopard ne s'abandonnera jamais.

Un jour sonneront les fanfares de la chasse au léopard. L'horizon ne sera qu'un envol de sagaies, le soleil fera une pluie de javelots, les buissons et les broussailles

inexorablement marcheront en cercles concentriques vers la bête sans un cri. Les fourmis rouges sortiront de terre, les libellules vertes ricaneront de toutes leurs ailes papillotantes, l'air sera un nuage de molécules bleues, piquantes, brillantes, diamantées... Le ciel tirera ses rideaux sur tous les yeux collés au firmament clair des temps, tous les yeux de léopards morts. Alors viendra la déflagration. Droit au cœur...

Oh ! petits enfants, il faudrait que vous vous graviez cette histoire dans la mémoire car elle est toute la vie de Jacques Alexis. Elle est pleine d'aveux en sourdine - *Dieu! qu'il est épuisant de ne pas s'abandonner*. Elle laisse filtrer, malgré toutes les défenses, tristesse, tentation du désespoir qui, quand bien même comme il est dit *chaque goutte de sang (serait) demain une fleur dans les jardins reflouris*, ne peut pas être facilement contourné : *et je suis resté seul*.

A peine deux mois se sont écoulés depuis que cette même voix a proclamé solennellement la naissance d'un réalisme merveilleux, la nécessité d'un art devant *aider à l'éclosion de ce qui naît et se développe*, devant *aider à la liquidation de ce qui dépérit et constitue une entrave à l'essor de l'homme* : un art de combat.

Or voici qu'en ce jour de novembre 1956, le même homme confesse dans le plus grand silence (le texte ne sera jamais publié de son vivant) que son principal combat est de résister à la tentation de l'abandon ! Abandonner, ce ne serait pas seulement fermer ce cœur que la nature même du léopard veut *ouvert*. Ce serait aussi refuser le destin qui, inéluctablement, sera celui de l'animal : *...a/ors viendra la déflagration. Droit au cœur ...*

Non, il n'y a pas d'autre issue. Il le sait. Si l'exil peut longtemps protéger des sagaies et des javelots, le retour ne se fera qu'au prix de ce risque. Retourner, ne peut être qu'avancer sans faillir vers cet exil éternel qu'est la mort. Nulle mystique, là-dedans. Mais la précision d'un constat objectif. L'authenticité des paroles du Manifeste ne peut qu'être accompagnée d'actes et de gestes qui mettront en péril l'existence même de "l'artiste combattant". Accepter cette logique, la seule dont puisse naître une écriture enfin libérée de l'exil, c'est accepter du même coup qu'un trait de javelot puisse l'interrompre en un instant !

Et pourtant, l'œuvre écrite est aussi nécessaire que les actes des hommes. L'une comme les autres n'avancent-ils pas dans la même direction, ne poursuivent-ils pas la même *chimère* ? Qu'elle soit recherchée dans la marche merveilleuse des mots ou dans les démêlés d'un combat politique, cette *chimère* porte un nom : *la belle amour humaine*.

...l'être humain est prisonnier de sa carapace, (...) il rêve de franchir ses propres limites, de se confondre avec la nature toute entière. Tout cela, c'est la solitude, la dramatique, l'épouvantable, l'inexplicable solitude humaine ! Tous, bourgeois, épaves, travailleurs, prêtres, révolutionnaires, mystiques, explorateurs, aventuriers, intellectuels, mendiants, tous, ils poursuivent désespérément la même chimère, la communion, la fusion avec quelque chose qui n'est pas eux mais dont ils devinent la grandeur. Non! Il n'est pas possible que tant de passion gaspillée au long de la longue marche de l'humanité n'ait en définitive son couronnement. Quelque chose de grand en sortira. L'amour total est une certitude et ce sera la divinisation ultime de l'homme.

Là est la tâche véritable.

Il faut simplement que quelques grands visionnaires donnent l'exemple, qu'ils soulèvent l'amour à bout de bras.²⁶ Et de cela, le Réalisme Merveilleux célébré quelques mois plus tôt ne peut être que le moyen : non pas un but en soi mais une arme tranchante capable de faire la trace qui doit conduire vers un tel but ; un instrument capable d'ouvrir la route du voyage vers la lune de la belle amour humaine. A sa façon, le combat politique n'est pas autre chose. En son domaine, pour Alexis, le marxisme participe de la même œuvre. Il n'y a de retour véritable que ce voyage vers la lune. Tout le reste n'est que perpétuation de l'exil. Il n'y a de retour véritable que cette marche à l'horizon encore plongé dans la brume. Il n'y a de retour véritable que dans une rédemption totale des signes, dans la parousie d'un homme nouveau qui enfin réaliserait l'humanité.

Pour Alexis, comme pour ces premiers chrétiens attendant année après année l'indubitable retour du Christ, le but n'est pas loin. Il est d'ailleurs si près qu'il se sent à même de l'atteindre par les mots. Un peu de temps lui serait nécessaire et là, sur la page, cet ultime retour pourrait trouver consistance et existence. Oui, un peu de temps, à peine un peu de temps, et il pourrait écrire cette trilogie qu'il a en tête, dont il a déjà crayonné un bon nombre de notes, cette trilogie de la rédemption et de la réalisation de la petite putain de la Frontière, Nina Estrellita, à la poursuite d'elle-même, de son identité et de son nom, cette trilogie de la rédemption de la Caraïbe toute entière. L'écrire, puisque les mots, il l'a dit, ont pour but eux aussi de transformer le monde, l'écrire ce serait le rendre possible, inéluctablement.

Alors, qu'importent pour ce peu de temps les contradictions de l'exil, qu'importe la langue, qu'importe la solitude ! Si exil, français et solitude sont nécessaires à l'écriture de ce voyage, le but, de toute évidence, en vaut bien la contradiction

momentanée. Écrire ne fait que précéder l'agir et le rendre possible ...

Ainsi commence la rédaction de *L'espace d'un cillement*, le premier volet de la trilogie, dans un ermitage aux antipodes de la Caraïbe, un moulin campé sur la Seine pas très loin de Rouen, dans le décor le plus feutré et le plus français qui soit.

Le roman sera écrit en quelques semaines.

Du plus loin de l'exil s'ouvre la route du retour.

A ces derniers mots, chacun comprit dans l'assistance que pour ce soir-là, la veillée était finie et qu'il faudrait attendre le lendemain pour emprunter les chemins du retour de Jacques-Stephen Alexis.

Troisième veillée

les retours

Cette troisième veillée de contes commença, il faut bien le dire, de façon assez bizarre. Aussi étonnant que cela puisse paraître, le compose était en retard. La nuit était venue depuis déjà quelque temps, les étoiles dans le ciel étaient toutes à leur poste : le conteur, lui, n'était pas là. Les enfants commençaient à s'impatienter. Les adultes n'étaient pas en reste. Chacun y allait d'une petite phrase maligne sur ce compose qui faisait le malin avec des histoires inédites et qui se défilait en plein milieu, incapable sans doute de continuer.

Où avait-il pu passer ?

On envoya des enfants à sa recherche.

Des hommes et des femmes partirent à la recherche des enfants. Aucun ne revenait.

Dépités, tous ceux qui, venus parfois de loin, s'étaient rassemblés pour ce qu'ils espéraient être une fête, commençaient à envisager sérieusement de partir. De toutes façons, vue l'heure avancée, cela ne servait plus à rien de rester. Les plus impatients en étaient déjà à saluer proches et parents avant que de se retirer, lorsque surgit d'on ne sait d'où une petite troupe chamarrée et bruyante composés de tous ceux qui étaient partis à la recherche du conteur et qui, forçant le passage au milieu de l'assistance, en atteignirent le centre. Le compose était à leur tête. Tous - bien que la Semaine Sainte fut passée déjà depuis bien longtemps - étaient accoutrés comme pour le Carnaval et mimaient sous les injonctions du griot une scène décrite dans *L'étoile Absinthe*, le roman qui aurait dû former le deuxième volet de la trilogie mais qui resta inachevé. Il s'agissait de l'accueil fait par des paysans de la région de Salines aux rescapés du quasi naufrage du Dieu-Premier, le bateau affrété par la Nina Estellita pour sa première tentative d'échapper à son destin de petite putain de la Frontière, le quartier "chaud" de Port-au-Prince.

Voici à quoi ils s'efforçaient de ressembler.

... le mousse Déodat bondit à la tête d'une bande de Raras. Précédant l'orchestre de vaccines et de tambours coniques, il danse et lance éperdument une baguette de sergent major. Elle monte droit vers le ciel et descend en moulinets

étincelants. A la suite du mousse et des musiciens surgit et reflue sur la plage la foule grouillante et bariolée qui se tortille depuis bientôt huit jours et se rue ventre à terre dans un mascaron frénétique. Hâves, émaciés, revêtus de lambeaux de satin brillant, de rubans, constellés de sequins, de miroirs et de clochettes dorées qui carillonnent à toute volée, les Raras déferlent.

« - Le pas du chameau ! ... Commande de toute sa poitrine Déodat. »

Les genoux légèrement fléchis, la foule protéiforme s'avance, docile et furieuse, selon le pas du chameau, les jambes cagneuses, les bras pendant le long du tronc vers la terre, elle lance alternativement le talon en arrière dans des contorsions inouïes. La voix des vaccines vrombit et vole au devant d'eux.

« - Le dos de l'éléphant ! ... »

Le dos rond, la tête rentrée dans les épaules, la foule progresse lourdement, souplement, battant des pieds une charge énorme, tournant lentement sur elle-même de droite à gauche, traînant les semelles dans un bruit de râpe qui soulève le sable et taquine les nerfs.

« Baissez et pissiez ! ... » rugit Déodat.

D'un même geste tous font mine de s'accroupir, avançant sur la pointe des orteils, ouvrant, refermant et entrechoquant leurs cuisses et leurs genoux, sans arrêt, les bras étendus, les épaules en proie à un frisson élémentaire.

« - Détachez ! ... » brame l'enfant.

Alors, libérée de toute discipline, fracassant toute contrainte sociale, accusatrice, la foule donne libre cours à la frénésie. La crise giratoire des garçonnets, les yeux extasiés des fillettes, les seins sautant et ballant des nubilees dans les corsages, les longues tailles spiralées des filles aux mains dures, la calebasse courante de leurs ventres, leurs reins divinisés, les croupes toupillantes des femmes qui montent au ciel et retombent en pirouettant, le déchaînement des vieilles ratatinées qui se trémoussent, en proie à la transe, le beuglement des valétudinaires, tout se mêle en une saturnale féroce ponctuée par les riffs des tambours, les sifflets délirants, les abois et le hallali des hommes en chaleur. Une étrange harmonie s'élève de ces voix aphones, éraillées, rocailleuses, dans une licence verbale effrénée, leur hymne sauvage porte vers l'azur la paillardise, la rage de vivre, l'impudeur, le désespoir, la douceur humaine, l'hypersensibilité, la violence du rêve, la force inextinguible aussi d'un peuple de métal :

« Femme-nan tabli sans zorrié,

En bas tonnelle-là ! ...

Femme-nan perdu l'absolution

En bas tonnelle-là ! ...

Je crois en Dieu

Le Père Tout-Puissant,

La belle créole ! ... »²⁷

Le tambour déflagra en rafales sèches et brèves :

« .. Tek ! ... Tek ! . Tèquèdek ! ...

tonton longtemps ! »

Nimbée de sable, irradiée de musc, fumante de sueurs, dans le matin triomphant la bande de Raras lance aux quatre points cardinaux ses cru-dités verbales, toutes les passions contenues dans les géhennes de la condition servile, détresses et malheurs explosent dans la lumière dorée et les fureurs ravalées se déversent en un torrent forcené, innocent et baroque d'impudicité et d'ardeur. Le capo annuel des galères de la vie atteint en quelques secondes son paroxysme ...

D'un coup, sur un signe du compose, ces Raras qui n'étaient pas de saison arrêterent leurs simagrées. Le silence revint. Enfin, presque le silence ! Car les respirations haletantes faisaient un bruit de soufflerie tel que l'on aurait cru qu'un animal gigantesque était en train d'expirer.

Peu à peu, chacun reprit ses esprits. Et comme si de rien n'était, comme si rien ne s'était passé, le compose regagna sa place, s'assit sur la borne, et entreprit de poursuivre là où il s'était arrêté.

Il fit néanmoins allusion à la transe qu'il venait de provoquer: « Je vous avais promis pour ce soir de tirer les contes du retour... Nous venons déjà de commencer. Car l'irruption des Raras sur une plage à proximité des Salines est peut-être, dans son paroxysme, la scène rêvée d'un accueil fait sur une autre plage d'Haïti, beaucoup plus au nord celle-là..., un accueil qui n'eut jamais lieu !

Mais n'anticipons pas une fois encore. Le retour, nous l'avons dit, commence du plus loin de l'exil... en cette année 1956 où tant de choses se sont passées. D'ailleurs, avant de tirer ce "Dit du plus loin de l'exil" que je ne cesse de vous promettre, il me faut apporter quelques précisions qui feront le bonheur de notre amateur de chiffres. Si je ne le faisais, vous seriez bien capables de mettre en doute le sérieux de ce que je vous raconte. Ne craignez rien, ce ne sera qu'une petite parenthèse historique ... à moins qu'il y en ait deux !

27 - La femme s'est mise en ménage sans oreiller / Sous une tonnelle !... / La femme a perdu sa pureté / Sous une tonnelle !... / Je crois en Dieu / Le Père Tout-Puissant / Mais quelle belle créole! ... (traduction J.S.Alexis)

Première parenthèse historique

L'année 1956 venait de se terminer. Une année mouvementée pour un communiste !

En février, c'est le rapport Krouchtchev devant le xx^e Congrès du Parti Communiste d'Union Soviétique. Le début de la déstalinisation. Cela n'empêche pas Alexis d'écrire :

En novembre, c'est l'invasion de la Hongrie par les chars soviétiques. Alexis signera avec Aragon un texte soutenant l'action de l'URSS et stigmatisant la "contre-révolution" hongroise.

Cela, il faut le dire. Et peut-être essayer de l'expliquer : la *chimère* ne supportait pas d'être ternie ! Il est aisé aujourd'hui de dire - et les proches d'Alexis, avec raison peut-être, ne s'en privent pas - que s'il avait vécu plus longtemps les événements l'auraient conduit à des révisions déchirantes. Ces révisions, à l'époque, il refusa de les faire. Il écrivit :

Je dois dire que cette année écoulée nous a permis de mieux connaître ceux qui nous entouraient. Cette année a apporté des joies - il y en a eu de nombreuses sur la planète -, et aussi tristesses amères. Nous avons été à même d'éprouver la solidité des nerfs de celui-ci ou de celui-là, de vérifier la trempe des aciers et de mesurer l'harmonie intérieure à laquelle nos amis étaient parvenus.²⁸

Parlant de cette harmonie intérieure (entre raison, affectivité et sensibilité), il ajoute :

.. certains ne font plus usage de leur raison et donnent libre cours à leur sensiblerie, à leur "justicialisme" qui place toutes les valeurs dans l'abstrait, en dehors des luttes objectives, sans aucun contexte vivant. L'amour, la liberté, la morale, la joie, le bonheur, le respect de la personne humaine deviennent des catégories abstraites, des antithèses isolées, des étalons absolus avec lesquels on essaie de mesurer la réalité dans quelque pays que ce soit, en dehors de l'histoire, dans n'importe quelle conjoncture. (...)

On parle beaucoup ces jours-ci du droit à l'erreur (...). Je ne connais aucun

²⁸ *La belle amour humaine* (1957)

droit qui n'implique des devoirs et si le droit à l'erreur existe, nul n'a le droit de faire, avec complaisance, étalage de ses erreurs du moment.

Pour Alexis aussi, sans doute, ne fallait-il pas "désespérer Port-au-Prince" .

Mais il y avait sans doute plus.

L'intellectuel est un responsable, il n'a pas le droit d'avancer des opinions qu'il n'a pas mûries, d'opiner sur des faits qu'il n'a pas scrupuleusement étudiés, vérifiés avec toute sa raison comme avec tout son cœur.

Plus tard (en 1959) dans un texte véritablement politique, il écrira :

De toutes façons, nous n'avons pas à être honteux des excès dont nous parlerons car la honte retombe sur les sociétés du passé qui ont fait les révolutionnaires tels qu'ils sont : des hommes imparfaits qui toutefois, transcendant leur petite personne et leur confort individuel, ont cependant choisi d'être sous les coups de l'ennemi, d'authentiques transformateurs du monde ainsi que le voulait Marx. A mettre en balance l'échec de la révolution en URSS, en Hongrie ou ailleurs, et de l'autre les excès regrettables accompagnant le triomphe d'une révolution, nous saurons toujours choisir la révolution. Mao Tsé Toung écrivait en mars 1927 dans son "Rapport sur le mouvement paysan dans la province du Hounan" :

« (...) La révolution n'est ni un dîner de gala ni une œuvre littéraire, ni un dessin, ni une broderie ; elle ne peut s'accomplir avec autant d'élégance, de tranquillité, de délicatesse, de cérémonie et de minutie. La révolution, c'est un acte de violence. L'action impitoyable d'une classe qui renverse le pouvoir d'une autre classe ... »

On le voit, Alexis avait reporté sur Mao Tsé Toung les aspirations mises naguère dans Staline. Mais de cela il sera question plus tard. Car pour l'instant il nous faut revenir à cette année 56 et à ce Mascarón des Présidents Provisoires qui se joue alors en Haïti - mascarón oh combien ! plus déboussolé et plus dramatique surtout que celui que nous vous avons offert en spectacle. Je serais bien en peine de vous le raconter avec toute la précision que peut y mettre notre Compère le "compteur" !

Mon cher, si tu veux bien, dit le compose en se tournant vers lui, montre-nous de quoi tu es capable. Car il faut des ressorts de subtilité que je n'ai pas pour dévider un tel écheveau.

Deuxième parenthèse historique
dite
"des présidents provisoires"

- L'histoire que je vais vous raconter, déclara en préliminaire l'homme qui venait de prendre place aux côtés du compose, est une histoire bien triste. Triste parce qu'elle montre comment pendant de longs mois, de décembre 1956 à septembre 1957, la classe politique haïtienne se montra incapable de remplir la tâche qu'on aurait été en droit de lui voir assumer. Triste, aussi, parce que ce tissu enchevêtré d'incompétences, d'appétits de pouvoir, d'inconséquences politiques, édifia mois après mois la place forte dans laquelle finit par s'installer un homme qui, tantôt attendant dans l'ombre, tantôt forçant les événements avec un art consommé de l'intrigue et de la manipulation, conduisit notre peuple au fond du gouffre le plus sinistre qu'ait jamais connu Haïti. Cet homme, le Docteur François Duvalier, finit, comme on le sait, par arriver à ses fins. Et quelles fins ! Par quels moyens tortueux et pervers ! Je ne crois pas qu'il y ait, même aujourd'hui, un seul homme capable de faire la clarté sur tous les événements qui se déroulèrent alors. La force, le machiavélisme de Duvalier, fut tout entier dans sa capacité d'utiliser à son propre bénéfice ce qui se passa.

Mais venons-en aux faits. Au moins à ce que l'on peut en comprendre. Quant à moi, n'y eût-il eu la patience que mit Auguste Maurepas à reconstituer cette succession infernale de machinations et de coups fourrés, je crois que j'aurais été bien incapable de vous raconter cette histoire. Grâce lui soit rendue !²⁹

Donc, en cette fin d'année 1956 (Alexis avait quitté Haïti, rappelons-le, au mois de septembre) une question décisive agitait la classe politique haïtienne : quelle était la date réelle et légale de la fin du mandat du Général Magloire ?

"Cançon Fé", on l'a dit, après avoir fait partie de la Junte Militaire au pouvoir après la chute du gouvernement Lescot, en 46, puis de celle qui remplaça le Président Estimé lorsque celui-ci fut destitué, en 1950, devint le 6 décembre 1950 Président de la République Haïtienne. La Junte Militaire, à laquelle il avait donc appartenu, avait dans un décret, à la fois fixé les conditions du mandat du futur président, et celles de

29 Auguste Maurepas, *Genèse d'une République héréditaire*, La Pensée universelle

la législature de l'Assemblée constituante qu'elle avait fait élire. Or ce décret stipulait que le mandat du Président arriverait à expiration six ans après sa prise de fonction, soit le 6 décembre 1956.

Tout aurait été parfait si l'Assemblée Constituante n'avait, elle, au titre des "dispositions transitoires", décrété que son mandat prendrait fin le 15 mai 1957.

Où était la vérité légale ?

Pour Magloire, la question n'était pas dénuée d'intérêt, non que quelques mois de pouvoir de plus aient pu le contenter, mais précisément parce qu'il en voulait beaucoup plus. Il voulait une fois encore se succéder à lui-même.

Or les dispositions de la Constituante qui, à première vue, lui étaient plus favorables, stipulaient par contre que le Président n'était pas immédiatement ré-éligible.

Magloire défendait donc la légalité du décret de la Junte Militaire. La date du 6 décembre était pour lui la seule valable.

Mais dans le même temps, il signalait que du coup le pouvoir serait vacant, et que selon l'article 81 de la Constitution dans un cas pareil, le gouvernement provisoire du pays devait être confié au Président du Tribunal de cassation, à son vice-président, ainsi qu'au juge le plus ancien de ce Tribunal.

Or ceux-ci se récuserent !

L'armée, devant cette situation, demanda à son Chef d'état-major, Levelt, d'assumer le pouvoir.

Celui-ci à son tour se refusa et demanda en conséquence à Magloire de "conserver provisoirement les rênes du pouvoir" !

L'opération avait été finement menée !

C'était sans compter sur les Haïtiens eux-mêmes.

Le 10 décembre, la grève était générale. Le 13, Magloire abandonnait et partait pour l'exil...

La question essentielle était alors de savoir qui occuperait provisoirement le pouvoir en attendant que l'élection d'un nouveau Président ait lieu.

Les principaux candidats étaient déjà au nombre de quatre, chacun défendant un secteur social de la population haïtienne.

Fions-nous à ce qu'en dit Gérard Pierre-Charles.³⁰

« Louis Déjoie, malgré ses liens étroits avec les milieux d'affaires des Etats-Unis était l'un des rares entrepreneurs haïtiens engagé à développer une industrie locale d'importance, celle des huiles essentielles. Il fut appuyé par la fraction "comprador"

30 Gérard-Pierre Charles, *Radioscopie d'une dictature*, Maspéro

(d'origine étrangère), par la quasi totalité de la bourgeoisie mulâtre, et une grande fraction des propriétaires terriens. Grâce à l'influence régionale des commerçants et des propriétaires terriens, il parvint à avoir une influence politique nationale.

François Duvalier leva alors le drapeau d'un « estimisme³¹, révisé, corrigé et augmenté ». Il s'appuya sur la classe des propriétaires terriens et sur les vieux cadres de l'administration estimiste, ce qui lui assura une véritable force politique. Utilisant la propagande "coloriste"³² il parvint à mobiliser la petite bourgeoisie noire en quête d'ascension sociale. Mais sa carte décisive fut l'armée, les cadres militaires noirs, qui sous le gouvernement Magloire n'avaient pas réussi à s'enrichir. Il ne manqua pas non plus de se faire rappeler au souvenir de ses anciens chefs de la Mission Sanitaire des USA qui le recommandèrent chaleureusement au Département d'Etat.

Daniel Fignolé, dirigeant du MOP - la seule organisation politique plus ou moins permanente depuis 1946 - était le seul candidat dont la force politique était fondée sur les masses, sur la popularité, ses contacts directs avec le peuple et non sur l'influence des caciques régionaux ou provinciaux. Fignolé avait derrière lui le prolétariat, les chômeurs des quartiers pauvres et la masse paysanne de la région de Port-au-Prince de même que les soldats cantonnés dans la capitale. Il lui manquait des cadres intellectuels et une projection nationale. Il était comme un général sans officiers ni sous-officiers qui entraînerait des centaines de milliers d'hommes et de femmes enthousiasmés, fanatiques. Malgré l'origine de la classe sociale de ses partisans, malgré ses discours révolutionnaires qui le faisaient apprécier des masses, Fignolé, leader populiste avec une auréole de communiste, croyait aveuglément aux illusions de la "démocratie représentative". Il ne sut pas aller au-delà de la démagogie.

Enfin Clément Jumelle essayait de ramener à lui la plus grande partie possible de l'ancienne force magloiriste dans l'armée, dans les secteurs féodaux et la bureaucratie. Jumelle avait la réputation d'être un administrateur compétent et d'être assisté d'un "brain trust" de technocrates. Son but était de profiter de n'importe quel coup imprévu de la politique pour récupérer le rang de ministre, ou dans un cas donné, ré-a-liser son rêve présidentiel. »

Ces quatre hommes, donc, Déjoie, Duvalier, Fignolé et Jumelle, étaient sur les rangs, chacun attendant le moment décisif.

Devant la vacance du pouvoir, il fut une nouvelle fois fait appel au Président de la cour de cassation, Joseph Nemours Pierre-Louis, qui cette fois accepta. Il entra en fonction le 12 décembre 1956. Le 4 février 1957, il démissionnait, ayant entre temps nommé le général Cantave Chef d'état-major de l'armée.

31 Du nom de Dumarsais estimé, l'ancien président de la République (note de G-P. Charles)

32 Version haïtienne du "négrisme" (id.)

Fallait-il continuer à appliquer l'article 81 et faire du vice-président de la cour de cassation le nouveau président provisoire ?

Arguant du fait que celui-ci avait fait partie du gouvernement Pierre-Louis, Duvalier, Figolé et Jumelle, s'opposaient à ce qu'il en soit ainsi. Déjoie, lui appelait à la grève générale pour que l'article 81 soit appliqué. Ce furent les premiers qui l'emportèrent avec l'aide du général Cantave. Ils imposèrent que le nouveau Président provisoire soit désigné par les députés et les sénateurs, par ces deux assemblées peaufinées à son service par Magloire et dont le pays exigeait le renvoi !

Franck Sylvain fut dans ces conditions désigné à la tête du pays. Il prit ses fonctions le 8 février. Les abandonna le 2 avril. A la suite des événements suivants.

Le 29 mars, le gouvernement Sylvain décida de dissoudre l'une des deux assemblées, le Sénat, et convoqua les électeurs. Pour que ceux-ci puissent voter, il fallait qu'ils s'inscrivent. Or les inscriptions étaient traditionnellement l'objet de fraudes innombrables.

Franck Sylvain soutenait les candidats de Duvalier.

Devant l'importance des fraudes, une fois encore Louis Déjoie menaça le gouvernement d'une grève générale. La Conférence Politique qu'il formait en compagnie de Figolé et Jumelle exigeait que les inscriptions soient suspendues jusqu'à nouvel ordre. Seul, pourtant, il appela à la grève pour le 1er avril.

En fait de grèves, il y eut des bombes, mais d'autres les posèrent. La main de Duvalier n'était pas loin. Celle de Franck Sylvain non plus. Déjoie, Figolé et Jumelle étaient visés.

Pour Franck Sylvain, c'en était terminé. Il fut mis en résidence surveillée par le général Cantave.

Une fois encore le pouvoir était vacant. Un gouvernement collégial fut constitué par des proches de Déjoie et Figolé, tous nommés par ces deux derniers. Une petite place fut même faite aux amis de Duvalier. Mais celui-ci, après avoir accepté, se retira.

Au même moment le général Cantave entra en rébellion. Désormais la lutte était ouverte. Le gouvernement collégial était pris entre les tirs croisés de Duvalier et de Cantave.

Le Collège se décida enfin à destituer Cantave. Celui-ci dès le lendemain "dissolut" le Collège. Cantave était hors-la-loi mais personne ne se décidait à aller le chasser de la caserne Dessalines où il s'était retranché. D'autant que Duvalier et Jumelle l'incitaient à rallier le peuple à sa rébellion.

Le 25 mai - notez bien ce jour, car c'est celui où enfin Alexis revient en Haïti -

une partie de l'armée décida de passer à l'action et de mettre fin à la sédition de Cantave. Le peuple aussi était dans la rue. Il y eut des affrontements. Des morts. Cette journée était-elle l'œuvre de Louis Déjoie ? Cela est difficile à dire. En tous cas, elle lui sera imputée et tous ses partisans seront chassés de l'armée.

D'autant plus facilement que c'est le moment choisi par Fignolé pour rejoindre "le camp noir", celui de Duvalier et de Jumelle - avec la bénédiction de Cantave.

Pour Déjoie, la cause est entendue.

Pour Duvalier, tout va pour le mieux : il se permet de désigner lui-même (avec Jumelle) le "Professeur Daniel Fignolé" à la Présidence provisoire. Du même coup ce dernier se retrouve mis hors course comme candidat aux prochaines élections.

La machine Duvalier est en route. Déjoie et Fignolé sont déjà sur la touche. Quand à Jumelle, il n'a aucun poids.

La machine Duvalier s'arme. Des officiers duvaliéristes sont mis aux postes de commandements. Le 14 juin, un groupe de ces officiers fait irruption dans la salle du conseil des ministres que préside Fignolé et l'arrêtent. Le soir même, il est mis sur un bateau à destination des Etats- Unis.

Dès que la nouvelle est connue, la foule des partisans de Fignolé envahissent les rues de Port-au-Prince. L'armée réplique. Il y aura des centaines de morts. Kébreau, le Chef d'état-major de l'armée y gagna un surnom : "général Thompson" du nom des mitraillettes qui accomplirent cette besogne.

Celui-ci n'avait plus qu'à prendre la tête d'un nouveau Conseil Militaire de gouvernement et à profiter des quelques mois qui restaient avant les élections présidentielles pour mettre en place l'appareil qui ferait sortir Duvalier des urnes.

Le 22 septembre 1957, ce sera fait. Son seul opposant, Déjoie, ne parvenant ni à effacer les journées de mai qui lui étaient imputées, ni à contrecarrer les fraudes et les menaces perpétuées par les hommes de Duvalier, n'obtiendra même pas la moitié du nombre des voix de ce dernier. Pour Duvalier, la victoire est totale.

Voilà l'affaire, conclue le Conteur improvisé. Je ne sais si vous avez réussi à suivre tout cela, j'avoue que moi aussi je m'y perds. J'ajouterai encore ceci.

Il fallait vraiment que la tâche qu'Alexis s'était assignée fût d'importance pour qu'il ne revînt en Haïti que le 25 mai, jour où s'effondrèrent toutes les chances de Louis Déjoie, jour où Daniel Fignolé acceptant de faire le jeu de Duvalier prépara inconsciemment le trône sur lequel celui-ci se hissa. Ce 25 mai 1957, tout était déjà joué.

Certains accusèrent Alexis d'avoir été Déjoïste. Il ne le fut pas, c'est clair, au

moins en acte, puisqu'il rentra au pays à l'heure où Déjoie avait d'ores et déjà perdu la bataille. Mais il est clair, aussi, qu'entre Duvalier et Déjoie ce fut ce dernier qui eut son appui. Essentiellement pour deux raisons. La première tient en ce qu'il croyait que le changement, en Haïti, et au-delà la Révolution, devait nécessairement passer par une révolution bourgeoise nationale, seule, d'après lui, capable de mettre sur pied un appareil économique assurant à Haïti son indépendance. Il pensait que Déjoie était le mieux placé pour cela.

La seconde raison est qu'il se méfiait du discours "coloriste" de Duvalier, discours qui selon lui était uniquement destiné à masquer les vrais clivages de la société haïtienne.

Dans *L'espace d'un cillement*, bien que celui-ci se référât à la Présidence de Dumarsais Estimé - dont, entre parenthèses, Duvalier se réclama le continuateur - Alexis dit clairement ce qu'il pense de la "question de couleur", *la soi-disant lutte contre la bourgeoisie mulâtre*.

Le petit bourgeois mulâtre appauvri se met à hurler avec les autres :

« Les noirs ont raison ! ... Les bourgeois mulâtres sont des apatrides, ils sont bourrés de préjugés, ils sont racistes, ils sont exploités !... Soutenons la politique populaire du Président Estimé ! ... »

Quand il aura gagné quelques centaines de milliers de dollars à dénoncer les mulâtres il réintégrera le Comité du Cercle Bellevue et nul n'aura plus de préjugés sociaux que lui. A l'assaut donc de la fonction publique et de la prébende !

Le petit politicard noir, lui, rêve de passer de l'autre côté de la barricade. Il est bachelier, licencié en droit, il sait ce que c'est que la bonne vie, il a lu quelques livres:

« A bas la bourgeoisie mulâtre !... Otes-toi que je m'y mette !... » Quand il aura son usine, trois ou quatre cent carreaux de terre, une résidence à cinquante mille dollars, qu'est-ce qui le différenciera des autres bourgeois mulâtres qu'il vilipende aujourd'hui ? Sa démagogie politique ? Peut-être ! En effet, la question de couleur est une excellente arme qui pourra servir encore quelques années à démobiliser le peuple et à le détacher de l'objectif essentiel.

De tout cela, j'imagine, notre compose vous parlera encore. Aussi, pour ne pas prolonger inutilement la veillée, je vais lui rendre la parole. Regardez-le comme il s'impatiente ! Mais après tout, c'est lui qui l'a voulu ainsi.

Du plus loin de l'exil

Avant de commencer, le compose sembla se ramasser sur lui-même, comme s'il lui fallait rassembler dans un dernier effort les morceaux d'un édifice dont il n'était pas totalement sûr. Tout cela pouvait se raconter de tellement de façons différentes !

Enfin, au bout d'un moment, il s'élança.

- Quel silence ! L'univers se serait-il refermé autour d'un vieux moulin campé sur un bras de la Seine ? L'univers aurait-il fini par se réduire à cette chambre située au-dessus de la grande roue de bois aux aubes brisées qui, ne tournant plus, laisse sans frein se dérouler sous elle le grondement apaisé d'une eau verte et peu rapide ?

Il n'y a que le bruit de l'eau pour faire pièce au silence.

La Seine !

Rien à voir avec les emportements de l'Artibonite !

Le Moulin d'Andé !

Aucun rapport avec l'effervescence de Port-au-Prince !

Alexis est à sa table. Il ne la quitte que pour manger ou pour quelques rapides discussions avec d'autres hôtes comme lui de passage, quelques-uns ont aussi participé au Congrès des écrivains et artistes noirs.

Mais ce ne sont que parenthèses, pauses, rares moments de répit.

L'essentiel se passe dans la chambre, devant la table. Il a si peu de temps. Il faut repartir de si loin.

De quoi dispose Alexis pour *rebâtir le cœur humain* ? - car c'est bien de cela qu'il s'agit. Qu'a-t-il entre les mains pour reconstruire mot après mot la renaissance de la Caraïbe ?

Il part du plus loin possible, du stade originel, des fonctions essentielles et élémentaires : les cinq sens. A chaque chapitre du livre à venir correspondra l'un d'eux. Vue, odorat, ouïe, goût, toucher, plus un sixième, décisif de l'humanité : l'amour sans doute.

Il part avec les bagages qui lui sont propres, dans le compagnonnage de ceux qui, de leurs mots, l'ont précédé dans cette voie et l'on rendue possible. A chaque chapitre, à chaque sens, l'un d'entre eux sera convoqué. Apollinaire, Whitman,

Guillen, Jimenez, Neruda - et Roumain pour le sixième. Mais aussi, à travers chacun d'eux, la véritable géographie mise en branle par ce voyage. France, Etats-Unis, Cuba, Espagne et Porto-Rico, Chili - et pour finir Haïti. Le point d'arrivée et le point de départ sont d'évidence clairs.

Il part avec pour unique matrice temporelle celle qui est la plus fondatrice de tout l'univers chrétien : la Semaine Sainte. Avec ses douleurs de Golgotha, ses promesses de mort transfigurée, et pour ce qui est d'Haïti, ses emballements de Carnaval. Cinq sens, cinq jours. Quand les sens trouveront leur sixième principe, la semaine basculera au samedi, jour d'incertitude parmi tous, jour d'après la mort et d'avant la résurrection ...

Qu'on ne s'étonne pas, alors, si en "coda" au parcours de ces six sens surgisse, pour "l'espace d'un cillement", à la suite de Roumain et des cinq autres compagnons de voyage, le nom de la poétesse Juana de Asbaje autrement appelée Sœur Inès de la Cruz !

Il part. Les uniques vecteurs de cette marche qu'il aurait aussi aimé appeler "La rose des yeux" s'imposent dans leur simplicité, dans leur rudiment : un homme, une femme, la cellule originaire, la vitalité de l'union primordiale.

Un homme, une femme, et pourtant pas n'importe lesquels. Tous deux exilés à leur façon. Aussi seuls l'un que l'autre. Ne pouvant rien l'un sans l'autre (ils finiront par le comprendre). Lui, l'ouvrier mécanicien ; elle, la petite putain de la Frontière, le quartier "chaud" de Port- au-Prince.

Un homme, une femme, et beaucoup plus. Une autre chimère. Une autre union. Celle où la conscience combattante d'un travailleur révélerait à elle-même et ensemercerait une terre jusque là stérile ou exsangue : Haïti, et mieux encore, la Caraïbe tout entière.

Il part. De sa petite chambre au-dessus de la roue immobile. Le matériau est là, rassemblé sur la table, élémentaire, minimum. Il n'y a sûrement pas de quoi faire une fresque, ni une épopée. Le matériau est réduit à ce peu de choses que l'on peut garder sur soi lorsque l'on est en exil et que l'on n'est jamais sûr de pouvoir enfin s'installer. C'est un bagage de route. Et une fois qu'il est prêt, il n'y a plus grand chose à faire sinon se mettre en marche. C'est ce que fait Alexis. Il s'ébranle. La route est longue et il n'a que peu de temps ...

Avant, pourtant, avant de quitter véritablement le port, il semble se redresser un moment, lever la tête de sa table et voir ceux qui à cet instant l'entourent. Alors, comme un qui laisserait un dernier message, comme un qui avant de partir aurait, à toutes fins utiles, quelques conseils encore à donner, ou peut- être plus simplement,

comme quelqu'un qui à l'occasion de la nouvelle année offre ses vœux à ceux qu'il pense ne plus revoir de longtemps, il écrit :

Heureuse année à mon ami l'Homme!

Heureuse année à ceux qui se cherchent et ne trouvent pas encore.

Heureuse année aussi à ceux qui ont trébuché dans le chemin difficile.

Heureuse année quand même à ceux qui ne croient à rien pas même à eux-mêmes.

Heureuse année, bien sûr, à tous ceux qui souffrent, luttent, espèrent et croient toujours.

Heureuse année à tous mes frères, mes amis, à tous mes compagnons du spirituel qui combattent pour trouver la joie, la paix du cœur et le sentiment du devoir accompli.

Quand j'eus écrit ces vœux sur la page blanche, carré blème et interrogateur, qui attendait de recevoir l'image de moi-même qu'avec mes pauvres mots je dois transmettre à mes compagnons de rêves et de galères, j'ai posé la plume et j'ai réfléchi un long instant. Que sont en effet des vœux s'ils n'ont pas un objet précis, possible, réalisable ? Je me suis alors dit qu'il serait peut-être plus sage de m'adresser à ceux dont la mission est de contribuer à rebâtir le cœur humain, à mes amis intellectuels, français d'abord, puisqu'il m'échoit encore de passer une fin d'année avec eux.

Avant que de regagner ma belle île au loin qui m'attend ...

Ainsi commençait-il ces vœux de *La belle amour humaine* 1957. Peut-être aussi, était-ce les derniers conseils de route qu'il s'adressait à lui-même, conseils durs, précis, politiques dans tous les sens du terme. Des conseils comme si tout à coup, avant de s'embarquer, il avait conscience que la mer pouvait être rude - ou trop attrayante - et qu'il ne remplisse la mission qu'il s'était fixée. Des vœux, disait-il. Des injonctions, plus sûrement. Oui, c'est cela : une dernière fois il assurait sa voilure, son gouvernail, ses instruments de bord, conscient, sans nul doute, qu'une fois embarqué, l'emportement des vagues, les fragrances de l'écriture, auraient leur mot à dire, et que ce serait celui-là qui, en fin de compte, serait le plus décisif. Le commanditaire de la traversée se méfiait des sortilèges de la haute mer qui pouvaient séduire le marin - mais seul le marin pouvait arriver à bon port. Le politique se méfiait des engouements de l'écrivain - mais seul l'écrivain pouvait accomplir cette traversée du retour.

Une dernière fois, les indications de route et de cap étaient consignées. Il n'y

aurait plus qu'à les suivre. Elles étaient au nombre de trois.

1) *A l'orée de la nouvelle année, nous intellectuels qui sommes des éducateurs collectifs, des guides, des porte-lumière, essayons de rendre notre humanisme plus profond en nous-mêmes, un peu plus vivant, un peu plus quotidien, un peu plus agissant. Hélas! je ne suis pas naïf au point de croire qu'il suffira de quelques mois pour que moi et les autres nous nous débarrassions de notre scorie! Mais si nous nous mettons au travail en nous-mêmes, quelles que soient nos conceptions et nos disciplines, nous pourrons à la fin de l'année qui commence constater un progrès tangible de l'humanisme en général. Tel est mon premier vœu pour 1957. Aimons et ayons confiance un peu plus en l'homme de partout, c'est-à-dire en nous-mêmes et que cela se traduise dans nos actes comme dans nos œuvres. (...)*

2) *De quelque côté que l'on considère le problème de l'harmonie intérieure chez l'homme et chez l'intellectuel en particulier, on se rend compte que c'est une question d'une incalculable portée et d'une immense résonance. Naturellement une harmonie intérieure parfaite n'existe encore chez aucun d'entre nous et moi par exemple, chaque jour je me rends compte des contradictions qui existent toujours en moi, mais l'harmonie intérieure est lutte, perfectionnement continu et l'essentiel c'est que nous soyons toujours en mouvement vers elle. (...)*

Aussi à l'orée de cette nouvelle année, nous souhaitons à tous nos amis une harmonie intérieure accrue. Que les intellectuels 1957 soient ce qu'ils doivent être, des "roses de raison", des hommes conséquents, sévères vis-à-vis d'eux mêmes d'abord, scrupuleux dans leurs jugements, qu'ils soient des hommes de l'avenir, des premiers de cordée de la race des hommes. (...)

3) *Ce sont les créateurs de toutes disciplines dont la production occupe les loisirs des masses et des élites qui sont responsables pour la plus grande part de la conscience des hommes. Ils ont une très lourde responsabilité dans la crise de la morale contemporaine. Aussi je souhaite pour 1957, que dans un effort général, nous nous adonnions un peu moins à la défense de la licence intellectuelle, de la pathologie du goût, de la perversion du sens et du cœur, sans cesser pour autant de dénoncer, en l'illustrant, ce qui est négatif ou délétère. Seule la réalité pratique et la vérité dans tous ses aspects peuvent être les instigatrices d'un art humain, donc d'une société plus morale. (...)*

1957 peut être une grande année de la Belle Amour Humaine.

Ces dernières consignes données, il pouvait appareiller.

- Ah ! enfin! s'écria un enfant. Depuis le temps que tu nous parles de traversée. Où est le bateau, compose ? Décris-le nous, vite, combien de mâts, combien de tonneaux ?

Le conteur éclata d'un grand rire. Et beaucoup dans l'assistance firent de même.

- Petit enfant malicieux, pourquoi cherches-tu à mettre en difficulté un pauvre griot qui s'efforce du mieux qu'il peut à donner mots à cette histoire ? Tes yeux disent déjà ce que ta bouche essaie de méconnaître. Non, tu le sais bien, il n'y a pas de bateau, pas même une barque. Rien. Et si tu vois quelque chose tanguer au loin, chalouper, virer de bord, ce ne sera que la silhouette d'El Cacho, "l'homme caoutchouc", l'ouvrier mécanicien qui de son pas décidé se dirige une fois encore vers le "Sensation-Bar", vers la "manolita" qui ne sait pas encore qu'elle l'attend, la Nina Estrellita, petite étoile cubaine, reine de l'univers interlope de la Frontière ...

Mais peut-être, malgré tout, as-tu raison. Peut-être, en dépit des apparences, "El Cacho" est-il le nom d'un bateau cherchant, profitant de chaque marée, à aborder sur une île pas très différente de la nôtre, une île viciée, pervertie, vendue mille et mille fois, mais où, inconnue d'elle-même, survit pourtant une innocence inattaquée, une ingénuité à renaître... Oui, sans doute, le "Sensation-Bar" est-il à lui seul une sorte d'île Caraïbe. Mais si tu attends un véritable bateau, il faudra patienter encore. Il viendra. Même si la traversée n'aura pas l'ampleur que tu espères. A peine un court voyage empruntant le Canal de Saint Marc. A peine une nuit de mer, agitée certes, secouée de tempêtes et de vagues en furie, mais ne s'écartant que bien peu des rivages hospitaliers de l'île de la Gonave et de la Plaine de l'Archaie. Alors patiente un peu, le "Dieu-Premier" n'est pas encore à quai. Pour l'heure, il faut que je vous parle un peu mieux d'El Cacho et de la Nina Estrellita car vous allez finir par vous noyer au milieu de ces allusions sans fin, de ces demi mots énigmatiques.

Au commencement, il y a la solitude ...

Romancero des contradictions cardinales

- Voici donc El Caucho.

Trente ans, les premiers cheveux blancs, une solitude inexpiable, pas de vrais amis, des camarades, de bons camarades tout au plus. L'amitié véritable, c'est peut-être encore plus difficile à trouver que l'amour authentique, car y manque l'attrait sexuel qui décuple les chances de sentiment. Quelqu'un qui a à peu près les mêmes opinions que vous sur l'essentiel, c'est facile à rencontrer, mais quelqu'un qui a la même attitude du cœur, quelqu'un qui soit de la même "race" que vous quoi ! Quelqu'un qui vous sente palpiter, qui vous suppute comme avec un sixième sens. C'est pas facile (...) avant tout l'amitié c'est un sixième sens. Il est rare que deux être humains aient leurs antennes accordées à la même longueur d'onde et se branchent ainsi d'emblée l'un sur l'autre. Ça se cherche longtemps avant de se rencontrer, ça prend du temps. La bataille de la vie n'a jamais laissé le temps à El Caucho de découvrir cet ami. Oh, s'il avait vécu benoîtement, bien pépère, bien tranquille dans ses pantoufles, il aurait aisément rencontré un pantouflard de son espèce, mais El Caucho sait qu'il est de la génération de la tempête sur l'univers. El Caucho ne veut pas avoir à se reprocher au moment de crever d'avoir manqué un seul coup de feu qu'il aurait pu faire. Il se dira :

« Je n'ai jamais eu de vrais amis, je n'ai pas connu l'amour véritable, mais à qui la responsabilité ? ... Ce n'est pas faute d'avoir cherché. J'ai quêté passionnément. Les luttes sauvages de l'époque ne m'ont pas permis de trouver et n'ont pas habilité d'autres à me rencontrer. Tant pis. »

Je sais, il serait sans doute tentant de rapprocher cette description d'El Caucho des paroles d'un certain léopard dont il fut question hier.

Souvenez-vous ce que disait le léopard : *J'ai recherché le compagnonnage de mes semblables et je suis resté seul.* Mais là n'est sans doute pas l'essentiel. La solitude n'est pas un cas d'espèce mais une constante, une donnée essentielle de l'homme contemporain tel que le concevait Alexis.

La solitude, l'épouvantable, l'inexplicable solitude humaine !

C'est pourtant de là qu'il faut partir. Par cette image inversée de la Belle Amour humaine. Car chaque chose, dit Alexis, est déjà présente dans son contraire.

Ainsi en est-il du "Sensation-Bar" .

... Autour de ce bar, au milieu de cette odeur de putain, odeur de chien putride, flottaient aussi de fugaces, de timides, de tendres et persistantes fluences angéliques... (...) Dieu ! Tout cela autour d'un bar de bordel ! Certes, une pétarade touffue, offusquante, multiple d'exhalaisons de mâles en rut, chiens putrides, mais également au milieu de ce bouquet affreux, la cire vierge, la plume sylvestre et joyeuse, disant que le cœur humain est divers et que tout lui appartient. L'âme des "manolitas" empuantit, c'est vrai, mais elle fleurit et trouble en même temps. Leur âme "n'a pas fichu le camp par leur trou béant" ainsi que tu as osé le dire, El Caucho. La vérité est toujours double, irisée, diaprée, nuancée (...). La Nina Estrellita, c'est tout cela, toutes les pestilences des chiens crevés, mais c'est aussi une ultime, précaire, mourante, mais toujours précieuse musiquette de parfums sans espoir.

Écoutez encore. Voici La Nina Estrellita.

Quelle nature paradoxale que la sienne ! Quel dynamisme vital dans sa petite carcasse ! C'est fou ! Elle se sent ce matin comme un ballon de baudruche !... Parfois elle tombe en chute libre, elle dégringole, vertigineusement, le petit ballon se sent mourir, il touche le fond de tous les abîmes, le gouffre de l'amère angoisse. Il est perdu ? Il a sombré ? Non ! Miracle ! Un tout petit coup de vent ... Le ballon s'enlève, il monte, monte en plein ciel bleu... La Nina Estrellita remonte par ses propres forces qui sont inépuisables comme la force qui anime les saisons ... Il n'est que deux forces contraires, le chaud et le froid qui, en se combattant, se combinent en proportions différentes et engendrent les saisons (...). Tout cela c'est la vie ! La vie unique en sa dualité, en sa duplicité fondamentale, en ses deux iris de nuances, sept couleurs qui se muent, se naquent, se chromatisent autour des deux dominantes extrêmes.

Il y a deux. Partout. Comme l'homme et la femme. La solitude et l'amour. La solitude au milieu même de ce que l'on pourrait prendre pour de l'amour. Car après tout, El Caucho et la Nina, sont, chacun à leur manière, des professionnels d'une forme d'amour. Lui, le militant ouvrier, toujours prêt à faire le coup de poing pour défendre une cause qui lui paraît juste - c'est d'ailleurs pour cela qu'il a dû quitter Cuba, son île natale. Elle, la "manolita", "l'horizontale", c'est d'amour aussi qu'elle

vit, recevant jour après jour sur son corps meurtri les assauts répétés des "marines" en goguette. Comme on dit, elle fait commerce d'amour - c'est pour cela qu'elle a, elle aussi, quitté Cuba, la même, pour devenir la petite Reine de la Frontière. Exilée, comme El Caucho, comme lui elle est seule malgré les mimiques quotidiennes de la passion et de l'extase.

Seule, elle l'est d'autant plus qu'elle refuse de jouer le jeu de l'espoir, jeu auquel s'accrochent ses consœurs pour survivre. L'amour véritable, elle le sait, cela n'est pas pour elle.

Elle a vécu jusque-là sur le postulat, l'idée préconçue que sa vie entière se déroulerait toujours de façon linéaire, dans la même direction, selon un schéma arrêté par quelque dieu fou. Elle a vu sa vie comme une droite, de l'extérieur, la définissant d'après la seule norme de la profession dite de joie, suivant le canevas collectif, valable pour toutes les petites putains de la Caraïbe : l'apprentissage difficile, l'admission au sérail, la lutte pour la notoriété et la "gloire", la belle époque puis la lente dévaluation, enfin, selon ce qui a pu être amassé, la fin dans le ruisseau, l'activité d'entremetteuse ou la petite retraite triste et nostalgique... (...) Aujourd'hui elle est tout bonnement devant un mur, parce qu'elle ne s'est pas préparée à faire face aux problèmes qui devaient un jour ou l'autre l'assaillir. Elle n'a pas voulu voir que les autres putains n'arrivent à équilibrer leur vie professionnelle que grâce à une vie rêvée, un mirage intérieur, illusoire peut-être mais auquel elles doivent s'agripper de toutes leurs forces. (...) Elle a fait un raisonnement mathématique juste mais humainement faux : étant donné qu'il est impossible qu'une putain trouve si vite un amour véritable, qu'elle n'est pas libre, que tous ses actes sont faussés par cette morale sociale qui la condamne et par les exigences pratiques de sa fallacieuse révolte dans la lutte pour l'existence, cette chimère est en conséquence inutile. Pas d'utopie pour moi, C.Q.F.D. !

Ce qui tue La Nina en dernière analyse, c'est la morale. Elle veut croire, secrètement, au grand amour et à la beauté, voilà pourquoi elle a refusé de se payer comme les autres un chulo³³ qui la caresserait et lui donnerait une minute d'illusion.

Dans la petite île du "Sensation-Bar" La Nina est en exil - il n'y a que sa chambre, lorsqu'enfin elle s'y retrouve seule, face à cette image de la Vierge del Pilar qu'elle vénère et questionne régulièrement, il n'y a que cette chambre, peut-être, qui prenne l'apparence d'un havre, d'un lieu d'asile...

Il y eut quelques murmures dans l'assistance. Le compose s'interrompt.

33 chulo : maquereau (note J.S.Alexis)

- Oui, je vous entends, habiles trouveurs d'aiguilles dans des bottes de paille. Vous vous dites - mais c'est toujours la même histoire - que ce havre, cette petite chambre, ce refuge au fond de l'exil, ressemble terriblement à celui dans lequel notre Jacques-Stephen est en train d'écrire... Cessez donc un peu de toujours chercher dans les histoires de pâles transcriptions de la vie de celui qui les invente ! A ce jeu-là, il n'y en aurait que pour ça. Je vous ai dit une bonne fois pour toute que *L'espace d'un cillement* n'est rien d'autre que le propre voyage de retour de Jacques-Stephen Alexis! Alors les similitudes de ce genre, malins comme vous êtes, vous en trouveriez à chaque page, mais nous n'en serions pas plus avancés pour autant. Cessez donc, que je puisse reprendre. Vous allez finir par me faire perdre le fil.

Le compose se calma et reprit.

- *Pas d'utopie pour moi*, voilà le fond de la pensée de La Nina. ou plutôt voilà le fond de son absence de pensée. Car La Nina n'est qu'un ballon de baudruche dont il a été question, ballotté au gré du vent, au gré de l'instant, l'angoisse succédant à l'exubérance, et l'exubérance à l'angoisse grâce à quelques comprimés de "Maxiton". La Nina est un être de la minute présente. Sans utopie, mais aussi sans passé. Sans rêves, mais sans souvenirs aussi. D'un côté, l'oubli. De l'autre, l'absence de lendemains. L'opacité la plus totale règne sur chacun des versants de sa vie.

D'autant que la seule chose que l'on pourrait croire vivante en elle est désespérément morte. Son corps est mort au plaisir - à moins qu'il ne s'y soit jamais éveillé, elle ne sait plus.

Peut être bien qu'au début de son expérience sexuelle ressentait-elle pendant une fraction de seconde, un petit éclair fugace, combien frêle, assourdi, sans goût défini alors que ses sucs s'épandaient ? Peut-être même n'est-ce qu'un souvenir imaginaire, un souvenir qu'elle a fabriqué longtemps après ? En tous cas, très vite, presque aussitôt même ça ne s'est pas reproduit. Elle ne cesse jamais d'être lucide au cours des rapports sexuels, s'analysant, se scrutant alors même que les amants s'escriment sur elle (...), l'expérience qu'elle a de l'amour est si décevante qu'elle n'y comprend plus rien, très vite, à peine déflorée par un passant de rencontre, elle commença à se donner aux hommes pour une bouchée de pain - elle avait alors treize ou quatorze ans et cessa d'éprouver quoi que ce soit.

La voilà donc notre Nina Estrellita, cette femme-enfant moitié gamine, moitié "zombi". S'il est vrai, comme on l'a dit, que notre peuple a fini par devenir un peuple de "zombis", la voilà donc l'emblème de ce désastre, notre terre hébétée comme après le passage d'un cyclone qui aurait duré des décennies. La voilà !

La Nina est au point mort des contradictions cardinales : ni amour, ni haine,

pour quoi que ce soit, mais stupidité, indifférence complète, une indifférence, une hébétude que n'a jamais historisée ou peinte aucun Watteau au monde. La Nina est au point mort du passé et du futur, elle n'a pas d'histoire, pas de devenir, elle est au point critique du Temps, le présent ne fuit même pas, peut-être même qu'il n'est pas. La Nina est suspendue à égale distance entre la sensation et l'image, elle est crucifiée entre la perception et la pensée, elle flotte ... La Nina n'est même pas morte, ce bonheur n'est pas pour elle(...) On pourrait choisir un des ovales du visage de la Nina Estrellita pour le portrait d'une sorcière, pour celui d'une madone ou pour exprimer la candeur d'une fillette.

Pourtant, comme notre île, "zombifiée" comme elle, il n'en est pas moins vrai que les fastes de son apparence sont indéniables et que quelque part, en elle, tout au fond d'elle, enfouie dans une gangue qui la menace de paralysie, l'innocence de son cœur est encore prête à battre...

Voyez ça ! Moi aussi je me laisse aller à ces comparaisons sans fin que je vous reprochais tout à l'heure! Que voulez-vous, elles sont plantées là comme des récifs difficilement contournables ! ...

Mais continuons. Car tout cela va être ébranlé au cours de la Semaine Sainte qui commence. Le Dimanche des Rameaux se termine. La solitude de La Nina vacille déjà. Celle d'El Caucho tressaille de même.

La rencontre vient d'avoir lieu. Elle va se déployer, trouver son chemin, plutôt, dans la lente pérégrination des sens renaissant un à un. Ce qui est presque mort va finir par s'ébrouer. La mémoire et les images du futur vont faire leur œuvre.

Avant de vous guider pas à pas le long de cette redécouverte des sens, je voudrais, encore une fois, faire une petite parenthèse.

Je ne voudrais pas que vous vous mépreniez ! Je ne voudrais pas que vous finissiez par croire que ce "voyage" de La Nina Estrellita et d'El Caucho vers les rivages lunaires de la Belle Amour Humaine, que ce "voyage", dis-je, n'est tous comptes faits pas très différent d'une naissance à laquelle, je crois, quelqu'un ici, en mon absence, vous avait convié dès notre première soirée : je veux parler de celle d'Hilarius Hilarion! Après tout, pourriez-vous dire, lui aussi sortait de la nuit et peu à peu accédait à la lumière du Général Soleil, à la lumière d'une conscience neuve et limpide.

La différence est pourtant de taille.

Dans *Compère Général Soleil* - si du moins on vous en a parlé avec fidélité et capacité (disant cela, le compose cherchait dans l'assistance l'homme qui, le premier soir, lui avait ravi la place pour conter la naissance d'Hilarius Hilarion) - dans

Compère Général Soleil, il y a, sous les envols de la langue, sous le foisonnement des descriptions de notre île, ponctuant l'amour naissant puis grandissant d'Hilarion et de Claire-Heureuse, il y a malgré tout un discours - Roumel, Jean-Michel sont tout d'un bloc, comme si leur idéologie se suffisait à elle-même. Plus que des individus, ce sont des "communistes" que rencontre Hilarion, des communistes sans faille, des hommes de marbre. Or, El Caucho, c'est bien autre chose. Militant, il l'est. Communiste, sans doute. Mais on pourrait dire que tout au long de *L'Espace d'un cillement*, cela n'intervient qu'en toile de fond, comme quelque chose que l'on sait, que l'on a découvert au détour d'une phrase, mais qui n'envahit pas le reste du récit. C'est une donnée, c'est tout. El Caucho est militant comme il est cubain, mécanicien. Une caractéristique parmi d'autres. Et d'ailleurs, quand il est fait précisément référence aux activités d'El Caucho, ce n'est pas toujours à son avantage !

C'est ce que je n'aime pas en toi, El Caucho, tes colères... Quand tu es en colère tu te renies toi-même, tu cesses d'être El Caucho à ces moments-là, tu deviens un homme "en général", un "secrétaire", un numéro de l'organisation ...

El Caucho est un homme, simplement un homme, avec ses emportements et ses joies. S'il n'était qu'un militant, sûr qu'il s'efforceraient de "convertir" La Nina, d'analyser devant elle la prostitution comme un mode de l'exploitation capitaliste... Je dis cela car je sais que quelques puristes es-socialisme le lui ont reproché. El Caucho, disent ces cœurs secs, "vit essentiellement un rapport individuel avec une prostituée La Nina, projetant ses sentiments de générosité, d'amour universel sans politiser à aucun moment la condition de prostituée et par là-même la prostitution"³⁴ C'est vrai, El Caucho, en dehors de son travail, ne "politise" rien. Surtout pas La Nina - alors que Roumel et Jean-Michel, eux, s'efforçaient de "politiser" le monde qui entoure Hilarion. Aussi, ce n'est pas à une idéologie qu'El Caucho finit par révéler La Nina, mais à elle-même, à ses sens, à son passé, son propre destin qui de toute évidence ne sera pas celui auquel El Caucho s'attendait. Et dans l'affaire, El Caucho finit par apprendre beaucoup de lui-même, de son propre passé qu'il croyait pourtant maîtriser.

Alors, dira-t-on (et disent les esprits secs dont je viens de vous parler) *L'espace d'un cillement* ce ne serait "que" un roman d'amour ? Pour- quoi pas ? Une chose est certaine, le "voyage" qu'entreprennent La Nina et El Caucho est un "voyage" dont la destination n'est pas ailleurs que dans "la lune" . Non qu'ils n'aient les pieds sur terre, mais ce qui est en jeu n'est pas balisé - comme dans *Compère Général Soleil* - par une idéologie déjà prête à fonctionner. Alexis, lui-même, qui s'y aventure, en accepte le risque. Il ne s'agit plus de conter la naissance d'un individu à quelque chose qui existe

34 Anne Marly, *Conjonction*, février 1978

mais à quelque chose qui est à inventer : La Belle Amour Humaine. Quelque chose qui ne nie pas la prise de conscience d'Hilarion mais qui, plus précisément s'élabore à partir d'elle. C'est sans doute pour cela que du militantisme d'El Caucho, de son idéologie, on n'a que quelques vues précises mais fugaces, comme un quai qui s'éloigne lorsque le bateau a largué ses amarres. Non que la terre soit rejetée, mais parce qu'elle n'est qu'un point de départ.

Si *Compère Général Soleil* était l'avancée d'une inconscience à une conscience, *L'Espace d'un cillement* est celle, conjointe, d'une conscience délibérément éteinte et d'une conscience insatisfaite. Il n'y a plus un positif et un négatif - et la marche de ce négatif (la nuit) vers ce positif (le Général Soleil) - mais deux composantes des multiples variations de l'un vers l'autre, qui, telle l'humeur de La Nina, peuvent *avoir sept couleurs différentes autour de chacune des deux tendances, la négative et la positive*. On pourrait se demander pourquoi il en est ainsi et avancer, en guise d'explication, que la prise de conscience de *Compère Général Soleil* sur laquelle reposait la première tentative de retour de Jacques Alexis, se solda en fin de compte par un échec. Elle n'était pas suffisante pour prémunir de l'exil. Peut-être plus, même. Dans sa rigueur, elle maintenait en exil car elle ne prenait pas en compte la complexité de la terre natale à rejoindre. L'ultime tentative de retour ne pouvait être risquée qu'avec des armes plus abondantes, et plus fines à la fois. De même qu'il ne suffit pas de retourner pour se libérer de l'exil, de même il ne suffit pas de prendre conscience de l'oppression et de la nécessité du combat pour en sortir. Le retour physique ne peut-être qu'un instrument du retour véritable. La prise de conscience et l'aspiration à la lutte qui en découle ne peuvent être que le point de départ de la véritable Amour Humaine. L'un comme l'autre ne se suffisent pas à eux-mêmes. Et d'ailleurs ce n'est sans doute pas un hasard que le retour et la prise de conscience d'Hilarion se soient échoués là-même où ils auraient dû commencer à devenir effectifs. *L'Espace d'un cillement* serait alors le prolongement de *Compère Général Soleil*, son approfondissement ? Une fois arrivé à la frontière - oui, vous l'avez remarqué, La Nina vit à La Frontière - il faut se mettre à construire, tout construire, pas à pas, jour après jour, sens après sens pour que le Retour soit vraiment là, pour que l'éblouissement entrevu dans la splendeur du Général Soleil ne soit pas aveuglement et illusionnisme mais pénètre la terre enfin atteinte.

Voilà sans doute pourquoi Alexis part de si loin, de la solitude, de la "zombification". Voilà pourquoi les sens doivent un à un être retrouvés. Dans leur réveil qui nécessite patience et application miroite pourtant déjà l'éclat du Général Soleil.

J'ajouterai encore ceci. Dans *Compère Général Soleil*, Alexis s'est malgré tout donné une place en la personne du Docteur Jean-Michel, celle de celui qui sait et vers le savoir duquel avance Hilarion - "*Tu diras à Jean-Michel de bien suivre la route qu'il voulait me montrer...*" Ce n'est pas Jean-Michel qui fait le chemin, il se contente de guider Hilarion.

Dans *l'Espace d'un cillement*, Alexis s'est délibérément placé - si on pense qu'il y a beaucoup de lui dans El Caucho - au milieu du flot tourmenté. Il ne guide pas La Nina. Il l'accompagne. Il marche avec elle.

Les sens retrouvés

- Le docteur Chalbert avait déjà prévenu La Nina :

Excuse-moi d'être brutal avec toi, La Nina, mais c'est la vérité, tu t'es suicidée, tu es morte à la vie consciente, seul ton enterrement n'a pas encore été chanté... A chacun sa nature... A certaines questions nul ne peut répondre à la place d'un autre... (...) A chacun sa vérité donc, sa croix, le chemin qui s'offre à lui... Il faut beaucoup de volonté, La Nina, pour affronter sa vérité les yeux grands ouverts et choisir son chemin de plein gré, délibérément... Toutefois, si on réussit cela donne de la joie... (...) Si un jour quelque chose doit survenir pour transformer ta vie, ça éclatera tout d'un coup dans ta tête, dans ton cœur d'abord... A ce moment-là, tu sauras où tu en es, mais savoir si tu auras le courage de prendre ton véritable chemin... Ce jour-là peut aussi bien être celui de tes funérailles si tu te laisses emballer sans avoir mûrement réfléchi !

Oui, il l'avait prévenue. Maintenant elle est face à son destin et la mort peut être une façon de le refuser. Tout ça à cause d'un homme. Tout ça à cause d'El Caicho qui n'a pourtant fait que la regarder. Qu'elle n'a pourtant fait que regarder. C'était déjà l'éveil du premier sens. La vue.

Pourquoi a-t-elle ainsi scruté cet homme ? D'où lui viennent ces dons d'inquisiteur ? Quel démon la pousse ? N'est-elle pas La Nina Estrellita, une putain qui, jusqu'au jour de sa mort restera solitaire, sans amis, sans amours, sans personne ? Plus rien ne peut donc lui être promis alors ?

...Que lui importe le mystère de cet homme ? Où cela se situe-t-il dans son être, ce besoin de connaître ? C'est tout nouveau, ça, rien ne l'a intéressée jusqu'ici... C'est inquiétant... Un nuage passe sur sa joie... Elle sait que l'homme va arriver tout à l'heure, infailliblement. Elle sera aussitôt empoignée par la curiosité, invinciblement portée vers lui ... Elle a peur de cet homme !... Oui, elle en a peur, peur d'elle-même autant que de lui. En somme, sa vie a été sans drames jusqu'ici, qu'est-ce qu'elle ne va pas chercher pour compliquer sa pauvre existence de neurasthénique !...

Mais comment résister à l'irrépressible ? Comment refuser l'inéluctable ? Voilà où en est La Nina au soir du Dimanche des Rameaux.

Pour El Caucho la question est inverse. Comment atteindre ce qui se refuse ? Il n'a pas peur. Mais quelque chose le taraude depuis qu'il a regardé La Nina et tandis qu'accoudé au comptoir du "Sensation-Bar" il continue de la regarder, indirectement, dans un miroir.

Ça, El Caucho, qu'est-ce que c'est que ces blague ? Tu ne deviendrais pas dingo par hasard ? Manquerait plus que ça ! Tu as connu toutes sortes d'aventures, la faim, la soif, la solitude, la prison, l'exil, la bagarre, le pays d'Absurdie, le souffle de la mort t'a effleuré le front plusieurs fois, il ne te restait plus qu'à tâter de la folie !... Tu lis des livres qui sont trop compliqués, trop forts pour ta cervelle. C'est ça, tu dérailles ! ...

Mais cette vision, comme l'attrait de La Nina, ne peut être contenue.

Soudain, une sarabande étrange gambille dans sa tête. Des formes et des images qui volent, se croisant, se décroisant, s'entrecroisant et descendant sur l'écran de sa mémoire. L'ellipse véritable, véridique, du visage de La Nina Estrellita s'impose à lui et, immobile, se projette à la surface de l'étang aux souvenirs (...) A peine ébauchée, l'épure se dissipe, tout vole, des bouches, des yeux innombrables, des lignes ophidiennes qui s'entortillent et se nient sans cesse parmi tous les bruns, tous les ocres, tous les jaunes d'or, tous les miels des visages caraïbes... A la surface du lac, quelques derniers remous, des cercles qui voyagent vers l'infini ...

Et ce n'est que le commencement. Car le surlendemain, El Caucho va même s'absenter de son travail, comme ça, pour rien, ou plutôt, si : pour tenter de retrouver ce visage. Car il est sûr qu'il l'a déjà vu, qu'il le connaît. Mais d'où ?

Qu'est ce qui l'a pris aujourd'hui ? D'abord ce n'était pas le jour de s'arrêter de travailler. Malade ? De la blague ! El Caucho n'est jamais malade. Ces jours derniers, il a dépensé sans compter, il a dépensé plus d'argent qu'il n'en a gagné dans la semaine, sans compter les dix dollars qu'il a emprunté à Mme Punez (...). Il n'a plus personne au monde, faut pas faire le mariolle, où ça le mènera toute cette histoire pour une fille ?... Tout ça, c'est l'âge qui vient. (...) El Caucho se rappelle... Elle avait des yeux comme si elle était aimantée... Aimant ?... Aimer. Ça doit avoir la même origine... Pourquoi s'est-il ainsi saoulé la gueule aujourd'hui ? Dis, El Caucho, pourquoi ?... Il y a des gars qui n'auraient pas compris. Il y a des gars qui auraient dit :

« Le camarade El Caucho a bu aujourd'hui, il était ivre... Le camarade El Caucho mérite une sanction... Quand on a les responsabilités syndicales du camarade El Caucho... Quand on a l'éducation politique du camarade El Caucho... »

Il a suffi d'un regard. Un seul regard a déclenché cette marche irrésistible qui, bien que remontant un à un les sens au fil des jours de la Semaine Sainte, ne trouvera son dénouement provisoire que dans le passé.

Non ! Il n'arrive pas à retrouver ce visage perdu. S'il le retrouvait il trouverait le nom et tous les détails seraient revenus. El Caucho a le visage dur. Ça, c'est le plus grand pari de toute sa vie aventureuse ! S'il retrouve ce qu'il cherche, s'il peut bâtir l'avenir sur le passé, il tentera le pari. Tout se construit sur le passé ...

Tout, oui. Mais particulièrement le retour ! Là est peut-être l'enjeu de tout cela. Si les sens, l'un après l'autre, permettent qu'à la fin de la Semaine, Jour de Résurrection, le passé soit retrouvé, alors sera retrouvé du même coup le point à partir duquel le retour peut se faire, son point d'ancrage. De lever de l'ancre, plutôt.

Après la vue vient la découverte par l'odorat.

La Nina tourne autour de l'homme effondré au bar... (...) Il se dégage de lui une bizarre odeur ou plus exactement le mélange de quatre odeurs : huile lourde, sueur épaisse, tabac, tristesse... (...) La Nina s'emplit les narines de cette odeur, elle respire, elle boit les émanations de l'homme affalé contre le comptoir. Une étrange griserie s'empare de La Nina. Elle flaire l'homme, le respire joyeusement avec une légère exaltation. C'est ça ! Elle est comme un oiseau ce matin !

Oh ! enfants, si nous pouvions avoir le temps ! Je vous décrirais toutes les senteurs que La Nina vient humer dans les parages d'El Caucho ! Je vous emporterais dans l'entremêlement des sensations que décrit Jacques Alexis ! Et vous les sentiriez vous aussi, toutes ces odeurs que La Nina doit "rêver" pour pouvoir les retrouver tellement elles submergent ses narines ! Il y en a tant ! Elle y apprend tellement ! Beaucoup plus que par la vue. Des choses différentes, du moins. Oui, si nous avions le temps, je vous raconterais aussi comment au milieu des odeurs *de chien crevé* qui émanent du bordel, El Caucho approche une à une les senteurs de La Nina Estrellita : *...C'était une touffeur fraîche de lait, un peu acide, humide, l'odeur qu'a la vie quand, gamin, on se couche dans un pré sur le dos, le visage tout près de la terre pour traire une chèvre et faire couler directement dans la bouche le giclement de son pis ...*

Ensuite, si nous avions le temps, je vous dirais ce qu'il en est de l'ouïe. Comment au milieu des pétards de Carnaval, au milieu des cris, des musiques et des chants, El Caucho perçoit la voix de La Nina qui défoule toute sa rancœur sur "le Juif", cet énorme mannequin truffé de paille, censé représenter les grands prêtres juifs du sanhédrin qui condamna Jésus. Je vous dirais ce que La Nina entend dans le cri d'El Caucho - "Laissez-moi passer" - alors qu'il se précipite pour arracher un enfant à la

marionnette qui s'embrase. Vous sauriez même comment il y déchire le magnifique pantalon qu'il vient de louer pour l'enterrement d'un camarade de travail.

Puis il y aurait le goût. Je vous enivrerais du souvenir laissé dans la bouche de La Nina par le premier baiser d'El Caucho - ...*Sa lèvre est une goyave dure, un peu alcaline, salée, râpeuse, qui provoque une sorte de grattement, de picotement, incitant à prolonger le contact ...* Vous vous extasieriez du suc laissé entre les lèvres d'El Caucho par celles de La Nina - ... *Elle s'est rapprochée tout près. Leurs souffles se sont croisés ...Puis c'était comme une libellule qui se posait sur sa bouche, qui s'y promenait en frémissant. Ensuite, ça a changé, ça s'est transformé... Une langue effilée lui léchait les lèvres à petits coups... Que c'était bon, sacré Bon Dieu !... Une langue comme un petit sucre d'orge, une sucette rose... Mais elle n'avait pas le goût du sucre d'orge, c'était plutôt...*

Voyez, à peine je m'y laisse un peu aller je ne peux plus m'arrêter. Il y aurait de quoi continuer ainsi toute la nuit.

Resterait encore le toucher, le dernier des cinq sens, le moment où sous les caresses d'El Caucho La Nina redécouvre enfin une alchimie qu'elle avait cru définitivement perdue. Mais là, je vais quand même prendre un peu de temps. Car avant que cela n'arrive, passées les premières approches, les premières caresses - ...*elle s'abandonne, languide, le corps tremblant* - commence la remontée têtue vers les souvenirs perdus.

- *N'as-tu jamais eu une chemise à carreaux ?* demande La Nina

- *Je crois que je vais me rappeler,* répond El Caucho.

Il trouvera. Au milieu de la nuit. Alors que La Nina s'est endormie. Il la réveillera.

- *Allons, Eglantina ! ... Il faut que tu te réveilles ! Eglantina !...*

Oui, Eglantina, l'Eglantina de son enfance, la petite Eglantina Covarubias y Perez, de Oriente, Cuba.

- *Je m'étais perdue ...* " dira-t-elle

Mais lui, elle ne le retrouvera qu'à l'instant où enfin son corps redécouvrira les sensations effacées :

- *Rafaël ! Rafaël ! Mais je suis amoureuse !...*

Elle le fut pour la première fois. Elle le fut jusqu'au matin.

Un roman d'amour s'arrêterait sans doute ici. *L'espace d'un cillement* continue, cap sur le sixième sens, introduit par ces mots de Jacques Roumain :

" C'est comme une complicité de cœur à cœur, ça vient tout naturel et tout vrai,

avec un regard peut-être et le son de la voix, ça suffit pour savoir la vérité ou la menterie... "

Le passé est retrouvé. Les sens ont permis l'union. En ce Samedi Saint qui attend la Résurrection, il s'agit de bâtir le futur. Sera-t-il seulement possible?

"Oh, Raphaël ... Je ne voudrais pas que meure ce que tu as libéré !

Comment empêcher que cette Nina ruine le seul bien d'une Eglantina qui n'a toujours que onze ans !

Que peut-il lui répondre ?

Il prétend que toutes les amours contemporaines sont difficiles ... Il dit que l'amour de notre temps est aveugle, boîteux, paralytique, irrationnel, mystique parce que l'homme d'aujourd'hui est encore tout cela, qu'il est un homme-charnière entre deux types d'humanités : le spécimen de la semi-animalité et le spécimen de l'avenir... Il soutient qu'un jour il n'y aura plus de manolitas, qu'un jour notre espèce et notre organisation sociale arriveront à l'âge de raison et seront dégagées des derniers raptus animaux, de l'irrationnel et de l'illogisme qui nous mènent encore ... Il certifie qu'un jour l'homme deviendra enfin une personne humaine, une personne de raison... Il déclare qu'il veut qu'elle soit sa compagne dans la tempête qui souffle sur l'univers ... Mais sait-il bien à qui il parle ? ..

Ce qui est né au bout de ces six jours, dans le contact de ce sixième sens, ce n'est que la promesse d'un avenir incertain, un avenir dont peu de choses existent encore. Pourtant, lorsque la nuit revient :

Ils sont toujours enlacés. Ils sommeillent. Ils se réveillent pour s'aimer encore. Ils se rendorment. Ils sont deux enfants retrouvés de la Caraïbe radieuse. Ils seront premiers de cordée vers l'âge de la raison de l'humanité, le temps où la contradiction entre la sensibilité et la raison sera dépassée, l'âge de l'amour ...

Premiers de cordée ? Peut-être. Mais la voie n'est pas encore ouverte ! Encore moins le sommet est-il atteint !

Un roman d'amour aurait pu s'arrêter avant ce sixième sens. Un roman utopiste aurait pu s'arrêter après. *L'espace d'un cillement* continue. Pas pour longtemps. Juste le temps d'amorcer le départ dont le deuxième volet de la trilogie aurait dû être la suite.

La Nina s'en va.

...Oui, elle l'aime, elle l'aime à un point tel que ça ne peut pas s'exprimer. Il lui a donné une ondée de plaisir royal. Elle n'avait pas imaginé que cela pût exister. Il est son roi, mais elle part, elle s'en va... Elle doit tenter de redevenir une vraie femme, une compagne digne de lui, elle va se battre pour voir si elle peut se débarrasser de

La Nina... Ça durera ce que ça durera, un mois, six mois, un an, mais elle va travailler pour vivre, elle va essayer de tuer La Nina. Si ça marche, elle reviendra d'elle-même le retrouver, sinon ...

Le retour n'est pas encore accompli. Il ne fait une fois encore que commencer.

Romancero pour demain

Les nouvelles qui parviennent de Port-au-Prince ont beau persuader Jacques-Stephen qu'il est de plus en plus nécessaire qu'il rentre, il ne s'y résout pas tout de suite. La tâche n'est pas finie. On pourra ergoter longtemps là-dessus. Alexis a-t-il entrepris d'écrire dans la lancée de *L'Espace d'un cillement* cette *Étoile absinthe* qui devait en être le prolongement ? Ou a-t-il attendu d'être en Haïti pour s'y mettre ? Les indices manquent. Pour ma part, tout me porte à croire que c'est en exil qu'il a continué de suivre l'échappée de l'Églantine. Il a remis le manuscrit de *L'espace d'un cillement* à Gallimard. Mais la main ne pouvait s'arrêter. Il faudrait qu'on l'arrache de sa table.

A peu près en même temps que celui de *L'espace d'un cillement*, Alexis a remis le manuscrit du *Romancero aux étoiles*. Mais ces contes-là sont prêts pour la plupart de longue date. Je pensais que cela ne serait pas nécessaire, mais je crois qu'il vaut quand même mieux dire quelques mots de ce *Romancero*. Après tout, n'est-ce pas un hommage à notre art de compose qu'Alexis voulut y rendre ! Écoutez comme avant de tirer les contes, il se met à l'école du Maître des Sambas, le Vieux Vent Caraïbe.

"Tonton, répondis-je au vieux Vent Caraïbe, vous êtes le plus grand compose, "Tequina" et tireur de contes de chez nous, de vous j'ai tout à apprendre... Mais vous avez dit que nous semblions oublier, dans la plaine et sur les côtes, le vieil art de jadis et de toujours, bref que nous négligeons la fantaisie... Moi aussi je m'essaie à raconter les belles histoires, selon vos leçons. Vous me direz si c'était ainsi que l'on faisait naguère..."

Croyez-moi, enfants, Alexis n'avait rien à envier au Vent Caraïbe. Il avait bien appris la leçon. Mais d'où vient alors ce sentiment que le *Romancero* est un livre anachronique ? *Une fantaisie !* - c'est Alexis qui l'écrit. L'heure ne semble pourtant pas devoir être à la fantaisie. Or le *Romancero* est avant tout un plaisir des mots, un plaisir de l'art de conter. Qu'Alexis l'ait dédié à Florence, sa fille, n'est bien sûr pas un hasard. Ici, du "réalisme" et du "merveilleux", cela ne fait pas de doute, c'est le "merveilleux" qui triomphe, grandiose, exalté. Comme si dans ce recueil l'exil n'avait pas de place. Ni le retour, d'ailleurs. Comme si tout ce nécessaire parcours

douloureux, nécessaire, en était évacué. Comme s'il n'avait même pas lieu d'y être. Le *Romancero* est le livre utopique de celui qui n'aurait pas à assumer les contradictions, il se déploie dans un temps et un espace où ces contradictions ne sont pas à l'œuvre. Le *Romancero*, c'est la continuation du travail commencé à l'époque du retour en Haïti en 1955, retour aux origines, retour aux fondements de la culture haïtienne. Comme s'il n'y avait pas eu à repartir. Comme si le *Manifeste du Réalisme Merveilleux* avait immédiatement trouvé terre et application. Comme si l'épuisant détour de *L'espace d'un cillement* et de ce qui devait le prolonger n'était pas nécessaire. Oui, enfants, le *Romancero aux étoiles* est le romancero d'un temps qui n'existe pas encore. Ancré dans les faits et gestes du bref séjour de 1955, et pourtant déjà bien plus loin, bien en amont de l'exil auquel il a fallu se résoudre pour pouvoir véritablement aborder. C'est l'utopie d'un pays qu'il n'y aurait pas à quitter.

Peut-être est-ce pour cela que certains se sont méfiés de ce livre.

Quoi ! Alexis se laissait aller à la fantaisie ! A l'innocence du dire et du conter ! Quoi ! Il faisait fi des luttes et des détresses ! Plus que tout autre, le *Romancero* est le livre du "comme si", vous savez bien, enfants, "on dit que je serais le roi", "on dit que je serais la princesse"... Le *Romancero* ce serait "on dit qu'il serait possible de vivre en Haïti", "on dit qu'il n'y aurait pas à se battre tout le temps", "on dit que l'exil ne serait plus le triste rudiment de notre existence", "on dit que Jacques Alexis n'aurait pas eu à lutter pour un retour jamais réalisé", "on dit qu'il n'aurait pas eu à mourir".

Oui, enfants, que personne ne perde une occasion d'entendre les contes de ce *Romancero* car peut-être sont-ils tels que l'on pourra écrire demain, quand vivre et non plus survivre sera possible sur notre île !

S'élancer en plein ciel

- Nous voici parvenu au moment où s'ébroue le dernier mouvement hélas inachevé de l'œuvre de Jacques-Stephen. Et cette fois encore il faut prendre au sérieux les citations auxquelles il a recours pour introduire son propos. Dans chacun de ses livres elles sont comme des petites bornes qui indiquent la route. Préludant à *L'Étoile absinthe* et lui donnant son titre, ce sont paroles de l'Apocalypse de Jean qu'il nous propose dans l'attente toujours repoussée du matin de Pâques.

« Et il tomba du ciel une grande étoile ardente comme un flambeau : elle tomba sur le tiers des fleuves et les sources des eaux. Le nom de cette étoile est Absinthe et beaucoup d'hommes moururent par les eaux parce qu'elles étaient devenues amères...»

Ainsi en sera-t-il, dit l'Apôtre, lorsque le troisième ange sonnera de la trompette en prélude au "Grand Jour de Dieu" !

On le voit, ce n'est pas à des jours de douceur et de paix que convie *L'étoile Absinthe*.

Si *L'espace d'un cillement* était le temps du sentir, *L'étoile Absinthe* est celui de l'agir.

Il faut en finir ! A quoi bon rester là à ressasser des décisions déjà prises? Pourquoi ratiociner sur les petits détails d'un choix désormais irréversible ?... On vit, on meurt ! S'élancer en plein ciel comme l'oiseau bleu de la foudre... La pensée est bâtarde, devient un vice contre nature, quand elle ne sert pas de prologue à l'action ...

La lente approche des sens a laissé place à la frénésie d'action. Vue, odorat, ouïe, goût, toucher se mêlent tout à coup, s'entrechoquent, se catapultent dans la précipitation des gestes. Le calme écoulement des jours et des nuits est tout à coup débridé. Partir met tout en éruption. Même les éléments. Et la furie de la mer qui guette l'Églantine n'en est que la manifestation la plus violente.

- "Pareillez !... Déchargez le foc ! ...

- "Remontez l'ancre !... "

- "Déchargez les voiles !... "
- "En avant toute !... "

Voilà, ça y est. Le Dieu-Premier s'éloigne du quai de Port-au-Prince. De la Frontière, où croupissait La Nina Estrellita. L'Églantine s'éloigne de la petite "manolita".

L'Églantine se tait (...). Elle est empoignée par la corrida des souvenirs. Dans la ville qui s'éloigne le taureau fou de la vie se rue dans une charge bondissante et rebondissante, tournique sur lui-même, fonce, bouscule les toits familiers, défigure les touffes vertes des arbres amis, déforme, mélange les places publiques et les carrefours de naguère où hier encore La Nina se décomposait au soleil. Pendant un court instant le Portail Léogane apparaît en enfilade, sillonné par le rallye lubrique des voitures lancées en surimpression sur le paysage. Les voilà tous, tout le petit monde de La Nina Estrellita, noctambules, "palgos", souteneurs, "chulos", maquereaux, "bouzins" et autres désespérés grimaçant dans le roulis et tangage de la ville et le tournis des montagnes... L'angoisse !...

Tout se bouscule. Et dans cet ébranlement que le départ provoque, il y a comme un pressentiment que l'on ne peut éviter ! Ou plutôt, ce remue-ménage est communicatif. Alexis est déjà sur le pont aux côtés de l'Églantine. Bien sûr, il est toujours assis à sa table, dans le calme murmure de l'eau qui se glisse sous le moulin. Mais il y a comme un assaut de démangeaisons qui viennent le titiller, innerver tout son être. Pour lui aussi, le calme écoulement des jours est sur le point de rompre. Il n'y a qu'à voir comment il écrit. Le fleuve des sensations de *L'espace d'un cillement* est devenu torrent en crue - l'Artibonite, déjà ? Il semble courir de mots en mots, parfois même voler au-dessus d'eux, parant au plus pressé pour que ses phrases ne se disloquent pas totalement sous la frénésie qui les prend. Mais il a malgré tout du mal à tout maîtriser. Les mots s'engouffrent plus vite qu'il ne les écrit, on dirait même qu'il en saute, que parfois, plutôt que de ralentir le pas, il en invente. Il ne regarde plus en arrière, mais devant, comme si à peine parti il eût fallu qu'il fût déjà arrivé. Et lorsque l'orage s'abat sur le Dieu-Premier, c'est la phrase qui est prise de tangage. Les mots roulent aussi désordonnés que les vagues et tous pourtant font corps, masse, coups de butoir et fracas inondant comme la mer qui se rue à l'assaut du bateau.

N'hésitons plus, offrons-nous pour un temps le vertige de cette tempête. Écoutez et craignez !

Au noir vitreux des heures, la lente cycloïde du temps fait onduler l'Églantine convulsivement agrippée aux grelins du grand mât. Amer délice de Saint-Sébastien, cette agonie procure une macabre volupté dernière, le vent a pour guitare un cercueil d'harmonie et le grément grelotte et grince sous la grêle. Le Néant rodaille, il avance son museau abscons, il approche, à chevachons, sur son araignée de cérémonie. L'épouvante transfigure l'Églantine, les bras en croix dans les haubans, prises d'un tremblement léger, laiteuse, elle jouit. Ses yeux révulsés, oblongues obscurités d'argent la parent d'une splendeur ténébreuse qui irradie et exalte sa féérique nudité - intégrale sous les vêtements mouillés qui collent à la peau -, et les paquets de mer s'entrecroisent, la châtient, ses longs cheveux épars flottent, battent au vent, mais toujours redressée avec une énergie démentielle, bandée en arc, l'Églantine veut éprouver jusqu'à la fin, se repaître des sensations lascives du chavirement dans l'absurde. Hostie orgiaque, elle est parée pour l'holocauste.

Les spectres fulgurants se précisent, ils apparaissent, gesticulent et s'évanouissent, ils tracent des logoglyphes d'or autour du "Dieu-Premier" qui louvoie, ils accomplissent leurs simagrées de mort au-dessus de la tête de l'Églantine, ils gambillent avec une joie cannibale, en bandes squelettiques et blêmes, tribu bleuâtre de loups-garous en appétit. Aucun cauchemar n'est inattendu, tous nos astres étincellent dans le jour entrebâillé du songe, les présages brûlent en vain, mais les prémonitions sont éblouissantes au clair-obscur du cœur mal assuré. L'Églantine est au rendez-vous du feu céleste, elle l'attend, elle a la conviction vive interne que la foudre est pour ce soir, pour elle, de toute éternité. Cependant elle n'essuie que le tonnerre alors que la fulguration déchire la nuit rouge, perfore la mer et cuit à la broche quelque poisson hardi qui gigote une fraction de seconde, puis s'abandonne, électrocuté, frit. Ça pleut ! Trois ondées ruissellent et s'enchevêtrent : eau de lune, javelots de cristal et étincelles lustrales. Les œuvres vives du voilier jaillissent, découvrant sous l'intermittente lumière toute la tonture du bâtiment qui, étrave et étambot, puis la carène s'enfouit, ras bord, s'abîme dans des gouffres aux babines voraces. La vertigineuse chute libre saisit les entrailles qu'elle saccage. Commotion indicible ; c'est la fin de tout, on sombre, on a sombré... Non. L'Églantine se retrouve toujours à chaque fois chevillée au grand mât et le voilier bondit à la crête chevelue des vagues... Là-bas, en proue, les marins luttent toujours, ballotés, debout, renversés, mais toujours liés au foc, ils se relèvent, sauterelles opiniâtres. A l'arrière, tétaniquement couché sur la barre, le mousse cramponné à lui, le capitaine hurle des ordres dans le fracas du sinistre.

Morte-vive cyanosée, rejetant l'eau par les narines, l'Églantine respire à grands

coups par saccades, désespérément agriffée. Le voilier s'abîme de nouveau. On remonte. Ça s'effondre encore. Encore ! Encore ! Dans un tournis fantastique, on voit. Les yeux délavés vivent une extravagante aventure visuelle. Ce que voit l'Églantine, les revenants seuls peuvent en parler !... C'est l'entonnoir !... Un gargarisme fabuleux dans l'infini de cette gueule de dieu enragé. Tout est baigné de couleurs changeantes, le vert veronèse vire au bleu vénéneux qui tourne au jaune purulent : monstrueuse vision interne de frappe-cocktail. Le gouffre est un gosier vivant qui respandit, éructe, hoquette, avale, lance d'énormes bulles, des crachats visqueux, des jets, des vomissures gazeuses, pointant des luettes innombrables. On dévale... Ce que voit l'Eglantin ... Sur cette falaise aux muqueuses veloutées striées de lignes brisées parallèles, des dessins ornementaux se détachent, de texture délicate, leurs couleurs inédites font des plages claires, les figures algébriques fuient dans un désordre rigoureux, les cercles sont à la fois carrés, les losanges se gondolent, se bossellent, grimacent et les triangles accourent accouchant sans arrêt d'une marmaille aux angles mobiles. Toutes les lignes dansent, frissonnent, ondulent dans le quadrille infernal de géométries ésotériques... On tombe toujours! Un son vrombit dans la béance de cette avaloire sans fond. L'abîme est une trompette d'argent qui corne dans la vastitude sa note unique de disharmonie :

- "Do !... Do ! ... Do !"

Le bronze énorme de cette tonalité d'ut majeur fait effraction dans l'ouïe, elle éclate, saigne, ensanglante les oreilles d'une liqueur acidulée qui engendre l'exacte couleur fondamentale de cette nuit d'épouvante... On voit... On voit le son effroyable qui brame au goulot du précipice : il est rouge, rouge cardinal ! Do rouge dont la tessiture électrisée reproduit fidèlement dans l'espace le graphique de l'ondulation cycloïde qui caricature des heures l'Églantine éperdue.

- "DO ! ... "

La note est rouge, rouge cardinal et son diagramme fluorescent ondoie, acidulée, convulsionnaire comme l'Églantine... On tombe, ça s'accélère ! On s'écrase ! On voit !... On voit l'arrière gorge friande où le voilier va se perdre corps et biens. On tombe. Ce que voit l'Eglan-tine !... Tout au fond au pays de la faune hideuse des grandes profondeurs, là où la lumière est inconnue, capitale des pressions phénoména-les ou règne de Boa Stomias, voici les bêtes féeriques. Elles se tortillent et font signe. Monstres de diamant aux insinuants sourires magnétiques ; animaux de quartz en fusion dont les yeux de pierreries décochent des œillades ensorcelantes, griffons de métal lançant leurs pattes aux ongles d'or dans des ruées diaboliques pour capturer la prise qui tombe ; et ces femelles béantes aux fourrures de comètes,

aux sexes carnivores qui tordent leurs reins lascifs, entrouvrent leurs cavités velues et bandent leurs mamelles admirables. Leurs voix enchanteresses désespérément appellent, leurs ventres en prières, leurs mains suppliantes convient la proie languide aux délices de l'anéantissement, dans un accouplement aimanté, inédit et mortel. On arrive ! C'est la fin !...

Mais dans les lointains, à l'air libre, au bord de l'abysse une colossale colonne torse, vient de s'élever; tirebouchonnante, elle monte au ciel. C'est la trombe ! Dans sa giration fantastique, elle aspire tout l'océan et boit au goulot du gouffre. Un sifflet strident dilacère l'espace. La colonne d'eau dont la silhouette en sablier tourne, miroite, multicolore, fait une succion vorace, d'une force transcendante égale au dynamisme élémentaire des saisons. Le voilier est arraché soudain, en pleine descente. Comme une fusée, il jaillit du gouffre, tenaillé par l'énergie ascensionnelle. Fuite échevelée des falaises de l'abîme. Le bâtiment est éjecté, happé. Il monte et se retrouve enfin au pinacle du prodige cosmique...

Les vieillards de l'île de la Tortue racontent que jadis, pour échapper à son attraction invincible, les hauts vaisseaux forbans, en ultime ressource, fuyaient en tirant des coups de canon pour abattre le hideux boa liquide... Du haut de ce minaret miraculeux, on voit... Apparaissent toutes les draperies mouvantes de cette aube en deuil, les parois rougeoyantes de l'ouragan noir. Les moindres enjolivures de ces funérailles sublimes, la surface incertaine de la mer polypeuse et, au-dessus du chaos, la rose rouge du ténébreux soleil levant, puis cercle barré, l'horizon... Toujours chevillée au grand mât, l'Églantine, incrédule, tourne la tête de droite à gauche, de gauche à droite pour embrasser la fantasmagorie. Alors, zébrant et cisailant les nuées, voici la foudre promise. Elle s'abat sur la trombe de plein fouet. L'Églantine ferme les yeux... L'épart a frappé... Il a taraudé juste à la base de la colonne liquide qui s'effondre dans une pluie de râles, de soupirs, de chuintements, fauchée net, pulvérisée en retombées de gouttes gigantesques, anéantie, volatilisée. De nouveau le "Dieu Premier" vole à la surface tourmentée, droit sur les vagues et les ravinements, le capitaine à la barre, les marins en proue, suspendus au foc et l'Églantine crucifiée au grand mât. Ruades des embruns, éternuements du sinistre, ricanements et fumées, le voilier continue.

Là, dans la tempête, poursuivit le compose épuisé par cette ruée des eaux, apparaît toute la vérité de ce "voyage" : *la foudre est pour ce soir...* Oui, heure de vérité que celle-là, heure semblable à une autre qui plus tard viendra sonner, hors des mots, cette fois, avec des gestes pour seul battant. Heure prémonitoire comme l'est ce

bateau...

Peut-être que les prémonitions ne sont en fait que la ré-écriture que nous faisons après coup des événements. Pourtant, en plein cœur de l'orage, Alexis s'avance à découvert. On dirait que ça lui échappe. Il n'est plus seulement question de l'Églantine, mais de *nous*.

La mer lave le pont et l'ouragan hulule ... Nous qui patrouillons aux frontières de l'humain, nous qui explorons les lacs de l'effroi, nous les amis du cœur misérable, nous nous découvrons quand le Néant pond ses œufs dans les blessures, nous ne répondons alors de rien. L'Églantine a vu tout ce qu'elle pouvait encore connaître : la mort est un sacrement d'offrande ou une démente blasphématoire. Savoir quitter la fête n'est encore à la portée que d'une minorité...

Cela ne pourrait être plus clair.

El Caicho n'avait-il pas dit qu'il voulait qu'elle soit sa compagne *dans la tempête qui souffle sur l'univers* ? La tempête est là et l'Églantine est seule. La tempête est là et Alexis sait qu'à son tour il va lui falloir l'affronter !

Alors il presse encore le pas des mots.

Supplique des uns à Dieu. Supplique des autres aux loas. La coque du Dieu-Premier fait eau. Possédé par Agouet' Arroyo un marin bouche l'ouverture de son dos. La tempête s'apaise. Le bateau est démâté. La côte est proche et la réception des Raras sera telle que vous avez pu la voir.

Il faut réparer. On répare. Éclate alors une nouvelle tempête. Tempête d'hommes celle-là qui oppose Célie Chéry, l'associée de l'Églantine, à tout l'équipage. Quelle camp va choisir l'Églantine ?

Oui, de quel parti est l'Églantine ? Elle a cru que tout était simple et que d'un côté de la barricade il y avait les putains, les maquereaux et les souteneurs et de l'autre les honnêtes gens. Elle voudrait laver toutes ses attitudes familières à la grande rivière purificatrice du travail, passer son corps à l'eau lustrale de l'honnêteté, rincer ses yeux à l'indigo de la vérité et de l'amour... Et que trouve-t-elle du côté des "honnêtes gens" ? Deux camps qui se font face, un nouveau choix aussi crucifiant. La vie est donc faite d'une succession de choix, rétrécissant chaque jour un peu plus l'homme à l'intérieur de règnes, d'embranchements, d'ordres, de genres, de familles et d'espèces ? A quel règne appartient l'Églantine ?...

Bien sûr, vous l'avez deviné, elle se rangera du côté de l'équipage et la route reprendra. A nouveau il faut se préparer au départ. Le Dieu- Premier reprend la mer.

Au loin rutilent les salines sous le soleil d'avril. Un poudrolement éblouissant flotte au-dessus, à perte de vue. Le sol, la lagune est d'une boulbène blanche,

alcaline, parsemée de boqueteaux de raisiniers noirs, de touffes de pourpier de mer, d'arroches, de christes-marines et les grands bassins éblouissants où mûrissent les cristaux, sont rose vif, entourés de la couronne verte des salicornes. L'Églantine s'arrête, se couvre les yeux de la main.

Et puis ? N'en attendez pas plus car tout s'arrête là, sur ces yeux, cette main. La suite ne sera jamais écrite. On est au mois de mai 1957. Le 25 il débarque à Port-au-Prince. La trilogie est interrompue. Alors que les trois premiers chapitres de *L'étoile absinthe* parcouraient frénétiquement les longueurs d'ondes du spectre lumineux - 1, infra-rouge ; 2, rouge ; 3, rose - c'est en actes que va maintenant se poursuivre le "balayage des couleurs conduisant à l'ultra-violet.

Dit du Grand Combat sous-marin

- La nuit est très avancée, enfants. Voici bientôt venue pour tous l'heure des songes. Alors, avant que de clore ma bouche, je vais vous dire ce qu'il en fut d'un grand combat tel qu'avant d'appareiller l'Églantine le rêva. Écoutez bien. Car c'est un rêve où toutes les puissances d'Haïti s'affrontent en une terrible mêlée. Ce n'est pas un rêve d'exil. Ce n'est même pas un rêve de retour. C'est le rêve de quelqu'un dont les deux pieds campés captent toute l'énergie et la violence de notre île aux mille déchirures. Et si l'un ou l'autre me reproche de finir par vous livrer presque texto l'intégrale des premiers chapitres de *L'Étoile absinthe*, c'est bien le moins que je peux faire pour arracher de telles splendeurs au silence et à l'oubli.

L'Églantine est sous l'eau, par cent brasses de fond! Voici le Bucentaure du Roi des Eaux. "INAMOU", le long vaisseau faité, passe au fil de la nuit sous-marine. Il est d'or fin, tout ajouré, filigrane gigantesque qui navigue entre les arborescences des coraux blancs. De chaque côté de ses deux ponts à arches, sortent deux centaines de longues rames superposées. Les avirons auripennes montent et descendent, décrivant leurs ellipses, sans que nul rameur ne les manie. Le bâtiment vire lentement et sur sa proue arrondie et découverte apparaît Agouet 'Arroyo, le souverain dieu des eaux, Maître Agouet'Arroyo, debout sur un trône de métal étincelant. Sa stature colossale se détache dans l'obscurité d'encre. Il est vêtu d'un boubou de soie brodée de vaguelettes d'or, une pièce d'argent filé entoure ses hanches en drapés harmonieux et monte sur l'épaule droite pour retomber en un éventail de plis. A son coude gauche avancé en angle aigu, le Nègre Bleu de la Mer porte un bouclier fait d'une étoile de mer gigantesque, dans son poing, une poignée d'oriflammes de toutes couleurs montées sur une hampe unique ; dans sa dextre flamboie un long glaive arborescent. Sous la coiffure du dieu océan faite d'une conque marine spiralée, sorte de buccin vermeil orné de lambrequins héraldiques apparaît un visage mi tranché dont la longue barbe flotte. Son front est peint de bleu de nuit et marqué de trois plis verticaux ; les sourcils sont deux rinceaux noirs, s'allongeant jusqu'à la tempe, encadrant les yeux, pesants de feu ; à la

pommette droite en un dégradé oblique qui coupe le nez, la partie inférieure du visage est de deux couleurs : pétrole et bleu de ciel. A chaque respiration, sortent de ses narines deux jets de vapeur. Le loa ouvre et ferme la bouche avec lenteur, puis levant alternativement ses pieds d'où pendent des babouches d'écume, il pivote lentement sur lui-même brandissant ses étendards. Il disparaît soudain dans la nuit sous-marine.

Lui fait place son armée ; elle accourt en demi-cercle. La tête enveloppée d'un linge blanc, tous les nègres bleus de la mer, torses nus, portant des culottes qui leur arrivent à mi-mollets, se ruent, la machette d'acier au poing droit. De la main gauche, ils font flotter horizontalement un large drapeau. Ils manœuvrent en ordre parfait, leurs rangs s'entremêlent, ils dessinent des étoiles, des lunes, des comètes, brandissent leurs armes et poussent leur cri de guerre. Le royal Tambour Assotor rythme le pas d'acier des guerriers d'Agouet'Arroyo. Silence. Tout a disparu, seuls des poissons rôdent dans la merveille des grands fonds...

Porté sur un pavois par quatre spectres blancs couverts de draps, voici Guédé Nibo, le dieu des ombres funestes qui viole les frontières de l'empire océan. Canne-épée à la main, sa maigre et interminable silhouette est vêtue d'une jaquette noire, son crâne lugubre est coiffé d'un haut de forme de soie lustrée, sa poitrine nue et son pantalon blanc sont frappés d'un squelette jaune. Le dieu prélude sa danse. A chaque rafale de tambour, un soubresaut subit le fait bondir très haut pour retomber en mesure, les jambes fléchies, battant la mesure de ses genoux s'entrechoquant. Guédé Nibo s'élève sur la pointe des pieds et, tel un échassier, il se hausse sur ses longues guiboles, marchand en rond d'un pas précipité de cérémonie, les coudes relevés comme des ailes, s'arrêtant subitement pour faire palpiter son ventre et lancer ses reins dans une giration folle. Il disparaît... Sa horde lui succède. En cohue les diables féroces envahissent les eaux, tout noirs, avec des ailes triangulaires et leurs mains armées de longues griffes portent de grands filets aux mailles en toile d'araignée et de longues fourches aux crocs recourbés. Leur ballet confus s'exécute au rythme macabre de percussions sèches et régulières qui tombent comme des glas. Ils toupillent sur eux-mêmes, avançant alternativement la tête de droite à gauche lançant leurs filets et décochant de furieux coups de fourche pour capturer la proie. A leur tour, ils disparaissent.

Agouet Arroyo et Guédé Nibo sont face à face. Les spectres blancs volent littéralement, portant sur le pavois le dieu de la mort à la rencontre du vaisseau d'or dont les rames nagent à toute volée. Entre eux deux, par cent brasses de fond, gît l'Églantine, morte-vive. Voici les Loas face à face, leur défi prend un tour menaçant.

Dans une main sa canne-épée dégainée, de l'autre le bâton étui, faisant des passes d'armes et bondissant, Guédé Nibo danse sur le pavois. Maître Agouet'Arroyo élève lentement ses étendards et les abaisse, pivotant sur lui-même d'un air tragique. Son armée surgit derrière lui, courant d'un pas de procession. A son tour la horde de Guédé Nibo apparaît. Derrière chaque armée les renforts avancent. D'un côté la Sirène, la Baleine soufflant dans des conques marines, les Maîtresses de l'Eau et leurs cheveux déployés, les terribles Simbis, vigoureuses nageuses aux pagnes éclatants qui s'approchent, le poignard entre les dents. De l'autre côté, voici Baron Samedi et son escadron noir de squelettes, de bacas et de zombis aux narines pleines de coton.

A l'air libre, l'Olympe accourt pour assister au combat qui a l'Églantine pour enjeu. Voici Maîtresse Erzulie, la divine mûlatresse qui s'amène en costume d'affranchie, minaudant, les yeux chavirants, faisant sonnailler ses bijoux étincelants, agitant du bout des doigts un fin mouchoir de dentelle. Son essaim de jeunes suivantes est emporté dans les élans d'un gracieux Congo-paillette . Les suivent Azaca Médé, Ministre de l'Agriculture du ciel à la Tête de ses vaillants paysans, agitant leurs mouchoirs cramoisis et entrechoquant leurs bâtons, ils dansent un étourdissant Mahi. Tous les dieux vaudous viennent assister à la bataille : les Ogouns de la guerre en grands uniformes chamarrés et leurs cacos plaqués qui dansent un Rada forcené, Damballah Oueddo, le dieu couleuvre et sa femme Ayida Oueddo et leurs troupes d'hommes serpents "conillant" sur un rythme Yanvelou, Sobo Naqui Dahomey, portant sa hache de pierre suivi d'un bataillon d'indiens brandissant des fouènes d'or en forme de ligne brisée. Tout le ciel est là, Parrain Legba, Erzulie Freda, Dahomey, Ayizan la grande marcheuse, Jean Pétro, Loko Agazou, Kadja Dossous, ils sont tous venus pour l'Églantine... Où sont les saintes vierges que toute sa vie l'Églantine a implorées. La Virgen dei Pilar, la Caridad del Cobre, Nuestra Senora de Guadalupa, Où êtes-vous? Où êtes-vous donc !... Elles sont au paradis aristocratique des dieux morts, seuls les dieux du peuple se disputent l'Églantine qui gît par cent brasses de fond.

L'Églantine repose entre les deux armées qui s'observent. Soudain dans une clameur de fin du monde et la charge déchaînée des tambours, le choc terrible s'accomplit. Les nègres bleus de la mer agitent leurs milliers de drapeaux et, rassemblés en une étoile qui pivote sur elle-même, ils entrechoquent leurs machettes luisantes contre les fourches des archanges ténébreux qui lancent leurs menaçables filets de toile d'araignée. Ça et là, des duels à mort se déroulent.

A grands coups de sa terrible queue, la Sirène attaque Baron Samedi qui fait

exploser de la poudre dans ses mains affreuses. Un peu plus loin, les escadrons noirs ont enveloppés la Baleine qui esquive et bondit, mais les Maîtresses de l'Eau volent à son secours armées de leurs funestes miroirs. Là-bas, les Simbis aux yeux de braises, leurs griffes dorées dégainées se ruent contre les bacas et les zombis qui reculent. Alors dans une rumeur grandiose, les armées rompent le combat. Voici les deux rois qui s'avancent. Maître Agouet'Arroyo porte de formidables coups avec son glaive arborescent à Guédé Nibo qui élude et saute à des hauteurs prodigieuses tout en lançant au passage des estocades d'une brutalité inouïe. Agitant ses étendards, tournant lentement sur lui-même, le dieu-océan ne laisse aucun angle de fuite à Guédé Nibo, il secoue sa longue barbe et avance sus à l'adversaire auquel il interdit l'approche de l'Églantine. Guédé Nibo s'arrête, se haussant éperdument sur ses longues jambes, puis recule de son pas précipité de cérémonie.

Les démons mènent la charge et se heurtent aux terribles Simbis qui reculent. Les remplacent les Maîtresses d'Eau qui font miroiter leurs aveuglantes glaces. Dans une confusion énorme, en vagues, les nègres bleus de la mer se ruent à l'assaut, les squelettes d'ivoire grimacent, grincent des dents et font face. Le silence tombe soudain.

Voici Agouet'Arroyo, la Sirène à sa droite, la Baleine à sa gauche et de l'autre côté Guédé Nibo escorté de Baron Samedi et de Marinette-aux-jambes-fines. Dans un fracas étourdissant, ils s'affrontent, donnant de toutes leurs armes. Agouet'Arroyo agite ses étendards et pousse son cri de guerre. Dans un subtil mouvement tournant Guédé Nibo feinte puis plonge vers l'Églantine.

L'Églantine hurle. Alors tous les dieux qui regardaient se jettent dans la Mêlée : Erzulie et ses suivantes, Azaca Médé et ses vaillants sarcleurs, les Ogouns de la guerre et leurs cohortes, Damballah Oueddo et ses hommes couleuvres. L'Églantine hurle. La mer n'est qu'une confusion où les peuples des dieux s'emmêlent et se heurtant farouchement dans un chaos énorme. L'Églantine gît par cent brasses de fond, morte-vive.

Compère camarade soleil

- Était-ce cela qu'il cherchait lorsqu'il débarqua à Port-au-Prince le jour même où s'affrontaient dans les rues des fractions rivales de l'armée et où la victoire des "alliés" de Duvalier précipita de manière infaillible l'accession de celui-ci au pouvoir : se défaire de sa peau d'écrivain comme l'Églantine de celle de La Nina pour rejoindre les "rangs du prolétariat" et devenir un responsable politique, un chef de parti ? Dite ainsi, cette évolution peut paraître caricaturale. D'autant qu'il se passera près de deux ans avant qu'il devienne effectivement "chef de parti", Secrétaire Général du Parti d'Entente Populaire dont il sera le fondateur. Mais les faits sont têtus. Quand bien même affirmerait-on qu'il écrivit les trois premiers chapitres de *L'étoile Absinthe* sur le sol haïtien - ce dont je doute - la mutation aura lieu. Ce seront ses dernières pages d'écrivain, de romancier. Tous les projets d'écriture - la poursuite de *L'étoile Absinthe*, le troisième volet de la trilogie commencée ; une œuvre dramatique *Le chevalier à la triste figure* ; un nouveau recueil de contes - tout cela sera laissé en plan. Non que dans les premiers temps, sans doute, il ne se soit efforcé de poursuivre son activité d'écrivain - qu'il n'en reste nulle trace ne prouve rien, les mains des "Tontons Macoutes" n'y sont sans doute pas étrangères ! Mais de ses projets il ne mènera aucun à terme. En cela, on peut lui faire confiance : il avait une trop grande conscience de son art pour conserver un manuscrit achevé au fond de ses tiroirs. Alors ? Sabordage ? Suicide littéraire ? La réponse est sans doute dans un bref paragraphe d'un texte écrit en 1959 : *Le marxisme, seul guide possible de la révolution haïtienne*. Au détour d'une réflexion on ne peut mieux documentée, entre les références à Hegel, Feuerbach, Marx, Engels, Lénine, Dietzgen, dans ce long cours de marxisme-léninisme à l'usage des militants, on trouve ceci :

On comprend toute la signification du choix de Gramsci, de Politzer, de Frédéric Joliot-Curie, de Paul Langevin, de Pablo Neruda, de Paul Vaillant-Couturier, de Nazim Hikmet, de Jacques Roumain, de Lou Sin, de Kuo Me-Je, d'Anna Seguers, de Bertold Brecht, de Prokofiev, de Dimitri Chostakovitch, de Alexeï Tolstoï, de Nicolas Guillen et de tant d'autres qui, à chaque fois qu'il s'est agi de mettre en balance d'une part l'œuvre de leur vie dans la discipline de la connaissance qui était

l'exigence intérieure de tout leur être et d'autre part la classe ouvrière et son combat, ont toujours été prêts à négliger l'œuvre de leur vie pour rester avec le prolétariat sur le front principal du combat de l'homme de notre temps. Quelles que fussent la forme et la nature que venait à prendre la lutte des classes, en dépit du déchirement intérieur provoqué par la nécessité d'abandonner l'œuvre de leur vie, que le renoncement dussent être provisoire ou définitif, que la mort soit le salaire certain de leur fidélité, que de fécondes années soient à jamais perdues, sans un recul de leur être devant l'alternative, ils ont toujours choisi la classe ouvrière et l'internationalisme prolétarien. Car il n'est pas de création en quelque domaine que ce soit qui puisse atteindre à toute la grandeur que son créateur porte en lui, si celui-ci est indifférent au combat principal de l'humanité. Ainsi Vaillant-Couturier a renoncé à la poésie et à la musique, Frédéric Joliot-Curie a renoncé à diriger les recherches atomiques en France, Politzer a renoncé à la philosophie et à la psychologie pour s'orienter vers le chemin des camps hitlériens de la mort lente, car le combat passait par là...

Ainsi Jacques-Stéphen Alexis, pourrions-nous ajouter, qui renonça à son activité d'écrivain pour "servir la révolution haïtienne".

Oui il était enfin "rentré" ; oui à nouveau il foulait le sol haïtien ; Haïti, enfin ; mais du même coup il acceptait un exil d'un autre type, exil des mots cette fois. Pour retrouver une terre il s'exilait d'une autre : celle qui justement lui avait permis de revenir.

Qu'on ne croit pas que "l'atterrissage" fut facile, vierge de déchirement et de pas incertains. Mais avait-il le choix ? Sans doute la victoire duvaliériste n'eût-elle eu lieu, les choses se fussent passées autrement. Il aurait pu concilier, chercher un compromis - d'autres l'ont fait en d'autres lieux, d'autres auxquels précisément il fait référence dans ce texte sur la révolution haïtienne : Neruda, Guillen, pour ne parler que des plus proches. Peut-être espérait-il secrètement qu'une fois réalisée cette Révolution Nationale qu'il souhaitait, qu'une fois jetée les bases d'un processus démocratique - quand bien même n'eût-il pas été véritablement socialiste - alors il pourrait se remettre au combat des mots, il aurait un rôle à jouer en tant qu'écrivain, rôle spécifique et nécessaire tel qu'il le conçut dans son *Manifeste sur le Réalisme Merveilleux*. Mais Duvalier était là. Les assassinats, les tortures, l'asphyxie la plus totale de la population haïtienne en effacèrent toute possibilité. Il n'était même plus l'heure d'écrire pour "conscientiser" le peuple. En Haïti, et particulièrement sous le joug duvaliériste, les mots écrits ne pouvaient être des armes que personne ou presque ne liraient. Or, c'était d'armes qu'il y avait surtout besoin.

Gérard Pierre-Charles qui fut un de ses proches pendant cette époque, avant que de devenir lui-même, après la mort d'Alexis, secrétaire du Parti, décrivait ainsi "l'atterrissage" d'Alexis (à l'occasion du soixantième anniversaire de sa naissance).

"Après des années à l'étranger, dédiées aux études médicales et scientifiques, après cette longue période d'exil, secouée de nostalgie et de réminiscences constructives qui firent éclore en lui l'écrivain ; après un si long séjour en Europe qui lui permit de consacrer du temps à l'étude du matérialisme historique et aux réflexions théoriques, après ses voyages dans les pays socialistes et d'autres régions du monde, après tant de succès et de rêves, l'atterrissage d'Alexis sur le territoire haïtien ne s'était pas fait sans faux-pas, entorses, écorchures, meurtrissures, blessures. A l'âpreté naturelle du terrain s'ajoutaient les difficultés intrinsèques d'un retour rendu plus problématique à l'explorateur, le lutteur solitaire qu'il était alors. Restait à faire la difficile connexion du "réalisme merveilleux" et de la connaissance réelle des choses et des hommes du pays qui seule peut naître de la praxis." ³⁵

Désormais, le léopard solitaire devait lutter en groupe, en horde, en meute - destin bien difficile pour un léopard.

El Caucho ne sortit pas de son nuage aussi facilement. On ne rebâtit pas ainsi son cœur. Le chat perché de la vie et de la mort est cruel ! Dans sa nébuleuse, il entendit cependant des voix qui l'assaillirent de toutes parts... Que voulez-vous, El Caucho est ce qu'il est, un chevalier errant du xx^e siècle, un diamant non ouvré, un gosse, un enfant de la Caraïbe.

Chevalier errant, Alexis l'était sûrement. Aussi n'est-ce sans doute pas fortuit si parmi les projets abandonnés il y a celui d'un texte dramatique consacré à l'éponyme des chevaliers errants, au *Chevalier à la Triste Figure*. Écrire sur l'ingénieux hidalgo de la Manche n'était pas un projet récent. Déjà, au début des années 50, alors qu'il venait de terminer *Compère Général Soleil*, il avait commencé à y travailler. Don Quichotte, n'était-ce pas le passager idéal du *voyage vers la lune* ? Mais en 1957, l'errance était terminée. Le "Chevalier" devait se faire "camarade" : Compère Camarade Soleil, si l'on veut, puisque pendant toute cette période, Soleil fut le pseudonyme d'Alexis.

Le 22 septembre 1957, le Docteur François Duvalier accéda donc au pouvoir. Mis à part ses partisans, la classe politique était exsangue. Dans les mois qui venaient de s'écouler, personne, ou presque, n'avait été épargné par les affrontements multiples et répétés. Chacun avait fini par choisir un camp. L'opposition à Duvalier incarnée

³⁵ Radioscopie d'une dictature, Maspéro. La plupart des renseignements, dates et faits de ce chapitre, sont tirés de ce livre.

par Déjoie le mulâtre ou Figolé le populiste avait drainé à elle tous ceux qui refusaient de suivre "le Docteur". Même les secteurs qualifiés de "communistes" - intellectuels ou ouvriers syndicalistes - avaient été attirés par ce que représentaient ces deux candidats à la Présidence. Ceux-ci écartés, Figolé mis dans un bateau à destination des Etats-Unis, Déjoie se cachant avant de se réfugier à l'Ambassade du Mexique puis de partir à son tour : il ne restait plus rien, plus aucune structure, plus aucun appareil capable d'accueillir les opposants à Duvalier. De syndicat, il n'y en avait pas. De parti susceptible de contester "Papa Doc" non plus.

Duvalier avait fait le vide. Seule la presse, dans les premiers temps fit preuve d'indépendance : elle fut la première cible du pouvoir. Non que les journaux fussent interdits. On était en démocratie, disait Duvalier ! Mais les uns après les autres, ils subirent des menaces, des attaques, des bombes furent posées dans leurs locaux. Par qui ? Des "individus non identifiés", selon le gouvernement. C'est alors que, comme le rapporte Gérard Pierre-Charles, "le peuple commença à identifier ces malfaiteurs nocturnes avec les personnages du folklore haïtien qui emportent dans leur panier les enfants qui "se conduisent mal" : les redoutables Tontons Macoutes."

En face de Duvalier, il n'y avait plus que des individus épars, isolés. 1958 commençait sous le signe de nombreux procès politiques, tous couverts de l'apparence de la légalité, mais dont le verdict était dicté depuis le Palais National. Parmi ces premières victimes "légales" du duvaliérisme, il y en avait une qu'Alexis connaissait bien car c'était dans son journal - "Reflets d'Haïti" - qu'il avait publié, lors de son séjour de 1955, la plupart de ses articles polémiques sur l'art haïtien. Cet homme, Daniel Arty, avait été condamné à 5 ans de prison pour ses activités journalistiques. Incarcéré dans un premier temps à Port-au-Prince, à la prison de Fort Dimanche, battu, torturé, c'est là qu'Alexis lui rendit visite. Comme le dit Arty aujourd'hui, car il s'en est sorti, « c'était une preuve de son amitié et de son courage car mon avocat venait juste d'être arrêté, simplement parce qu'il m'avait défendu ».

La situation était claire, tranchée, il fallait *se redresser ou périr* comme il l'écrivit en 59. Et pour se redresser, il ne fallait pas être seul.

C'est à cette époque qu'Alexis se lie à des gens comme Gérard Pierre-Charles, Gérald Brisson, Jean-Paul Destouches, qui ont les mêmes vues que lui. Malgré tout, nombreux sont ceux qui pensent qu'il faut s'organiser pour faire face. Au mois d'Août 1958 est créée l'Union Intersyndicale Haïtienne qui, se revendiquant a-politique, parvient du même coup à échapper à la main-mise des duvaliéristes.

A la fin de 1958, Alexis n'est plus tout à fait seul. Non seulement il a rencontré des camarades de combat avec qui il tente de trouver les moyens de s'opposer

efficacement à Duvalier, mais de plus, au mois de décembre, le 31 pour être précis, il épouse Andrée Roumer. Cette fois, ça y est, il a vraiment atterri.

Mais l'année décisive sera 1959, année charnière sans doute. Elle commence d'abord par un coup de tonnerre, par un formidable éclair qui illumine Alexis et ses compagnons : dès les premiers jours de janvier, dans l'île voisine, Cuba, le dictateur Battista est renversé. C'est la victoire de Fidel Castro et de "Che" Guevarra. Comment alors ne se seraient-ils pas dit, ces hommes dont les idéaux étaient si proches de ceux qui venaient de triompher à La Havane, quec est possible, puisque eux l'on fait ! Le triomphe de Castro rallumait tous les espoirs.

Pourtant, en Haïti, après les balbutiements des premiers temps, la dictature duvalériste s'affirme à découvert. Ce n'est plus l'heure des masques et des apparences de démocratie. Des sénateurs sont démis de leurs fonctions et contraints à l'exil - parmi eux, le Sénateur Moreau voudra quand même rester. Il disparaîtra peu après. Les Tontons Macoutes ne se cachent plus. Le 22 septembre, jour anniversaire de l'accession au pouvoir de Duvalier, ils défilent dans les rues de Port-au-Prince aux côtés des troupes régulières. Un événement caractéristique de cette année-là est le sort réservé à Clément Jumelle, ancien candidat à la Présidence de la République, et surtout, ancien "associé" de Duvalier dans ses tentatives de contrecarrer les projets Déjoïstes et Fignolistes. Au lendemain de l'assassinat de deux de ses frères, Jumelle se réfugie à l'Ambassade de Cuba. Malade, il y meurt au bout de quelque temps. Alors, pour empêcher que son enterrement ne donne lieu à des manifestations de ses partisans, des officiers de l'armée font irruption dans le cortège funèbre qu'ils dispersent violemment, s'emparent du cercueil, l'embarquent dans une voiture de police et dis-paraissent on ne sait où. Son corps ne sera jamais retrouvé.

Peut-être cet événement n'est-il pas aussi important que je le dis - d'autres furent encore plus atroces car tous comptes faits, ce ne fut qu'un mort que l'on enleva. Mais cet enterrement eut une certaine résonance car il fut relaté avec grande précision dans le livre de Graham Greene, *Les Comédiens*.

Au milieu de tous ces drames, ces exactions, et peut-être à cause d'elles, 1959 voit aussi se développer en plein jour des manifestations d'étudiants, d'enseignants. C'est la première grande action publique de l'Union Intersyndicale. Même si les revendications qui les soutiennent sont essentiellement corporatistes, elles manifestent cependant qu'il y a des haïtiens qui sont prêts à faire "quelque chose". Mais quoi ?

Pendant l'été, Alexis a de nouveau quitté Haïti. Mais ce n'est pas un départ. Invité par l'Union des Ecrivains Soviétiques, il se rend à Moscou pour leur xxx^e Congrès. Profitant de l'occasion, il se rend en Chine, où, tout en y ayant des contacts politiques, il se gave de théâtre chinois, assistant à plusieurs représentations par jour bien que ne comprenant rien à la langue ! Le démon des mots n'est vraiment pas mort. La découverte des écrits de Lou Sin fera partie de ses grandes révélations.

Pourtant, il ne s'attarde pas. L'exil n'est plus son refuge.

De Chine, sans doute, ramène-t-il, outre des impressions artistiques, une vision plus claire de la politique haïtienne. Ce n'est pas un hasard. Contrairement aux soviétiques, les chinois ont eu à mener une révolution essentiellement paysanne. En Haïti, en l'absence presque totale de classe ouvrière, c'est par là, aussi, qu'il faudra passer. De plus, comme les Chinois, les Haïtiens ont d'abord à faire face à une situation causée par un impérialisme étranger, à la main-mise nord-américaine. Rien ne le dit, mais vue l'acuité qu'avait déjà Alexis à décoder les contradictions, à les poser en moteur des événements, à les utiliser, on peut imaginer que les péripéties de l'alliance entre Mao Tse-Toung et Tchan Kai-Tshek pour faire face à la présence étrangère japonaise, pèseront d'un poids important dans l'idée qu'il se fit de la "Révolution Nationale Démocratique Antiféodale Anti-impérialiste Haïtienne", telle qu'il la développa par la suite. Pour lui, il était clair, que rien ne pouvait se passer sans une alliance, au moins momentanée, avec la bourgeoisie nationale haïtienne.

Ce sera le contenu principal de son *Manifeste pour la seconde indépendance*. Ce sera la ligne d'action du Parti d'Entente Populaire qu'il va fonder le 17 octobre 1959., peu après son retour.

Hasard, encore une fois ? Son fils, Jean-Jacques (comme Dessalines !) naîtra cinq jours plus tard !

Le Parti d'Entente Populaire était, selon Gérard Pierre-Charles qui participa lui aussi à sa fondation, composé au début "de jeunes issus des secteurs moyens, intellectuels et étudiants, influencés par des idées humanitaires qui se radicalisaient vers le communisme devant le spectacle de l'exploitation, du crime et de la corruption. Peu à peu, leur message toucha l'esprit et le cœur des secteurs, populaires (chômeurs, ouvriers, paysans) qui ont l'estomac vide et une charge de mécontentement extrêmement explosive.

Le Parti d'Entente Populaire n'était pas un "un parti de masse". L'essentiel de son activité était clandestine. Quand à l'âge de ses cadres, "il est peu probable qu'elle ait dépassé vingt huit ans."

Le fondement de l'activité du PEP était "la trilogie classique, "éducation,

agitation, mobilisation". C'est à cela que s'employait Alexis.

Raymond Jean-François (qui devait mourir sur les traces d'Alexis, quelques années après lui) décrit ainsi leur rencontre.

"Un samedi après-midi, je ne me rappelle ni la date, ni le mois. C'était en 1960. Un camarade m'avait promis de m'initier au travail révolutionnaire parmi les paysans. A peine arrivé je vis un homme, dans une voiture lui parler. Je lui rappelai alors sa promesse. Il appela la voiture et je montai. Le conducteur était Jacques Stéphen Alexis. En sa compagnie j'allais m'initier au travail, dans la paysannerie. Si j'ai bonne mémoire, le camarade Chérilius était avec moi. Une atmosphère de franche camaraderie s'établit immédiatement. Je ne demandais leur nom à aucun des camarades présents car cela ne se fait pas dans un parti clandestin. C'était la deuxième fois que je voyais Jacques et je n'étais pas tout à fait sûr qu'il s'agissait de lui. On parlait de choses et d'autres. Il en vint ainsi à critiquer le roman du père Papailler, *Les laboureurs de la mer*. La ville laissée on commença à chanter des chansons révolutionnaires comme "La jeune Garde" . Aux environs de Cazeau, on parlait déjà de la façon de transporter des armes. On se rendit à divers endroits dont la clandestinité m'empêche de citer maintenant les noms. J'entends Jacques parler aux paysans leur langage, poser leurs problèmes, leur rappeler l'histoire de notre pays, leur lutte et celle de notre peuple. Il leur parlait des transformations à opérer dans notre pays, de la vie nouvelle à bâtir. Il les conviait à se maintenir fermes dans les rangs du Parti et à rallier leurs compagnons à la lutte pour la Nouvelle Indépendance. On était émerveillé de sa facilité à bien expliquer les choses les plus difficiles. A l'entendre, je voyais se profiler devant moi l'Haïti de la Nouvelle Indépendance. Nous lui fîmes un seul reproche qu'il accepta d'ailleurs fraternellement : tout en parlant un créole très populaire, il glissait sans s'en rendre compte çà et là quelques mots ou un bout de phrase en français. J'allais pouvoir mieux admirer sa connaissance de notre histoire et de la réalité haïtienne à la première école de cadres du parti. Il nous expliqua un jour, en passant, les aspects principaux du problème des classes à travers notre histoire, émettant des idées jamais entendues par nous. De retour de l'une de ces séances de travail à la campagne, il fut amené à nous indiquer les sources de sa profonde connaissance des réalités de notre peuple. C'était bien l'étude, mais pas seulement l'étude dans les livres, mais aussi l'étude directe de la vie et surtout sa liaison vivante avec les couches populaires dès l'enfance. Il nous raconta comment il allait vagabonder à la campagne, se liant avec les paysans, apprenant à les voir vivre avec eux, acceptant leur hospitalité et les aidant en revanche dans le travail des

champs. Il nous dit que cela lui a énormément servi pour écrire ses romans. Jacques était un grand créateur. Curieux de la vie des gens, de tout. Il me passa aussi des ouvrages. Un de ses bouquins, *Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*, de Plékhanov m'est resté entre les mains. Malheureusement en mon absence durant une période de tension politique, mes parents le jetèrent au feu.

Après chaque contact avec Jacques, j'avais un grand sentiment de plénitude, je me sentais meilleur. J'aimais davantage les hommes et j'étais mieux disposé à l'action. Ce que par dessus tout j'admirais en lui, c'est la profondeur de la pensée, la connaissance profonde de la vie, la bonté et l'homme d'action. Bien souvent quand on affronte les attitudes aberrantes de certains camarades, quand ils considèrent leurs intérêts individuels au-dessus de ceux du parti, quand ils abandonnent un travail révolutionnaire, quand on voit se gaspiller certains efforts, et qu'en une seconde la déception vous guette, il me suffit de penser à Jacques, l'intellectuel, l'homme d'action, celui qui soumettait résolument ses perspectives individuelles à ceux du parti, celui qui aurait pu mener une vie douillette sans problèmes comme bon nombre d'intellectuels haïtiens, il me suffit de penser à son abnégation, à son sacrifice, son courage sous les tortures sa foi dans l'homme, pour que automatiquement je retrouve toute ma force dans la lutte. Dans les instants les plus pénibles de ma vie de révolutionnaire, le souvenir de Jacques m'a été d'un grand réconfort. Jacques était un vrai camarade, un frère, un homme véritable. Et voilà que je parle de lui au passé comme s'il n'est plus. Mon être se révolte contre cette éventualité, cette incertitude me ronge. "

On pourrait voir dans ce récit quelque panégyrique obligé d'un militant consciencieux après le décès de son leader. Il est pourtant on ne peut plus caractéristique du rapport qu'entretenaient des jeunes membres du Parti avec leur aîné - de quelques années à peine - leur chef, leur leader.

Car c'est bien de "leader" qu'il s'agit. De charisme. Tous ceux qui ont fréquenté Alexis à cette époque sont formels - même si chez certains c'est pour le regretter. L'ascendant de Jacques-Stephen sur ces jeunes militants était considérable. Beaucoup, d'ailleurs, étaient plus "Alexistes" que communistes, ou plutôt communistes à travers l'image que leur en donnait Alexis. Mais lui, Alexis, n'était-il pas en fin de compte communiste à travers l'image d'El Caucho, ce Rafaël toujours en suspens sur la route de la Belle Amour Humaine ?

Fondamentalement, le projet n'avait pas changé, *la chimère* était toujours la même. Et la hargne, l'empressement, mis à écrire les péripéties de ce *voyage* n'avaient

pas totalement disparu. Ils avaient simplement changé de support. Ils s'exprimaient sur un autre registre, celui de l'action politique dont la clé, en Haïti, était l'action armée.

Beaucoup ont reproché à Alexis sa précipitation, ses "illusions".

D'autres, même, ses "fabulations".

Le problème, quand quelqu'un met sa vie en jeu et qu'il la perd, c'est qu'il y a toujours, après coup, des donneurs de leçons, de ceux qui disent "il n'y avait qu'à", "il n'avait pas à ...", "il n'aurait pas dû ...".

Et le mort n'est pas là pour se défendre. Ou pour simplement revendiquer son rêve, son envol.

Souvenez-vous de l'Églantine peu avant d'embarquer à bord du Dieu -Premier.

Il faut en finir ! A quoi bon rester là à ressasser des décisions déjà prises ? Pourquoi ratiociner sur les petits détails d'un choix désormais irréversible ?.. On vit, on meurt ! S'élancer en plein ciel comme l'oiseau bleu de la foudre... La pensée est bâtarde, devient un vice contre nature, quand elle ne sert pas de prologue à l'action ...

Souvenez-vous d'El Caucho ?

On fait le calcul froid des risques en cours, on confronte les faits, on évoque le parcours difficile et l'on se jette, impétueux comme ces torrents ravageurs qui dévalent et ravinent les fougueuses montagnes de cette Haïti de lumière...

Comme l'Églantine, comme El Caucho, Alexis va "s'élancer", se "jeter", coupant au plus court pour atteindre son but, le Retour, une fois encore, mais cette fois dans un geste réunissant la flexion du combat politique et l'extension du *voyage vers la lune*, la musculature du "camarade" et l'agilité du "chevalier", la raison et la sensibilité. En cette année 1960, la décision accomplit son ultime maturation. Le Retour passe par le maquis, par le combat armé.

Peut-être les intimidations dont il commence à faire l'objet ne sont-elles pas étrangères à la rapidité de ce mûrissement. D'une façon ou d'une autre, ne risque-t-il pas d'être pris ?

Au début du mois de juin, dans une lettre à Duvalier, il met les cartes sur la table: on ne le fera pas changer d'avis ni de comportement. Dans cette lettre, il se découvre, il affronte "le Docteur", de face, comme s'il savait qu'il n'avait plus rien à perdre. L'ironie, les sous-entendus, la chicanerie qui traverse cette lettre - la vieille force des nègres "marrons", des esclaves, jouant à la naïveté pour mieux prévoir le coup - ne devait faire illusion pour personne. Surtout pas pour Duvalier (même s'il ne connaissait pas encore l'étendue de l'activité d'Alexis). Celui qui lui écrivait était un

joueur de haut vol dont il fallait se méfier.

Mais écoutez plutôt cette lettre.

A son Excellence Monsieur le Docteur François Duvalier Président de la République,

Palais National.

Pétion ville, le 2 juin 1960.

Monsieur le Président,

Dans quelque pays civilisé qu'il me plairait de vivre, je crois pouvoir dire que je serais accueilli à bras ouverts ; ce n'est un secret pour personne. Mais mes morts dorment dans cette terre ; ce sol est rouge du sang de générations d'hommes qui portent mon nom ; je descends par deux fois, en lignée directe, de l'homme qui fonda cette patrie, aussi j'ai décidé de vivre ici et peut-être d'y mourir. Sur ma promotion de vingt deux médecins, dix-neuf vivent en terre étrangère. Moi, je reste, en dépit des offres qui m'ont été et me sont faites. Dans bien des pays bien plus agréables que celui-ci, dans bien des pays où je serais plus estimé et honoré que je ne le suis en Haïti, il me serait fait un pont d'or, si je consentais à y résider. Je reste néanmoins.

Ce n'est certainement pas par vaine forfanterie que ma lettre commence ainsi, Monsieur le Président, mais je tiens à savoir si je suis ou non indésirable dans mon pays. Je n'ai jamais, Dieu merci, prêté attention aux petits inconvénients de la vie en Haïti, - certaines filatures trop ostensibles, maintes tracasseries, si ce n'est les dérisoires avanies qui sont le fait des nouveaux messieurs de tous les pays sous-développés. Il est néanmoins naturel que je veuille être fixé sur l'essentiel.

Bref, Monsieur le Président, je viens au fait. Le 31 mai, soit avant- hier soir au vu et au su de tout le monde, je déménageais de mon domicile de la ruelle Rivière, à Bourdon, pour aller m'installer à Pétion ville. Quelle ne fut pas ma stupéfaction d'apprendre que le lendemain de mon départ, soit hier soir, mon ex-domicile avait été cerné par des policiers qui me réclamaient, à l'émoi du quartier. Je ne sache pas avoir des démêlés avec votre Police et de toutes façons, j'en ai tranquillement attendu les mandataires à mon nouveau domicile. Je les attends encore après avoir d'ailleurs vaqué en ville à mes occupations ordinaires, toute la matinée de ce jour d'hui 2 juin.

Si les faits se révélaient exacts, je suis assez au courant des classiques méthodes policières pour savoir que cela s'appelle une manœuvre d'intimidation. En effet, j'habite à Pétion ville à proximité du domicile de Monsieur le Préfet Chauvet. On sait donc vraisemblablement où me trouver, si besoin réel en était. Aussi si cette

manœuvre d'intimidation - j'ai accoutumé d'appeler un chat un chat - n'était que le fait de la Police subalterne, il n'est pas inutile que vous soyez informé de certains de ses procédés. Il est enseigné à l'Université Svorolovak dans les cours de technique antipolicière, que quand les Polices des pays bourgeois sont surchargées ou inquiètes, elles frappent au hasard, alors qu'en période ordinaire elles choisissent les objectifs de leurs coups. Peut-être que dans cette affaire ce principe classique s'applique-t-il, mais Police inquiète ou non, débordée ou non, je dois chercher à comprendre l'objectif réel de cette manœuvre d'intimidation.

Je me suis d'abord demandé si l'on ne visait pas à me faire quitter le pays en créant autour de moi une atmosphère d'insécurité Je ne me suis pas arrêté à cette interprétation, car peut-être sait-on que je ne suis pas jusqu'ici accessible à ce sentiment qui s'appelle la peur, ayant sans sourcillé plusieurs fois regardé la mort en face. Je n'ai pas non plus retenu l'hypothèse que le mobile de la manœuvre policière en question est de me porter à me mettre à couvert. J'ai en effet également appris dans quelles conditions prendre le maquis est une entreprise rentable pour celui qui le décide ou pour ceux qui le portent à le faire. Il ne restait plus à retenir comme explication que l'intimidation projetée visait à m'amener moi-même à restreindre ma liberté de mouvement. Dans ce cas encore ce serait mal me connaître.

Tout le monde sait que pour qu'une plante produise à plein rendement il lui faut les sèves de son terroir natif. Un romancier qui respecte son art ne peut être un homme de nulle part, une véritable création ne peut non plus se concevoir en cabinet, mais en plongeant dans les tréfonds de la vie de son peuple. L'écrivain authentique ne peut se passer du contact journalier des gens aux mains dures - les seuls qui valent d'ailleurs la peine qu'on se donne - c'est de cet univers que procède le grand œuvre, univers sordide peut-être mais tant lumineux et tellement humain que lui seul permet de transcender les humanités ordinaires. Cette connaissance intime des pulsations de la vie quotidienne de notre peuple ne peut s'acquérir sans la plongée directe dans les couches profondes des masses. C'est là la leçon première de la vie et de l'œuvre de Frédéric Marcelin, de Hibbert, de Lhérisson ou de Roumain ; chez eux les simples gens avaient accès à toute heure comme des amis, de même que ces vrais mainteneurs de l'haïtianité étaient chez eux dans les moindres locatis des quartiers de la plèbe. Mes nombreux amis de par le vaste monde ont beau s'inquiéter des conditions de travail qui me sont faites en Haïti, je ne peux renoncer à ce terroir.

Egalement en tant que médecin de la douleur je ne peux renoncer à la clientèle populaire, celle des faubourgs et des campagnes, - la seule payante au fait, dans ce pays qu'abandonnent presque tous nos bons spécialistes - Enfin en tant qu'homme et

en tant que citoyen il m'est indispensable de sentir la marche inexorable de la terrible maladie, cette mort lente, qui chaque jour conduit notre peuple au cimetière des nations comme les pachydermes blessés à la nécropole des éléphants. Je connais mon devoir envers la jeunesse de mon pays et envers notre peuple travailleur. Là non plus je n'abdiquerai pas. Gøring disait une fois que quand on cite devant lui le mot culture, il tire son revolver ; nous savons où cela à conduit l'Allemagne et l'exode mémorable de la masse des hommes de culture du pays des Niebelungen. Mais nous sommes dans la deuxième moitié de ce XX^e siècle qui sera quoiqu'on fasse le siècle du peuple roi. Je ne peux m'empêcher de rappeler cette parole fameuse du grand patriote qui s'appelle le Sultan Sidi Mohamed ben Youssef, parole qui illumine les combats libérateurs de ce siècle des nationalités malheureuses. "Nous sommes les enfants de l'avenir !... " disait-il de retour de son dur exil en relevant son pitoyable ennemi, le Pacha de Marrakech effondré à ses pieds. Je crois avoir prouvé que je suis un enfant de l'avenir.

La limitation de mes mouvements, de mes travaux, de mes occupations, de mes démarches ou de mes relations en ville ou à la campagne n'est pas pour moi une perspective acceptable. Je tenais à le dire. C'est ce qui vous vaut cette lettre. J'en ai pris mon parti, car la Police si elle veut, peut très bien se rendre compte que la politique conspirative et la politique des candidats ne m'intéresse pas. La désolante et pitoyable vie politicienne qui maintient ce pays dans l'arriération et le conduit à la faillite depuis cent cinquante ans n'est pas mon fait. J'en ai le plus profond dégoût, ainsi que je l'écrivais il y a déjà près de trois ans.

D'aventure si, comme en décembre dernier, la douane refuse de me livrer un colis - un appareil de projection d'art que m'envoyait l'Union des Écrivains Chinois et qu'un des nouveaux messieurs a probablement accaparé à son usage personnel, - j'en sourirai. Si je remarque le visage trop reconnaissable d'un ange gardien veillant à ma porte, j'en sourirai encore. Si un de ces nouveaux messieurs heurte ma voiture et que je doive l'en remercier, j'en sourirai derechef. Toutefois, vous comprendrez, Monsieur le Président, que je tiens à savoir si oui ou non on me refuse le droit de vivre dans mon pays comme je l'entends. Je suis sûr qu'après cette lettre j'aurai le moyen de m'en faire une idée. Dans ce cas, je prendrai beaucoup mieux les décisions qui s'imposent à moi à la fois en tant que créateur, que médecin, qu'homme et que citoyen.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes salutations patriotiques et de mes sentiments distingués.

Jacques-Stéphen ALEXIS

... je prendrai beaucoup mieux les décisions qui s'imposent à moi...

Pour sûr, la décision est déjà prise. Seuls manquent les moyens. Et ces moyens sont introuvables en Haïti.

Il faut les chercher ailleurs.

Au mois de novembre 1960, Alexis s'eclipse une nouvelle fois d'Haïti. Il doit aller à Moscou, à la conférence des Partis Communistes et Ouvriers, à la tête d'une délégation du Parti d'Entente Populaire. De peur d'être bloqué à la frontière, il emprunte les papiers d'un ami qui lui ressemble beaucoup. Au programme de son voyage, il y a une autre étape. Pékin.

L'occasion est trop belle. Peut-être ne se représentera-t-elle pas. Il faut qu'il profite de ce voyage pour obtenir des "partis frères" une aide qui permettra de développer la lutte de manière radicale.

Pour cela, il lui faut persuader ses auditeurs de la capacité de son Parti à conduire une telle lutte.

Il s'y emploiera. Son éloquence sera récompensée. L'unique question à ce jour non résolue, est celle de savoir de qui, de Moscou ou de Pékin, il obtiendra les moyens dont il a besoin. Pour répondre à cette question, connaître quel fut le véritable itinéraire de ce voyage - d'abord à Moscou, ensuite à Pékin ; ou l'inverse - serait d'un précieux concours.

Les dates portent à croire qu'il se rendit d'abord à Moscou.

Les écrits de militants du Parti d'Entente Populaire laissent entendre le contraire.

Or cela n'est pas une question de détail !

Il y a fort à parier que le dernier pays visité fut celui qui répondit à son attente. Et entre les deux, en cette année 1960, tout n'allait pas pour le mieux. Les Soviétiques ne venaient-ils pas de retirer de Chine la totalité de leurs conseillers techniques !

Puisqu'il faut malgré tout trancher dans cette affaire, tout me porte à croire que ce fut à Pékin, après de longues discussions avec les dirigeants chinois, qu'il obtint ce qu'il désirait. Quoiqu'en dise notre spécialiste es-chiffres, dans la circonstance, je me fie plus aux dates qu'aux commentaires, somme toute partisans. Peut-être ai-je tort. Tant pis ! Mais sinon comment expliquer que, sa dernière étape étant Moscou, au mois de novembre, il ne débarqua en Haïti qu'en avril ? Le peu de temps qu'il passe à Cuba - à peine quinze jours - ne peut expliquer un tel décalage.

Mais maintenant, ces arguties étant closes sur une réponse provisoire - mais fondée - il nous faut en venir ...

- Ah ! non ! compose ensorceleur, non, non et non ! explosa l'homme qui lors de la première soirée, écartant le conteur, avait raconté la Naissance d'Hilarius Hilarion. Tu ne peux continuer comme ça. Je sais bien qu'inventer est ton lot, ton destin... Mais quand il s'agit de faits aussi graves, l'invention n'est que le déguisement du mensonge et de la calomnie. Méfiez-vous, enfants ! Sous ses apparences tranquilles, cet homme vous mène dans une drôle de barque. Ah qu'il était prompt à utiliser le concours de doctes spécialistes quand il était bien en peine d'y voir un peu clair dans le Romancero des éléments biographiques. Mais maintenant que la personne pourrait contredire ses allusions malsaines, il se tait le bougre ! Il fait mine de ne plus rien savoir ! Non, compose, tu n'abuseras pas longtemps l'innocence de ces enfants ! Car je vais leur dire ce qu'il en fut de ces voyages. Je vais leur dire ce que Gisèle Barrau-Freeman après toutes ses recherches en a compris, elle qui ne cherchait pas son intérêt dans l'affaire. Écoutez ! Et vous comprendrez toute la menterie dont on vous a abreuvé jusqu'à présent. Voici ce que m'a dit M'dame Gisèle.

Alexis et ses compagnons se rendirent à Moscou en passant par Prague. Là, quelques jours après leur arrivée, ils prirent un Tupolev pour aller en Chine. Ils firent escale à Irkoutsk, près de la frontière. C'est là, qu'en attendant la correspondance pour Pékin, ils rencontrèrent Ho Chi Minh. Lorsque Jacques Stéphane Alexis se présenta, Ho Chi Minh le reconnut comme étant l'auteur de *Compère Général Soleil*. Ho Chi Minh connaissait très bien l'histoire d'Haïti. Dans l'avion, Jacques Stéphane Alexis lui parla de la situation haïtienne.

A Pékin, la délégation du P.E.P. rencontra des membres du Comité Central du P.C. chinois. Ils se rendirent à Changai. Comme au cours de son premier voyage, Jacques Stéphane Alexis se documenta sur le théâtre chinois et l'acupuncture. Il visita des hôpitaux, parla aux médecins. Dans la ville de Mao, ils furent reçus dans sa maison privée, où les attendait une collation. Ils visitèrent ensuite son école. Ils rencontrèrent Mao lui-même, et Chou En Lai, quelques temps après, lors du défilé et des festivités marquant l'anniversaire de la révolution, sur la place du Tien-an-min (La Porte du Ciel). Mao demanda à être photographié avec Jacques Stéphane Alexis. Il pensait que c'est "Le Noir le plus intelligent qu'il ait jamais rencontré" (sic).

C'est le début du conflit sino-soviétique. Il y a des publications anti-soviétiques. Jacques-Stéphane Alexis en est déçu et fâché. Il pense que "les linges sales se lavent en famille".

Il écrit alors un long rapport aux dirigeants pour s'affirmer contre le mouvement

anti-soviétique. Il leur demande une rencontre avec les Soviétiques - ce que les Chinois feront à Moscou à la réunion des Quatre-Vingt-un Partis Frères. A Moscou, en septembre 1960, il fait la même demande aux Soviétiques, et écrit pour cela un second rapport d'une centaine de pages. Au cours de cette conférence, son discours "éblouit l'assistance par un appel vibrant à l'unité du mouvement communiste international", écrit René Depestre à qui cela fut rapporté par Ho Chi Minh en 1961.

Parallèlement, Jacques-Stéphen Alexis rencontre le chef du P.C. dominicain et signe un accord qui lie les deux partis.

Une manifestation est organisée à Moscou pour protester contre l'arrestation de Joseph Roney et d'autres membres du P.E.P. C'est la première grande arrestation d'étudiants en Haïti. Jacques-Stéphen Alexis est de plus en plus déterminé à rentrer dans son pays pour y continuer la lutte. Les Soviétiques, jugeant que c'est trop dangereux en un moment pareil, essaient de l'en dissuader par tous les moyens. Ils proposent entre autre, de l'entretenir ainsi que sa famille. C'est en vain. André Stil est à Moscou. Il fera une dernière partie d'échecs avec Jacques-Stéphen Alexis avant que celui-ci ne se rende à Cuba.

Alors compose, toujours aussi fier, maintenant ? Voyez, enfants, comme il a pâli ! Voyez comme sa belle assurance s'est envolée ! Je n'ajouterai rien de plus. J'ai trop hâte de voir comment cette bouche à sornettes va se sortir de ce mauvais pas...

C'était vrai, le griot paraissait abattu. Ce n'était pas que la contradiction puisse dérouter un vieux hâbleur comme lui. Mais là, un coup dur venait de lui être porté. Tout ce que l'homme venait de raconter, il le savait. Du moins pour l'essentiel. Et s'il n'y avait fait allusion qu'en passant ce n'était pas par volonté de travestir la réalité mais parce que cette réalité lui échappait. Oui, c'était plus fort que lui. Tellement fort que, sortant de sa torpeur, il s'empourpra, de fougue et de colère :

- La merde, foutre ! hurla t-il. Foutre, la merde ! Ah ! les belles preuves que voilà ! Ah ! les belles évidences ! Mais que fais-tu des dates, beau parleur bien rapide à te gonfler de certitudes comme un coq paradant au milieu du poulailler ? Oui, les dates, qu'en fais-tu ? A qui feras-tu croire qu'Alexis ait joué aux échec avec André Stil pendant plus de trois mois ! A qui feras-tu croire que si désireux de rentrer - c'est toi qui le dit - il soit rester si longtemps à baguenauder à Moscou ? Et ce n'est pas tout. N'affirmes-tu pas toi même que les soviétiques, jugeant l'aventure trop périlleuse, firent tout pour l'en dissuader ? Crois-tu qu'il l'aient aidé dans une entreprise qu'ils croyaient vouée à l'échec ? Crois-tu qu'il ait pu trouver auprès d'eux les moyens dont il avait besoin ? Que Madame Barrau-Freeman m'excuse - elle n'est pas responsable

dans l'affaire - mais à boire toutes ses informations à la même bouteille, on finit par avoir le palais passablement empâté ! Les papilles s'étiolent ! Avez-vous déjà vu des natifs des différentes îles caraïbes s'affronter pour savoir lequel du rhum haïtien, du rhum cubain, ou de celui des petites Antilles est le meilleur ? Nous en sommes là ! Chacun a fini par s'habituer à la saveur du rhum de son île, son palais est fait, refait, incapable de découvrir les mérites du breuvage étranger. Oui, nous en sommes là, et que voulez-vous, aussi vieux que je sois, aussi fourbu et blasé par les ans, je n'ai jamais pu me faire à un tel "nationalisme". Mon corps est fatigué, certes, mais mes papilles sont toujours aussi vivaces et curieuses. Le "clairin" que tu veux me faire boire me semble vraiment bien fade. Qu'on l'a coupé avec je ne sais trop quel alcool importé : voilà ce que je crois. Et tu ne me feras pas changer d'avis. Oui, peut-être ne suis-je qu'un vieux compose têtu, mais ce n'est pas avec cela que tu détourneras mon palais du goût qu'il a trouvé à cette histoire. Alors, trêve de palabres. Si mes histoires ne vous satisfont pas, cherchez un autre compose. Mais foutre ! Pourquoi suis-je à peu près le seul à m'avancer sur cette pente perdue au milieu des herbes folles ? Pourquoi les autres se taisent-ils lorsqu'il s'agit de faire face aux véritables questions ? Allez-leur demander, si vous le voulez. Je ne suis pas certain qu'ils vous répondront !

Moi, je continue, et ce n'est pas de gaïté de cœur car il nous faut en venir au plus douloureux de ce Romancero.

A la mi-avril, en compagnie de Charles Adrien-Georges (un ancien fignoliste), de Guy Béliard (un ancien déjoïste), de Hubert Dupuis-Nouillé (un mulâtre) et de Max Monroe (un catholique fervent), Alexis débarque sur la plage de Bombardopolis, au nord d'Haïti, dans la région du Môle Saint-Nicolas. Un petit bateau les a transportés depuis Cuba. S'appelait-t-il "Dieu-Premier" ? On n'aura plus jamais de nouvelles d'eux. Plus de nouvelles officielles, du moins. Aucune déclaration, aucun constat, aucun acte de quelque sorte que ce soit ne viendra confirmer leur mort. Comme s'ils avaient été rayés du nombre des vivants d'un simple trait de plume. Simplement, ils ne seront plus jamais là.

Le dit des trois morts

- Les pourquoi ? ne manquent pas. Pourquoi est-il mort? Pourquoi a-t-il débarqué? Et les réponses sont presque aussi différentes qu'il y a de bouches pour les prononcer. On ne peut même pas dire que chacune a sa part de vérité. On peut seulement constater que chaque réponse engage plus que de simples faits pour celui qui les avance. Elle engage aussi des explications, des raisons, et au-delà, des conceptions, des partis-pris - vous venez d'en avoir une belle illustration. Le "Dit des trois morts" n'apportera sans doute aucune élucidation décisive. Peut-être irritera-t-il certain. Mais n'est-ce pas la rançon de notre fragile succès, nous, conteurs des carrefours, que de jeter un peu de poudre étincelante à la face ébahie des chevaux aux œillères bien étroites que vous êtes ?

Commençons donc.

Et à Cuba puisque c'est là que tout se décide.

Depuis l'avènement de Castro, les réfugiés haïtiens s'étaient multipliés à Cuba. Certains mêmes, y étaient déjà sous Battista. Mais avec la fin de la dictature, les exilés avaient enfin cru trouver une terre d'accueil à partir de laquelle il serait aisé d'organiser des expéditions à destination d'Haïti, le Passage du vent qui sépare les deux îles ne dépassant guère 50 km (aux amateurs de correspondances, je pourrais dire ceci : cette distance est à peu près équivalente à celle qui sépare, par la mer, Port-au-Prince des Salines - le trajet du "Dieu-Premier"). Dans les premiers temps de la révolution cubaine, et particulièrement en 1959, les autorités de La Havane aidaient généreusement les "démocrates" haïtiens. Le 13 août de cette année, une expédition conduite par Henry Fuentes, le mari d'une parente de Déjoie, était partie de Cuba. Elle avait échoué. Tous étaient morts. La plupart de ses membres étaient d'ailleurs cubains, et Fuentes lui-même, quoique marié à une haïtienne, était algérien.

L'échec de cette expédition marquait bien le désaccord et l'incapacité de s'organiser des exilés haïtiens. Dans l'aventure, ils avaient laissé le soin à d'autres de prendre des risques.

Telle était encore la situation quand Alexis arriva à Cuba. Les différentes factions de l'opposition haïtienne ne parvenaient pas à s'entendre. Les plus virulents

n'étaient pas les plus actifs. Une fois encore, la parole servait à beaucoup d'exutoire : *les soi-disants marxistes se gargarisent de mots*, écrivait Alexis dans *L'Espace d'un cillement*.

Chaque groupe était dans la crainte de faire le jeu de ses rivaux. Les déjoïstes ne voulaient pas pactiser avec les communistes. Les communistes se méfiaient des fignolistes. Et tous en restaient là. D'autant que dans l'affaire, les cubains aussi avaient leur mot à dire. Passées l'effervescence et la générosité tous azimuts de la première année, ils en étaient bien conduits à se dire que tous ces opposants ne faisaient pas leur affaire de la même manière.

Du coup, on peut le dire, ceux qui avaient l'appui direct de Cuba, et du "Che" en particulier, étaient les moins excusables de ne rien tenter.

C'est sans doute l'impression qu'eut Alexis en arrivant.

En poche, il avait les moyens d'organiser quelque chose de solide. Il ramenait en effet - de Moscou ou de Pékin ? - une importante somme d'argent destinée à cela.

De plus, des informations venues d'Haïti lui avaient fait savoir - à tort, peut-être - qu'en son absence le travail avec les paysans avait grandement avancé et qu'une implantation d'un noyau de résistance parmi eux était peut-être possible.

Je crois que vous pourriez fort bien raconter la suite à ma place : la colère d'Alexis devant l'immobilisme de ses compatriotes alors que des cubains, eux, s'étaient sacrifiés ; la constatation, sur place, à Cuba, que "cela avait été possible" - après tout, à ses débuts dans la Sierra Maestre, Castro n'avait qu'une poignée de guérilleros à ses côtés ; son sentiment de responsabilité dû à la confiance qu'il avait reçu d'un grand "parti frère".

Il resta deux semaines à Cuba. Deux semaines qu'il dut passer à discuter avec les uns et les autres, tentant de les persuader du bien-fondé de son entreprise. Aucune des parties en présence ne parut y croire. Là est sans doute la raison de la disparité de ses compagnons d'expédition. Peut-être aussi de leur faiblesse. De leur impréparation. La disparité n'était pas un gage de cohésion. Si tous étaient animés du même sentiment de générosité, leurs buts n'étaient pas forcément les mêmes. Et en tout état de cause, ils étaient tous très jeunes, peu formés au travail avec les paysans qui les attendaient. Comble d'improvisation, l'un d'eux était un mulâtre aux yeux plus bleus que la mer. Ce n'était pas l'idéal pour se fondre parmi les paysans.

C'est pourtant avec ces jeunes hommes là qu'Alexis s'embarque.

Avec un appui cubain sans doute nul, ou presque. Le mois d'Avril avait vu l'échec de la tentative de débarquement fomentée par la CIA à Playa Gijon. Une autre expédition de ce genre était encore à craindre. Comme l'on dit, ils avaient d'autres

chats à fouetter!

D'autant que ceux qui s'apprêtaient à s'embarquer pour Haïti - plus léopards que chats, nous le savons, mais nous connaissons aussi le destin des léopards : ... *alors viendra la déflagration, droit au cœur* - ceux là n'étaient pas forcément du goût des cubains. Ou au moins de leur nouvelle alliée : l'Union Soviétique.

Si, comme je le crois - et que l'on me pardonne encore de persister dans cette voie - ne trouvant pas d'appui à Moscou, Alexis avait fini par en trouver à Pékin ; puisque Pékin et Moscou consumaient leur divorce alors qu'il y avait lune de miel entre Cuba et l'URSS ; on comprend que la personnalité d'Alexis ne pouvait convenir à tous. Pourtant il s'embarqua. Pourtant il débarqua.

Où allait-il ?

Il est sans doute symptomatique de voir comment une même personne évolua dans son appréhension des faits, surtout quand cette personne est reconnue par tous comme intègre, je veux parler encore de Gérard Pierre-Charles.

Dans *Radioscopie d'une dictature*, publiée la première fois en 1969, il dit parlant d'Alexis, dont il ne répertorie pas l'expédition parmi les différentes tentatives de débarquements qu'il recense, qu'il fut "arrêté alors qu'il revenait clandestinement d'un voyage en Chine Populaire, en Union Soviétique et Cuba".

Deux ans plus tard, en 1971, il écrit dans "Mort et vie de Jacques Soleil" publié dans le numéro de la revue "Europe" dédiée à Alexis :

"L'écrivain Jacques-Stéphen Alexis débarquait, avec quatre autres patriotes, à la mi-avril 1961 sur une plage solitaire du Nord-Est haïtien. *Patria o muerte !* Telle était la devise de ces combattants de la liberté, les premiers à pénétrer sur le sol haïtien recouvert des ténèbres sanglantes de la dictature duvaliériste."

Ce texte de 1971 sera corroboré par un autre, de 1982 celui là :

" ... Alexis organisa à Cuba, en 1961, le premier noyau unitaire d'action politique qui prit l'initiative de l'opération clandestine d'infiltration au cours de laquelle il trouva la mort."

Si je vous raconte cela, petits-enfants, ce n'est pas pour chercher des poux dans la tête de Gérard Pierre-Charles. Si je voulais en trouver des poux, c'est dans une autre tignasse que je chercherais, une tignasse aujourd'hui grisonnante dont les étincelles, devenant des pétards mouillés, n'ont vu dans le geste d'Alexis que le résultat de "fabulations" inconsidérées. Oui, si je voulais chercher des poux c'est cette tête là que je choisirais, cette tête qui, notez-le bien, portait à l'époque casquette de milicien cubain - pardon ! d'officier de la milice - et révolver au côté. A quoi servait le révolver : nul ne le sut jamais. Mais je m'égare, tout cela pour dire qu'en 1961,

même des compagnons d'Alexis ne reconnaissaient pas son expédition comme un véritable débarquement.

La vérité n'était-elle pas bonne à dire ? Serait-elle toujours compromettante pour qu'aujourd'hui encore, certains qui ont pourtant donné à cette cause beaucoup de douleur et de blessures, s'en tiennent toujours à cette première version d'un simple retour clandestin ?

Mais continuons.

Jacques la colère ! Jacques-soleil ! Oui il y avait colère et soleil dans cette expédition.

Mais où comptait-il aller ?

Le lieu de débarquement n'en dit pas grand chose. C'était simplement la plage la plus proche des côtes cubaines - et la plus esseulée, aussi.

Ici, je voudrais vous faire part d'un rêve fait par un compose dont il fut question dès notre première soirée: Jacques Rey-Charlier. D'où le tient-il ? Ce n'est pas une question que l'on pose aux rêves. Le voici.

"Le but de l'expédition d'Alexis était de rallier la région de l'Artibonite dont il était natif, dont il connaissait bien les paysans, et la langue - car notre créole chante de façon tellement différente d'un morne à l'autre ! Mais ce n'était pas tout. Il ne voulait pas s'installer n'importe où. Le but ultime de cette aventure n'était autre que le hounfort, le temple dédié aux loas protecteurs des Alexis : Souvenance. Le hounfort où, dit-on, Dessalines s'était réfugié plus d'une fois. Il voulait affronter Duvalier avec ses propres armes. Redonner vie aux forces et aux symboles sur lesquels le Docteur-Président avait fait main basse et qu'il croyait dévoués à son unique service. Alexis voulait rendre ses forces vivantes au peuple qui en était le véritable dépositaire. Il croyait en la force de ce symbole. Il en espérait une véritable levée des paysans."

Est-ce seulement un beau rêve ? Quel retour parfait cela aurait été !

Peut-être un véritable chapitre de la trilogie inachevée !

De toutes façons, il n'en fut rien. Alexis et ses compagnons n'arrivèrent jamais jusqu'à l'Artibonite ?

Où s'arrêtèrent-ils ? Ou plutôt : où furent-ils arrêtés ? Là commence véritablement le Dit des trois morts.

Première mort : Alexis expira sur la plage de Bombardopolis.

Une patrouille de soldats attendait le bateau sur la plage. A peine débarqués les cinq hommes furent arrêtés, battus, certains abattus immédiatement d'un coup de révolver dans la bouche, les autres ne recevant le coup de grâce que plus tard.

Les soldats les enterrèrent à la sauvette à proximité de la plage.

La première mort dit implicitement une seule chose : ils ont été trahis. Ceux qui les attendaient - soldats réguliers ou Tontons Macoutes - avaient été prévenus.

Par qui ? En dehors des personnes fréquentées à Cuba, qui aurait pu être au courant de leur tentative ? Et à Cuba, qui aurait pu avoir intérêt à une telle trahison ? D'autant qu'il y a fort à parier que même à Cuba, peu de gens étaient au courant des projets d'Alexis. Daniel Arty , par exemple, qui rencontra alors Alexis, n'apprit que bien après et la tentative et le dénouement.

Alors qui?

Bien sûr, on peut penser à un agent de Duvalier infiltré parmi les réfugiés haïtiens.

On peut penser à une rivalité de personnes, quelqu'un qui se serait senti humilié de voir un autre que lui prendre la tête de ce qui pouvait devenir une insurrection, quelqu'un qui se serait cru le Castro haïtien et qui n'aurait pas accepté qu'un autre lui prenne la place... Oh ! je vous vois, enfants toujours prêts à savourer quelque perfidie vengeresse ! Je vois vos bouches qui déjà s'apprêtent à demander un nom. Non ! N'insistez pas. Ce nom, vous ne l'aurez pas. Ne me forcez pas. Ma langue a déjà beaucoup de mal à retenir le fiel que l'hypothèse d'une telle trahison fait jaillir en guise de salive. Prudence de compose, direz- vous ? Lâcheté, peut-être ? Mais que faire d'autre ? Les conteurs ont du mal à s'entourer de preuves... or ce sont bien des preuves qu'il faudrait... Alors, passons notre chemin, en espérant que ceux qui ont des yeux aient pu voir et que ceux qui ont des oreilles aient pu entendre.

Mais il est une autre trahison possible, celle qui serait en rapport avec l'argent confié à Alexis, celle pour laquelle il serait de la plus haute importance de savoir d'où il vient, celle qui expliquerait bien des versions touristiques de ce débarquement.

Quand l'heure de la guerre froide arrive, quand cette guerre peut s'enflammer et brûler à tout moment, il n'est pas trop aventureux de penser que les belligérants sont prêts à bien des infamies. Dans le grand jeu des dominos, toutes les cases sont à jouer et il n'est pas indifférent de les voir occupées par l'un ou l'autre des frères ennemis, quitte à ce que la dispute des frères les laissent entre les mains de l'ennemi commun...

- Mais sois clair pour une fois, compose emberlificoteur ! hurla une voix dans la foule. Veux-tu dire par là que plutôt que de voir une révolution faite avec l'argent des Chinois, les Russes l'auraient faite avor-ter dans l'œuf ?

- Moi, répondit doucement le griot, je ne dis que ce que je dis et quand je veux dire quelque chose, je le dis. Libre à toi d'avoir entendu ce que tu viens de dire...

Mais tu me fais perdre du temps. Ne nous attardons pas en ce chemin douloureux.

La deuxième mort a lieu quelque part à l'intérieur des terres...

Alexis et ses compagnons ont débarqué. Habillés de loques et de hardes - habillés comme des paysans haïtiens - ils progressent vers le sud. Le chemin va être long. Il leur faut trouver un moyen de locomotion. Justement, un camion se dirige dans le même sens qu'eux. Il lui font signe de s'arrêter et lui proposent une confortable somme d'argent pour qu'il les conduise. Sortant l'argent, Alexis ou un de ses compagnons dévoile par mégarde qu'il en a beaucoup plus qu'il ne va en donner, dix fois, cent fois plus. La convoitise du camionneur est attisée. Pour s'emparer de l'argent, il tue Alexis et ses camarades. Crime crapuleux. Il n'y a rien à ajouter. Sinon qu'aucune trahison n'a été nécessaire et que même Duvalier a les mains vierges de sang...

La troisième mort a lieu à la prison de Port-au-Prince, à Fort Dimanche. Elle peut être aussi bien la conséquence d'une arrestation sur la plage - avec tout ce que cela implique - que d'une dénonciation par un camionneur à qui l'on a proposé de l'argent et qui, tant qu'à faire, préférant rester pauvre et vivant plutôt que riche mais mort, s'empresse d'aller dénoncer ces étranges paysans au premier Tonton Macoute rencontré.

Peut-être certains des compagnons d'Alexis sont-ils morts avant d'arriver à Fort Dimanche. Alexis ne vaut guère mieux. Il est grièvement blessé. Un bras cassé. Un œil qui pend hors de son orbite. On l'enferme dans une cellule d'où on ne l'arrache que pour de nouvelles tortures. Dans la cellule voisine il y a Bernack Célestin, peut-être celui dont Alexis a emprunté le passeport pour quitter Haïti.

A travers le mur, il essaie de dialoguer avec le prisonnier qu'il entend gémir, qui réclame la mort. Il appelle : "Jacques". Il n'obtient pas de réponse. Comme les murs des cellules n'atteignent pas le plafond il escalade la cloison afin de voir celui dont il croit reconnaître la voix. Il le voit. L'homme est complètement défiguré, méconnaissable. Ce crâne, pourtant ! Oui, ce pourrait être celui d'Alexis! Il appelle encore. L'homme ne bouge pas. Il insiste: "Soleil !". Alors l'homme tourne la tête et le regarde. Au nom de Soleil il a fini par bouger. Mais est-ce bien pour autant Jacques Soleil ? Le lendemain le prisonnier est emmené. Bernack ne le reverra plus.

Quels que fussent les derniers instants d'Alexis, quel que fût le lieu, le jour, l'heure, le verdict est le même : l'exil, encore une fois l'exil, l'exil toujours et encore,

l'exil pour toujours, l'exil de celui qui n'est mort nulle part, l'exil de l'homme assassiné que personne n'a tué, l'exil des disparus... Même mort, il reste en exil.

A moins que la vérité, enfants prêts à pleurer, soit d'une toute autre nature !

La vérité ? Sur la foi de compose je vais vous la dire, l'affirmer, la crier !

Jacques-Stephen Alexis à bord du "Dieu Premier" !

Jacques-Stephen Alexis n'a pas survécu au combat impitoyable que ne cessent de se livrer dans les abîmes Agouet' Arroyo le Flamboyant Océanique et Guédé Nibo le Funeste Profanateur des Eaux.

Jacques-Stephen Alexis est mort à bord du "Dieu-Premier".

Jacques-Stephen Alexis est mort dans le rêve de l'Églantine.

Au fin fond de l'eau tumultueuse de nos mers caraïbes.

Il n'y a que là où disparaître corps et bien ne condamne pas à l'exil éternel.

"Disparus en mer", vaut toute inscription funéraire.

La mer est le tombeau, le plus parfait qu'il soit.

Mort où est ta naissance

- Peut-être faudrait-il s'arrêter ici. Je vois que la fatigue amollit vos visages, et je sens bien qu'elle alourdit ma langue et dérouté mes mots. Mais il faut que je vous confie cette dernière histoire. J'essaierai d'être bref. Autant que le pourrai car malgré qu'elle soit fort triste, cette histoire est très belle.

Il faut bien trois naissances pour répondre à trois morts.

Vous souvenez-vous de la mort de Paco Torres dans *Compère général soleil* ?

Je ne vous ai pas tout dit à son sujet. Ou plutôt, si je vous ai parlé du jour où Paco mourut, je ne vous ai rien dit de ce qui se passa le jour même, ou la nuit qui précéda, on ne sait pas bien.

Le fait est que quelques heures avant que Paco ne soit assassiné naquit Désiré, le fils d'Hilarion.

Dans ce crapaud gesticulant, miaulant, couvert de graisse animale, d'où pendait le cordon ombilical, anguille verdâtre et gluante, reposait la continuité de la vie. De nouveaux actes, de nouveaux espoirs, de nouvelles luttes.

Souvenez-vous aussi de ce que je vous ai dit des *Arbres musiciens*.

Il y a quelque chose là encore que j'ai omis : l'accouchement de Reine, la femme d'Olisma ; Reine dont le ventre s'épuise à expulser l'enfant ; Reine que Dada, la femme de Bois d'Orme, ne cesse de harceler : *Poussez, femme !* Reine pousse désespérément. Et puis Reine ne pousse plus. Reine qui est *mourie*. Et Olisma son époux s'enfuit.

Innocent...! Va chercher papa Bois d'Orme ! lui crie Dada.

Bois d'Orme vient. Bois d'Orme entre dans la case où Reine git. Bois d'Orme entre dans la case . Il en ressort un peu plus tard tenant l'enfant dans les mains.

Il se tourna vers Olisma et lui déposa son fardeau sur les genoux. Olisma releva la tête et regarda le grand prêtre. Un faible cri résonna... Olisma se pencha vivement sur le paquet. Il le déroula. Un visage ridé mais radieux apparut, grimaçant et pleurant.

- *Il est vivant !... hurla Olisma.*

Et dans *L'espace d'un cillement !*

Au jour de l'odorat, El Caucho apprend la mort de Jesus Menendez, assassiné.

Avant tout Jesus Menendez pour El Caucho a été la fraternité vraie, l'amitié d'un fleuve humain, un homme dur et doux qui lui a appris tout ce qu'il sait. Ce Jesuslà, il a montré à El Caucho à aimer, à sentir palpiter un cœur humain, à rire, à se battre, à s'élever, à souffrir, à étudier, à se dépasser, à croire, à vivre et à participer à tout ce qui vit. ...) On a beau ne pas croire à grand-chose, ne pas aller à l'église, ne plus savoir, ne pas savoir murmurer une prière, ça fait tout de même un coup d'apprendre en pleine Semaine Sainte que Jésus a été tué, qu'il est vraiment mort...

Le croirez-vous, enfants qui commencez à voir où je veux en venir, ce même jour de l'odorat, Lundi de la Semaine Sainte sur le calendrier, un compagnon de travail d'El Caucho le distrait doucement du moteur diésel sur lequel il est en train de s'escrimer.

- *El Caucho, mon gosse, il est né...*

Et il ajoute:

... je viens te demander d'être le parrain...

El Caucho accepte. A une condition: qu'il puisse lui-même choisir le prénom.

- *Quel nom lui donnes-tu, El Caucho ?*

- *Ce n'est pas un nom courant ici ... Il s'appellera Jesus ...*

Que voulez-vous, enfants, c'est plus fort que lui. Alexis ne peut s'en empêcher. Il ne peut dissocier mort et naissance, les deux marchant de front, chaque mort ayant sa naissance compensatrice.

Et quand il n'arrive pas à glisser une véritable naissance à la suite d'une mort, il en propose une symbolique.

Savez-vous ce qui se passe le jour du départ de La Nina, le jour où elle redevient l'Églantine, le jour où elle renaît à elle-même ? La Rubia, une des "manolitas" du Sensation-Bar, meurt. Elle se pend dans sa chambre, laissant à l'Églantine le peu de bijoux qui lui restent.

Meure Paco, Désiré naît.

Meure Reine, naît son enfant.

Meure Jesus Menendez, un autre Jesus vient à naître.

Meure la Rubia, et l'Églantine revient au monde.

Il faudrait pouvoir continuer :

Meure Jacques-Stephen Alexis, et naît...

Mais personne ne vient alors au monde. Rien. Sinon la mort qui continue, frappant la plupart de ces jeunes exilés qui entouraient Alexis.

En 1964, ils seront treize à être exterminés. L'un d'eux, Yvan Lara- que, sera même exposé dans la rue principale de Port-au-Prince jusqu'à putréfaction : pour que cela serve de leçon.

Puis ce sera le tour, en 1968, des successeurs d'Alexis, la quasi totalité des cadres du Parti Unifié des Communistes Haïtiens, héritier du Parti d'Entente Populaire.

La liste serait trop longue s'il fallait tous les nommer ceux qui suivirent les traces martyres d'Alexis.

Jacques-Stephen Alexis est mort et nulle naissance n'est advenue. Plus de vingt ans après, la naissance n'est toujours pas là... Mais j'oubliais. Je m'égare. N'a-t-il pas été dit dès le commencement que je ne pouvais vous raconter cette histoire que parce que les Tontons- Macoutes et autres semblables avaient enfin déserté notre île. Oui, c'est vrai. Mais je n'y crois pas vraiment. Ce n'est sûrement qu'une aimable pirouette fomentée par celui dont je ne suis que le porte-voix devant vous pour mieux vous raconter la brève et néanmoins intense vie de Jacques-Stephen Alexis.

Qu'il me pardonne en cette ultime page, je vais l'abandonner pour répéter bien tristement qu'Alexis est bien mort et que la naissance n'est toujours pas là. Mais pleurer ne réveille pas les morts.

M' dis crier pas levé la mort !

Si crier té lever la mort,

Hounsi-canzos yo ta mouri-lever !...

Pleurer ne réveille pas les morts, si pleurer pouvait réveiller de la mort, nous tous, et elles, ces jeunes vierges initiées, sans cesse, nous nous allongerions pour nous dresser.

Ainsi selon Alexis chantent les paysans de la plaine du Cul-de-sac en emportant leurs morts au cimetière, ainsi chantent-ils tout en dansant et balançant rythmiquement le mort.

Pleurer ne réveille pas les morts dira aussi El Caucho.

Ainsi dira encore Harmonise, après la mort de son grand-père, papa Bois d'Orme Létiro.

Si pleurer pouvait réveiller les morts, Harmonise ne se serait pas mise debout. Elle aurait sangloté et versé toutes les larmes de ses yeux. Nul ne meurt pour se

relever... Elle fit un pas, s'appuya de tout son poids sur les épaules de son compagnon, en esquissa deux autres, puis trois et passa la porte. Au fur et à mesure qu'elle avançait, elle se redressait et pesait de moins en moins sur l'épaule de Gonaïbo. Il lui parut étrange de sentir la paix pénétrer son cœur. La douleur était devenue une excitation trouble qui activait la circulation du sang. Fille d'une race pour laquelle la mort provoque d'irrésistibles chants et des danses sereines, elle marchait d'un pas ferme dans la rosée.

Une, deux ! Une, deux ! Marche vers la vie. Une, deux ! Marche vers la montagne qui t'attend. Devant elle, dans l'herbe, luisait un petit feu vert, une luciole musarde. Harmonise se libéra de son appui et se pencha pour l'attraper. D'un petit coup d'aile rageur le petit coléoptère rageur lui échappa, Gonaïbo s'élança pour l'attraper. Elle le suivit, courant à sa suite.

Un instant après leurs rires déferlaient, libres, éclatants. Gonaïbo se retourna et lui sourit. Ils se prirent la main, bondissant au-dessus des touffes d'herbe, se dirigeant droit vers le gigantesque toit encapuchonné de brumes violettes, la haute montagne, la reine des mornes d'Haïti, en haut de laquelle se trouve la forêt qui chante.

Voilà, enfants ! Cette fois c'est bien fini. Et si vous voulez savoir pourquoi je vous ai raconté tout cela, c'est parce que je suis allé voir des Grands Nègres très blancs pour leur demander pourquoi ils s'intéressaient autant à Jacques-Stephen Alexis et que ces malotrus m'ont tous ensemble botté les fesses, si fort que je n'ai eu aucun mal à franchir l'océan et à arriver devant vous, enfants imaginaires d'une Haïti inconnue à ce jour, enfants nés d'un ventre que mes yeux, désespérément, voient toujours plat et bréhaïne.

Allez dormir, enfants des rêves. Vous n'êtes pas encore nés.

Ce texte a été publié une première fois en 1983
aux Éditions Pierres Hérétiques
de l'Atelier de création populaire "L'Archéoptéryx"
dirigé par Armand Gatti
à Toulouse.

J'y remerciais avant tout Florence Alexis qui avait accompagné ce livre
et les Éditions Gallimard pour leur autorisation à reproduire les textes de
Jacques-Stéphen Alexis.

Œuvres de Jacques-Stephen Alexis

Compère général soleil, Éditions Gallimard, 1955 ; L'imaginaire N°91, 1982

Les Arbres Musiciens, Éditions Gallimard, 1955

L'Espace d'un Cillement, Éditions Gallimard, 1955 ; L'imaginaire n°114, 1983

Romancero aux étoiles, Éditions Gallimard, 1960 ; L'imaginaire n°194, 1988